Quel avenir pour le volontourisme dans les structures d'accueil pour enfants au Cambodge ?

Réflexions sur le volontourisme et la solidarité internationale

Soutenu par Noémi LEDOUX
Sous la direction de Vivien BRACCINI

Diplôme Universitaire d'Études de la Coopération et du Développement
Université de Strasbourg
Faculté des Sciences de l'Éducation

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Intercordia
Septembre 2016

INTERCORDIA
se former ensemble à des pratiques de Paix

AVANT-PROPOS

Voilà plus de deux ans que j'ai ouvert la page Intercordia, il est temps que je la referme. La refermer n'est pas vraiment le mot, car je ne suis pas prête de mettre cette expérience de côté. Il est par contre temps de conclure ce mémoire.

Voilà plus de deux ans que j'ai lu le mot 'volontourisme' pour la première fois, et que l'idée d'en faire le sujet de mon mémoire est apparue. Le volontourisme m'a donc suivie jusqu'ici, et je crois que je suis prête à l'emmener avec moi pour encore un petit bout de chemin. Car à travers ce sujet si sensible, qui touche tout un chacun dans son besoin d'être généreux, c'est toute une vision du monde qui s'est trouvée bouleversée dans mon esprit.

Avant ma vision du monde, c'est d'abord ma vision de moi qui a été bouleversée. Je partais pour oublier mes prises de têtes liées à mes études et me forger une expérience qui devait m'aider à me construire et à repartir sur de bonnes bases. Une grande réussite ! Plus de quoi penser aux partiels et au risque d'être renvoyée d'une école où je n'avais pas envie d'être, j'avais bien assez à faire avec mes nouveaux problèmes : je ne me reconnaissais plus. Avant, il y avait la Noémi débordante de joie et d'énergie, débordée par tous ses projets. Après, il y avait une autre Noémi qui ne rentrait jamais chez elle le sourire aux lèvres, dépassée par tous les événements, peu sûre de soi, mal à l'aise avec les autres. Un retour au calvaire de l'arrivée au lycée …

Ce n'est qu'après avoir pris la décision d'arrêter ma mission un mois et demi plus tôt que prévu, et de me dédier les 4 mois qui ont suivi, que j'ai compris pourquoi j'en étais arrivée là. Mon rythme de vie en France était devenu trop encombrant, trop d'engagements, trop de contraintes, je ne profitais plus des gens et des choses que j'aimais. Alors je me suis dit qu'en arrêtant tout ça, les choses iraient mieux. J'ai donc tout laissé tomber, et j'ai tout recommencé au Cambodge : investissement total, 7 jours sur 7, 24h sur 24, pas une seconde sans penser à ce que je pourrais faire. Sauf que là-bas, je n'avais pas mes repères quotidiens qui me guidaient, mes amis avec qui je partageais les galères, les fous rires et les pétages de plomb. En croyant changer les choses, j'avais simplement déplacé une situation problématique dans un contexte qui la rendait encore plus problématique. Pas étonnant alors que je sois tombée en dépression. Heureusement, j'ai trouvé sur mon chemin des personnes qui m'ont aidée à garder la tête hors de l'eau et avec qui j'ai appris à prendre le temps de vivre ma vie.

Cette année de césure pour faire du bénévolat est loin d'être celle que les gens aimeraient que je leur décrive. Je n'ai pas sauvé le monde, je n'ai rien fait d'extraordinaire. J'étais simplement là, j'allais mal, et je me demandais si je ne faisais pas plus de mal que de bien à cette association et à ces enfants, dépassée que j'étais par mes propres problèmes.

C'est pour cette raison que ma réflexion s'est d'abord orientée sur l'impact des motivations du volontouriste sur la réalisation de sa mission. Je voulais que ce travail puisse servir de réflexion aux futurs bénévoles et volontaires qui décideraient de s'engager, pour les pousser à aller chercher loin au fond d'eux ce qui les pousse à partir.

Et puis peu à peu, je me suis rendue compte que mes motivations n'étaient pas la seule source de mes questionnements, que ceux-ci étaient en réalité bien plus larges. Nouveau pays, nouvelle vie, nouvel environnement, nouveau monde.

Moi qui comme la majorité d'entre vous sûrement, avais toujours cru que c'était beau, que c'était bien, de faire de l'humanitaire, j'ai découvert un nouveau monde. Un monde où quoi qu'on en dise, le 'blanc' originaire d'un pays 'développé' reste supérieur au 'local' du pays 'en développement', dans

leur esprit à tous les deux. Nos ancêtres les colons avaient bien travaillé, et tout le monde a bien assimilé leurs idées.

Bienvenue dans le monde de la solidarité internationale ! Ce monde où l'on découvre que tout le monde veut faire 'le bien' et aider, mais que cela s'avère bien plus difficile que de se reposer sur des stéréotypes déjà mâchés par des générations avant nous. Ce monde qui paraît si simple (pays en développement = population qui a besoin d'aide = aide au développement = amélioration des conditions de vie) soulève soudainement des dizaines de questions auxquelles on n'avait jamais pensé : pourquoi tant d'orphelinats dans ce pays ? Les enfants de chez nous vivent-ils en orphelinat ? Pourquoi tant de gens désirent-ils faire du bénévolat ? Pourquoi faire là-bas ce qu'on ne ferait pas chez nous ? Pourquoi suis-je partie, finalement ? Ai-je vraiment apporté quelque chose à cette association ? Ou bien n'ai-je été là que pour moi-même ? Est-ce que nous les aidons vraiment en restant sans arrêt à leurs côtés ? Pourquoi y-a-t-il encore tant d'ONG, 30 ans plus tard ? S'en sortiront-ils un jour ?

La solidarité internationale, c'est un monde pavé de bonnes intentions construites sur des idées reçues qui durent. Il faut aider les populations du monde entier à atteindre un mode de vie similaire au notre, considéré comme référence.

La solidarité internationale au Cambodge, c'est un monde de professionnels que les amateurs cherchent à rejoindre à tout prix. Il y a ceux qui savent faire et qui font, et ceux qui n'ont jamais vraiment appris et qui font du mieux qu'ils peuvent. Ceux-là sont les plus nombreux. On met tout le monde sur le même terrain, sauf qu'on ne connaît pas vraiment les règles du jeu. Chacun fait comme il le sent, comme il le veut, comme il le peut. Quelques joueurs prennent exemple sur les professionnels et se mettent peu à peu au niveau. Parfois un autre joueur reçoit un coup de pouce d'un nouvel arrivant, parfois même beaucoup de coups de pouce, et alors il a l'impression qu'il maîtrise. Jusqu'au jour où ses copains le laissent tomber.

Les règles du jeu existent en réalité, mais elles sont difficiles à comprendre. Elles mettent en jeu de nombreuses problématiques que tous les joueurs ne maîtrisent pas vraiment. C'est d'ailleurs pour ça que c'est un monde de professionnel.

Me voilà donc aujourd'hui, plus de deux ans après m'être lancée dans cette aventure, après 8 mois de vie cambodgienne, 2 mois et demi de vie avec mon sac à dos sur les routes d'Asie et d'Europe, une bonne dépression, des dizaines d'heures de travail au compteur, quelques nuits blanches, un bon paquet de mails, des rencontres inattendues, des milliers de kilomètres en train, un peu moins en bus, et encore moins en moto, quelques mots de khmers qui restent en tête, après 155 pages, 1482 paragraphes, 6065 lignes et presque 75 000 mots, j'arrive au bout de ce mémoire.

Ce fut beaucoup de travail, mais ce travail m'a permis de prendre beaucoup de recul sur cette expérience, de me connaître bien mieux qu'avant et surtout d'avoir les idées un peu plus claires sur cette problématique qui m'a suivie depuis le début de cette aventure.

Ce travail est divisé en quatre grandes parties. La première d'entre elles permet de définir le contexte du sujet, à savoir le Cambodge, son histoire, ses problématiques, et les actions menées par les acteurs de la solidarité internationale sur son territoire.

Les trois parties suivantes, traitant de ma confrontation avec le volontourisme à partir de témoignages, d'une approche plus théorique du sujet à travers les enjeux qui lui sont liés, et les réponses apportées à la question centrale de ce mémoire, sont reliées les unes aux autres, mais peuvent être lues indépendamment. Enfin, une dernière partie (RÉSUMÉ), permet d'avoir en quelques pages, une vision globale des idées exprimées dans ce travail.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS ..... **I**
TABLE DES MATIÈRES ..... **III**
INTRODUCTION ..... **- 1 -**
1 LE CONTEXTE DE MA MISSION ..... **- 3 -**

1.1 CONTEXTE DE MON ENVIRONNEMENT DE MISSION ..... - 3 -
1.2 MON ORGANISATION D'ACCUEIL ..... - 5 -
1.3 MON ENVIRONNEMENT DE TRAVAIL ..... - 5 -
1.4 SUR PLACE : MA MISSION, MES DIFFICULTES, MES QUESTIONNEMENTS ..... - 7 -
1.4.1 Définition de ma mission avant mon départ ..... *- 7 -*
1.4.2 Évolution de ma mission ..... *- 7 -*
1.4.3 Les difficultés que j'ai rencontrées et leurs conséquences ..... *- 7 -*
1.4.4 Mes questionnements ..... *- 9 -*

2 LES ONG ET STRUCTURES D'ACCUEIL POUR ENFANTS AU CAMBODGE ..... **- 12 -**

2.1 LES ORGANISATIONS NON GOUVERNEMENTALES (ONG) ..... - 12 -
2.2 LES ONG AU CAMBODGE ..... - 13 -
2.3 LES STRUCTURES D'ACCUEIL POUR ENFANTS AU CAMBODGE ..... - 17 -

3 MA CONFRONTATION AVEC LE VOLONTOURISME. ..... **- 21 -**

3.1 QUELQUES DEFINITIONS ..... - 21 -
3.1.1 Volontaire ou bénévole ? ..... *- 21 -*
3.1.2 Solidarité internationale et aide au développement ..... *- 21 -*
3.1.1 Tourisme ..... *- 22 -*
3.1.2 Le volontourisme, qu'est-ce que c'est ? ..... *- 24 -*
3.2 MA "RENCONTRE" AVEC LE VOLONTOURISME ..... - 24 -
3.2.1 Une confrontation directe ..... *- 25 -*
3.3 LE PARCOURS DU BENEVOLE/VOLONTAIRE : DE LA PREPARATION AU DEPART AU RETOUR AU PAYS ..... - 26 -
3.4 LA PERCEPTION DU VOLONTARIAT PAR LES BENEVOLES, VOLONTAIRES ET RESPONSABLES D'ONG ..... - 33 -

4 LE VOLONTOURISME AUJOURD'HUI, ETAT DES LIEUX ..... **- 42 -**

4.1 LE VOLONTOURISME, QU'EST-CE QUE C'EST ? ..... - 42 -
4.1.1 Volontaire ou bénévole ? ..... *- 42 -*
4.1.2 Néolibéralisme et tourisme volontaire ..... *- 42 -*
4.1.3 Définir le volontourisme : une tâche difficile ..... *- 44 -*
4.2 LE VOLONTOURISME, UN SUJET A CONTROVERSE ..... - 45 -
4.2.1 Les différentes manifestations du volontourisme ..... *- 46 -*
4.2.2 Ce que savent les (potentiels) volontouristes de la situation des structures d'accueil pour enfants au Cambodge - 47 -
4.2.3 Motivations et attentes du volontouriste et de la communauté d'accueil ..... *- 50 -*
4.2.4 L'interculturalité au centre de la question ..... *- 55 -*
4.2.5 Impact du volontourisme sur la communauté d'accueil, et sur le volontouriste ..... *- 62 -*
4.2.6 Partage et transfert de compétences ..... *- 71 -*
4.2.7 Développement d'une économie locale ou globale ? ..... *- 74 -*
4.2.8 L'évolution de la relation "aidé-aidant" ..... *- 78 -*
4.3 RECOMMANDATIONS ..... - 82 -

5 QUEL AVENIR POUR LE VOLONTOURISME ? ..... **- 87 -**
6 RÉSUMÉ ..... **- 91 -**
CONCLUSION ..... **- 95 -**
POSTFACE ..... **- 96 -**
REMERCIEMENTS ..... **- 98 -**
BIBLIOGRAPHIE ..... **- 99 -**
ANNEXES ..... **- 102 -**

INTRODUCTION

Étudiante dans un domaine qui ne me plaisait pas, j'ai décidé de tout arrêter et de partir. C'était un besoin de changer d'air, de voir autre chose, de remettre en question mes habitudes et mon mode de vie. J'ai décidé de partir, mais aussi de m'engager, pour enfin réaliser quelque chose que je voulais faire depuis de nombreuses années : me mettre au service de personnes dans le besoin. Pour cela, il me fallait trouver une association, une structure qui pourrait m'accueillir, et au sein de laquelle je pourrais et j'aurais envie de m'engager. C'est dans la phase de recherche de cette association que j'ai pris connaissance du phénomène du '*volontourisme*', une pratique de bénévolat de courte durée, contre lequel on m'a tout d'abord mise en garde. Une fois mon engagement pris avec une association au Cambodge, je retrouvais ce terme, évoqué par les bénévoles à qui je succédais, et commençais à m'interroger sur le sujet.

Quelques mois plus tard, j'arrivais au Cambodge, et je découvrais le pays où j'allais vivre pendant les 8 prochains mois. Le Cambodge, les khmers, leur culture et leurs réactions si différentes des miennes, mais aussi la pauvreté, la corruption, le monde de la solidarité internationale et de l'aide au développement. J'ai peu à peu pris conscience de la quantité phénoménale d'ONG étrangères présentes dans le pays, agissant dans des domaines divers et variés. J'ai été dérangée de voir que les enfants pauvres de ce pays sont bien souvent pris en charge par des associations étrangères plutôt que cambodgienne, chacune ayant sa philosophie et sa manière de faire. Cependant, rares sont celles ne faisant pas appel aux bénévoles étrangers, venus donner quelques semaines ou quelques mois à ces enfants défavorisés. Comme moi. J'ai alors commencé à m'intéresser et à me documenter sur ces pratiques de bénévolat et de volontariat (comme elles sont le plus souvent nommées), et à nouveau, j'ai été confrontée à la problématique du volontourisme.

Décrié par certains professionnels du développement, vanté par d'autres, utilisé comme rentrée financière pour certaines ONG, comme appui à une équipe locale par d'autres, le volontourisme est une pratique mal définie. Appartenant à une vague de «mouvements citoyens qui expriment une attention croissante des sociétés occidentales aux grandes causes humanitaires »[1] facilités par la mondialisation, cette nouvelle forme de tourisme alternatif, parfois posée comme l'antithèse du tourisme de masse, est de plus en plus populaire chez les jeunes gens occidentaux qui cherchent à faire "quelque chose de plus"[2]. L'étape "bénévolat à l'étranger" est considérée comme indispensable chez certains groupes de voyageurs, et très valorisée dans notre société.

Tout d'abord convaincue par les arguments "anti-volontourisme", j'ai été surprise de découvrir à quel point certains le défendaient. Ce "tourisme volontaire", ainsi que certains l'appellent, trouvant dans de très nombreux cas sa place dans des structures d'accueil pour enfants similaires à celle dans laquelle j'étais bénévole, j'ai été de plus en plus intriguée par le sujet, de nombreuses questions me venant à l'esprit. "Et moi, suis-je une volontouriste ?", "Le volontourisme a-t-il réellement les conséquences néfastes pour les enfants, la population et le pays, que certains décrivent ?", "Pourquoi les avis divergent-ils tant sur le sujet ?".

---

[1] SACAREAU, “Au pays des bons sentiments.”

[2] Ella Maillart, voyageuse et écrivaine, écrivait, dans un de ses récits de voyage en Asie (La voie cruelle, 1988) : « Je sais, d’expérience, que courir le monde ne sert qu’à tuer le temps. On revient aussi insatisfait qu’on est parti. Il faut faire quelque chose de plus. »

L'ensemble de ces réflexions m'a peu à peu menée vers deux questions centrales : quel est l'impact réel du volontourisme sur les enfants et les structures qui les accueillent ? Quels sont les vrais enjeux du volontourisme ?

Ces deux questions m'ont servi de base de travail et de réflexion pour répondre à une troisième question qui constitue la problématique de ce mémoire : quel avenir peut-il y avoir pour le volontourisme au sein des structures d'accueil pour enfants au Cambodge ?

Pour y répondre, j'ai tout d'abord resitué le contexte dans lequel j'ai été sensibilisée à ce sujet : le Cambodge, son histoire dramatique, l'afflux des ONG et des structures d'accueil pour enfants, mon association d'accueil CED.

Je suis ensuite revenue sur mon expérience en tant que bénévole et les questionnements qu'elle a soulevée. Enfin, je me suis attardée sur le phénomène du volontourisme et les pratiques de bénévolat dans les structures d'accueil pour enfants, en confrontant mon expérience personnelle avec les témoignages d'autres bénévoles et volontaires, mais aussi avec l'expérience de responsables d'ONG travaillant avec des bénévoles.

Après avoir abordé le sujet à partir du vécu d'acteurs du développement, j'ai essayé d'apporter un regard plus objectif sur la question à partir d'études académiques et de publications d'ONG.

À partir de ces deux approches, j'ai tenté en conclusion d'exprimer ma vision de l'évolution du volontourisme dans les structures d'accueil pour enfants au Cambodge, mais également plus largement de l'évolution du volontourisme, du bénévolat et de la solidarité internationale.

En effet, le volontourisme dans les structures d'accueil pour enfants au Cambodge n'est qu'une petite partie d'une problématique beaucoup plus large concernant les actions menées par le secteur de la solidarité internationale. La réflexion qui m'a permis d'amener une réponse à ma problématique centrale a donc logiquement été reliée à cette problématique générale.

1 Le contexte de ma mission

1.1 Contexte de mon environnement de mission

Le Cambodge est un petit pays d'Asie du Sud-Est, situé entre ses voisins thaïlandais et vietnamien bien plus connus. L'ethnie khmère majoritaire a donné son nom à l'adjectif *khmer* souvent employé comme synonyme de cambodgien. Sa capitale, Phnom Penh, est le centre névralgique du pays, accueillant de grandes zones de développement immobilier, une grande partie des étudiants cambodgiens, et servant de carrefour routier pour les liaisons routières entre les villes secondaires du pays.[3]

<u>Faits historiques</u>

Le Cambodge est un pays en développement qui se relève doucement de presque 30 ans de guerre civile (de 1970 à 1999) qui ont entièrement détruit le pays. De cette guerre civile, la plupart des gens ne connait que la période de 1975 à 1979 pendant laquelle les Khmers Rouges ont établi un régime communiste génocidaire ayant décimé la population. Malheureusement, l'histoire du Cambodge ne se résume pas à ces années tragiques, qui ont été précédées et suivies d'autres tristes événements.

Après avoir été occupé par les envahisseurs siams et vietnamiens pendant plusieurs siècles, puis été sous protectorat français pendant presque un siècle, le Cambodge retrouve son indépendance en 1953 grâce au roi NORODOM Sihanouk. La décision de Sihanouk de se ranger du côté communiste pendant la guerre du Vietnam conduit les États-Unis à bombarder le pays, et pousse le roi à se retrancher en exil à Pékin, où il formera une coalition avec la guérilla Khmer Rouge.

Le 17 avril 1975, les forces armées Khmers Rouges entrent dans Phnom Penh et entreprennent immédiatement de vider la ville de tous ses habitants. C'est le début de *'l'année zéro'* et d'un régime génocidaire sans merci. La restructuration de la société vers une économie agraire, la fermeture de tous les échanges avec l'étranger ainsi que l'élimination systématique des intellectuels (professeurs, artistes, médecins, polyglottes ou encore porteurs de lunettes) par l'*Angkar* (ou *Organisation*) ont mené à la mort de plus de 2 millions de cambodgiens (1/4 de la population de l'époque), pendant ces 3 ans, 8 mois et 20 jours.

Le 7 Janvier 1979, les vietnamiens entrent au Cambodge et prennent le contrôle de Phnom Penh pour éviter une attaque du Vietnam par les Khmers Rouges. L'armée vietnamienne mit en déroute les combattants Khmers Rouges qui désertèrent les camps de travail pour prendre le maquis. Fuyant la famine qui s'installait, des centaines de milliers de cambodgiens allèrent chercher refuge vers la Thaïlande, formant alors d'immenses camps de réfugiés (accueillant jusqu'à un million de réfugiés au plus fort de l'exode) à la frontière. Le Cambodge resta malgré tout fermé à l'international durant la décennie 1980, dans un contexte de Guerre Froide où le Vietnam communiste dirigeant le Cambodge était sous embargo américain.

Avec la fin de la Guerre Froide en 1989, le Vietnam retire ses troupes du Cambodge, et les Accords de Paix de Paris mettant un terme à la guerre sont signés en 1991. L'APRONUC (Autorité Provisoire de l'ONU au Cambodge) est chargée de superviser l'administration du pays pendant deux ans et d'organiser des élections démocratiques. Cette mission de l'ONU parvint à faire signer au gouvernement de nombreux accords internationaux sur les Droits de l'Homme, et ouvrit la porte à l'installation d'ONG (Organisations Non Gouvernementales). On assista alors à un afflux massif de ces organisations, dont traite la partie 2 de ce mémoire.

[3] Une histoire plus détaillée du Cambodge est disponible en Annexe.

Problématiques rencontrées par la société cambodgienne actuelle

Le rappel de ces événements historiques nous permet de mieux comprendre d'où revient le Cambodge, et à quel point il a besoin de se reconstruire. Avec l'élimination systématique de tous les intellectuels du pays, il n'est pas seulement question de reconstruire le système de santé et le système éducatif, mais aussi de former toute une nouvelle génération d'enseignants et de médecins (en 2012, il n'y avait que 0,17 médecins pour 1000 habitants)[4]

Au-delà de ces problèmes de restructuration de la société, qui est déjà bien avancée, le Cambodge continue de faire face au fléau de la corruption que l'on retrouve à tous les niveaux, de l'école primaire à la justice en passant par les hôpitaux ou les administrations. Cette corruption est en partie liée à des salaires très bas, notamment dans la fonction publique.

Deux autres problématiques d'importances font également régulièrement parler d'elles : la liberté de la presse et la liberté de manifester. Ces libertés sont restreintes par les forces de l'ordre, et de nombreux journalistes, défenseurs des droits de l'Homme et opposants politiques sont actuellement prisonniers politiques. Ces mesures d'intimidation et de restriction de liberté manœuvrées par le parti au pouvoir depuis plus de 30 ans, s'accumulent notamment depuis quelques mois, à l'approche des élections communales et législatives de 2017/2018.

Traditions et culture

Après avoir été forcés de les oublier sous les Khmers Rouges, puis dans les camps de réfugiés peu propices au développement culturel, les khmers ont finalement renoué avec leur culture et leurs traditions auxquels ils restent très attachés. La religion et la famille revêtent ainsi une importance fondamentale dans les familles khmères.

Certains comportements sont également à éviter à tout prix, comme le fait de perdre son sang-froid et d'élever la voix. Il n'est pas question de faire perdre la face à un cambodgien, et donc de le critiquer en public. Ces comportements sont particulièrement en opposition à notre culture française très conflictuelle.

L'économie du pays

Le Cambodge est un pays en développement qui se reconstruit pas à pas suite aux 30 années de guerre civile qui ont décimé sa population, ses administrations et sa culture. Il reste cependant un des pays les plus pauvres du monde, avec près de 20% de la population vivant sous le seuil de pauvreté en 2012 et 37% d'enfants de moins de 5 ans souffrant de malnutrition chronique.

Il reste également très dépendant de l'aide internationale qui a longtemps fourni la moitié du budget du gouvernement.

L'économie du pays repose principalement sur l'agriculture et les exportations de textile, tandis que le tourisme prend une importance croissante avec plus de 4 millions de visiteurs par an dans tout le pays, la plupart attirés par le site d'Angkor inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Les problèmes de corruption permettent à l'économie souterraine du Cambodge de prospérer, souvent au détriment de l'environnement.

---

[4] "CIA - The World Factbook."

1.2 Mon organisation d'accueil

CED – Cambodge Enfance Développement

L'association au sein de laquelle j'ai effectué ma mission entre septembre 2014 et avril 2015 s'appelle *Cambodge Enfance Développement (CED).* Elle a été fondée en 2002 par un groupe de parents français adoptants d'un ou plusieurs enfants dans un orphelinat situé en banlieue de Phnom Penh. Suite au constat des conditions de vie difficiles au sein de l'orphelinat (hygiène, éducation, encadrement,…) et l'âge des enfants ne leur permettant plus d'être adoptés, la nécessité d'aider cet orphelinat s'est imposée aux familles. Ils fondent alors CED, avec pour objectif de "Construire un avenir à tous ces enfants, petits et grands, sur du long terme" en trouvant des parrains pour tous les enfants accueillis par le centre. Cependant, CED "ne facilite en aucun cas l'adoption"[5].

En 2009, l'association ayant en réserve une grosse somme d'argent, ses responsables prirent la décision d'ouvrir un centre d'accueil pour enfants. Mme CHHOUKK Seiha, leur contact lors des adoptions en 2002, les aide à ouvrir ce centre et en devient directrice. Elle a tout de suite accueilli 23 enfants puis 20 de plus un mois plus tard. Depuis, le nombre de pensionnaires est resté autour de 40.

CED France et CED Cambodge

CED est représentée par 2 entités distinctes : CEDF (CED France) et CEDC (CED Cambodge), puisque le centre est une association cambodgienne à part entière, enregistrée auprès du Ministère des Affaires Sociales du Cambodge (MoSVY). CEDF a la charge de trouver les finances nécessaires au bon fonctionnement de CEDC. CEDF travaille en étroite collaboration avec Mme Seiha sur les différents projets et sur l'évolution du centre. Ils gèrent aussi l'envoi de bénévoles au Cambodge à plus ou moins long terme, les missions pouvant aller de 3 semaines à un an.

Pendant la durée de ma mission, seuls deux membres étaient réellement actifs dans l'échange avec l'équipe au Cambodge et les parrains/marraines des enfants. Le premier se chargeait du recrutement des bénévoles, des échanges hebdomadaires avec Mme CHHOUKK Seiha au Cambodge, du suivi du travail des bénévoles sur place, de la communication (actualisation du site internet, réseaux sociaux et diffusion de la newsletter). La seconde était chargée de la communication avec les parrains et marraines (échanges de courriers, transmission de photos et de nouvelles de leurs filleuls/lles, etc.) ainsi que du suivi du travail des bénévoles en relation avec le premier.

Le centre CEDC fonctionne principalement grâce aux apports financiers de CEDF. Cependant, CEDC reçoit également l'aide de nombreuses autres associations francophones (françaises et suisse) dont l'apport financier permet d'améliorer le quotidien. Un partenariat avec une association salariant un infirmier permettait également aux enfants d'avoir un accès rapide aux soins deux jours par semaine. Cependant, avec le déménagement à venir, cette situation devrait changer.

1.3 Mon environnement de travail

Au sein de CEDC, j'ai travaillé en collaboration avec une équipe salariée entièrement khmère et d'autres bénévoles français présents sur des durées plus ou moins longues.

Le personnel salarié khmer

[5] "Association Cambodge Enfance Développement (CED)."

Mme Seiha, la directrice, gère tout : la comptabilité, les formalités administratives pour l'accueil de nouveaux enfants ou le retour de certains dans leur famille, les règles de vie, les problèmes de la vie quotidienne, la communication avec la France, les réunions au ministère, le personnel, l'accueil des bénévoles, etc.

Ma deuxième interlocutrice principale était la secrétaire. Grâce à sa bonne maîtrise de l'anglais, elle m'a beaucoup appris sur le fonctionnement du centre et l'histoire des enfants.

J'ai également partagé beaucoup de moments avec les nounous, pour ce qui était des tâches manuelles pour lesquelles la communication verbale n'était pas nécessaire.

Les bénévoles

Après avoir travaillé seule les deux premiers mois, d'autres bénévoles sont arrivés à CEDC, avec qui j'ai ensuite partagé les tâches qui nous étaient demandées.

La présence de ces autres bénévoles m'a beaucoup aidée tant sur le plan psychologique que dans la réalisation de mon travail à CEDC. Mes nombreux échanges avec eux m'ont permis de faire évoluer ma réflexion sur certains sujets, comme le rôle du bénévole au sein d'une association comme CED ou les relations entre les bénévoles et les enfants

Les enfants

Le travail que j'ai fourni était principalement au service des enfants et adolescents accueillis par le centre. Ils étaient 43, ayant entre 4 et 20 ans. Durant la durée de ma mission, j'ai vu des enfants retourner dans leur famille et d'autres intégrer la vie du centre. Comme dans une majorité des structures d'accueil pour enfants au Cambodge, la plupart des enfants vivant à CEDC ne sont pas orphelins au sens où nous l'entendons en tant que français. Leur prise en charge par une structure telle que CEDC vient souvent du fait que leur famille n'a pas la capacité financière de s'occuper d'eux. Dans certains cas, ils ont été envoyés ici car maltraités physiquement et psychologiquement par les membres de leur famille. Dans sept cas seulement, ils étaient orphelins de père et de mère.

Tout au long de ce travail, j'ai décidé pour une question de simplicité de n'utiliser que le terme "enfants" pour parler des enfants, mais aussi des adolescents ayant parfois déjà presque l'âge adulte.

1.4 Sur place : ma mission, mes difficultés, mes questionnements

1.4.1 Définition de ma mission avant mon départ

À mon arrivée en septembre 2014, j'ai dû assumer seule tout le travail demandé aux volontaires. Le contenu de ma mission m'a principalement été donné par oral, lors d'entretiens téléphoniques avec un des responsables de CED France, et formulées par écrit à ma demande dans une lettre de mission selon les termes suivants :

"Pendant ce séjour, Noémi sera encadrée par Madame Seiha CHHOUKK, directrice du centre. Elle aura pour mission d'apporter un soutien scolaire en français, anglais si nécessaire, sensibiliser les enfants aux règles d'hygiène, encadrer les enfants au quotidien et lors de sorties, développer leur esprit créatif avec des jeux d'éveils, optimiser leur potentiel, recevoir et accompagner les visiteurs dans le centre, si nécessaire, promouvoir les actions de Cambodge Enfance Développement."

1.4.2 Évolution de ma mission

La charge de travail que j'avais en arrivant était donc assez importante et j'ai eu du mal à l'assumer. Une des raisons est l'adaptation à mon nouvel environnement de vie et de travail, bien différent de ce que je connaissais.

J'ai également abandonné très rapidement les objectifs de sensibilisation aux règles d'hygiène cours de français avec les plus jeunes (8-10 ans), car je ne me sentais pas les compétences de les remplir.

Avec l'arrivée d'autres bénévoles à partir de décembre, nous avons pu nous répartir les tâches, j'ai beaucoup appris en observant la façon de faire des autres qui se sont adaptés bien plus rapidement que moi aux enfants et au centre.

L'étendue de mon champ d'action m'a permis d'aborder des côtés différents de la vie au centre, mais aussi d'être en relation avec d'autres ONG et de découvrir d'autres pratiques d'aide au développement.

1.4.3 Les difficultés que j'ai rencontrées et leurs conséquences

Bien loin de l'idée de "vacances", "extraordinaire", "tout positif" que de nombreuses personnes se font d'un bénévolat à l'autre bout du monde, mon expérience à CED a été très difficile. Je n'ai cessé d'être confrontée à des difficultés auxquelles j'étais loin de m'attendre. J'étais prête à affronter les différences culturelles, la langue, la météo, le Cambodge en quelques sortes. Mais je n'étais pas prête à m'affronter moi-même. C'est pourtant bien à moi-même que j'ai été confrontée. Je me suis souvent retrouvée désemparée et perdue, mais j'ai peu à peu appris à surmonter ces difficultés. Les autres bénévoles, les membres de CED France et Seiha m'ont beaucoup aidé en cela, sans forcément s'en rendre compte.

L'adaptation au mode de pensée cambodgien

Une des plus grandes difficultés que j'ai rencontrées a été la confrontation aux différences de mode de pensée qui me séparaient des cambodgiens. Sans forcément m'en rendre compte, j'ai très souvent pensé que les choses se passeraient mieux si on s'y prenait "à la française". En effet, suite au témoignage des bénévoles qui m'avaient précédé et à l'interprétation que j'en avais fait, j'étais arrivée sur place avec l'idée que le fonctionnement du centre CEDC était peu structuré. Mes premières observations, biaisées par cette idée reçue, ont renforcé ce sentiment. Je n'ai compris que bien plus tard, avec l'arrivée d'autres bénévoles m'apportant un regard nouveau sur la situation, qu'une certaine organisation informelle existait, que je ne saisissais cependant pas faute de comprendre la langue

khmère et de porter sur la question un regard objectif. J'ai mis beaucoup de temps à comprendre et accepter ce fonctionnement.

Travailler aux côtés de Mme Seiha, la "maman" du centre, a été une grande chance pour moi, car elle ne demande qu'à nous expliquer comment les choses fonctionnent au Cambodge, pourquoi ils font telle ou telle chose si différemment de ce que nous ferions. Échanger avec elle, c'est s'ouvrir une fenêtre sur les traditions, les croyances, les préjugés, les idées cambodgiennes. D'un autre côté, j'ai aussi beaucoup échangé avec la secrétaire en poste à mon arrivée. Cette jeune femme qui travaillait depuis de nombreuses années à CEDC a vu passer de nombreux bénévoles, et elle a très bien compris comment nous, français, fonctionnons : nous voulons savoir, mais parfois, nous aimerions que les choses fonctionnent comme chez nous. Alors elle avait pris le pli, et j'avais avec elle des conversations beaucoup plus proches de celles que j'aurais pu avoir avec des Français. C'était rassurant et stabilisant, mais ce confort m'a également éloignée d'une compréhension plus profonde de la culture cambodgienne.

L'établissement d'un contact avec les enfants

À peine arrivée au Cambodge, j'ai commencé les cours de français avec tous les enfants de tous âges, alors que je n'avais rien préparé, et que je ne connaissais pas un mot de khmer. La relation que nous avons construite a immédiatement été une relation professeure/élèves, qui a imposé une grande distance entre nous, et cette distance s'est révélée être extrêmement difficile à franchir une fois que j'en ai pris conscience.

À ma grande surprise, je me suis aussi retrouvée désemparée face à la barrière de la langue qui ne constituait pourtant pas une de mes craintes initiales. Finalement, nous avons appris ensemble, les enfants et moi, à communiquer. Nous étions rentrés dès le début dans une relation compliquée, et il nous a fallu du temps pour nous comprendre et accepter le comportement de l'autre.

Un apprentissage du travail en solitaire et en équipe

Durant les deux premiers mois, j'ai dû apprendre à travailler seule, et j'ai réalisé à quel point j'avais du mal à prendre du recul sur mes idées et mes projets, ainsi qu'à trouver l'énergie nécessaire à les mettre en œuvre.

Après les difficultés du travail en solitaire, l'arrivée de nouveaux bénévoles pour une plus longue durée (entre 4 mois et 1 an) à partir de janvier, m'a fait redécouvrir les difficultés du travail en équipe. Malgré une réelle volonté de ma part de travailler avec eux, j'ai eu beaucoup de mal à laisser la main sur certains points. Le fait de ne plus être en charge de tout m'a toutefois grandement soulagée et m'a permis de respirer un peu, et notamment de prendre le recul que je n'avais pas su prendre toute seule.

La découverte de l'enseignement

Une de mes principales missions à CEDC était de donner des cours de français aux enfants. J'ai découvert à mes dépens qu'enseigner une langue, ça ne s'improvise pas. Préparer une leçon, c'est déjà difficile lorsque l'on n'est pas formé. En improviser une, c'est encore plus dur. De plus, bien que les bénévoles précédents m'aient transmis ce qu'ils avaient fait pendant leurs cours de français, je n'avais pour autant pas de "programme", ni de réel suivi des connaissances de mes élèves. Ainsi, comme la plupart des bénévoles avant moi, j'ai certainement commencé par refaire des choses qu'ils avaient certainement appris déjà 4 ou 5 fois.

Je suis désormais convaincue que l'enseignement et l'apprentissage d'une langue ne peuvent se faire sans un réel suivi. Dans ma situation à CED, je n'ai vu une réelle évolution de mes élèves qu'après plusieurs mois de cours. Les premiers mois m'ont permis de prendre mes marques, mais aujourd'hui comme à l'époque, il me semble qu'ils n'ont rien (ou très peu) apporté aux enfants.

L'acceptation de mes faiblesses

J'ai longtemps pensé que mes difficultés d'adaptation étaient liées au fait que j'étais arrivée seule sur place, sans autre bénévole pour m'accueillir. Cette confrontation à l'inconnu a effectivement été dure. Cependant, je pense aujourd'hui que les blocages que j'ai vécu dans mes relations avec les cambodgiens comme avec les autres bénévoles, étaient grandement dus à mes idées reçues avant mon départ sur l'organisation de CED ou encore sur le principe du bénévolat. Je ne possédais alors aucun recul sur ces questions, et une fois au Cambodge, malgré ma volonté d'aborder cet inconnu avec un œil "neuf", j'ai mis du temps à me rendre compte qu'une grande partie de mes idées, de mes observations, de mes réactions, étaient très fortement influencées par ces idées reçues.

1.4.4 Mes questionnements

La gestion des bénévoles/volontaires et des visiteurs

La question du recrutement des bénévoles/volontaires dans le domaine de la solidarité internationale s'est rapidement posée à moi. En effet, CED a l'habitude de travailler avec de nombreux bénévoles tout au long de l'année, afin de pouvoir proposer aux enfants des activités auxquelles ils n'auraient pas accès, faute de personnel dédié. Ce besoin se traduit par un va-et-vient constant de bénévoles au sein du centre. Peu de critères sont requis et très peu de contraintes sont imposées aux bénévoles. Quelques objectifs sont donnés, l'essentiel étant ensuite pour les bénévoles de faire ce qu'ils peuvent[6]. Pour ma part, devant l'étendue du champ d'action que l'on me proposait, faute d'avoir monté de mon côté un projet précis, je n'ai pas réussi à déterminer les priorités, et je me suis perdue en essayant de tout traiter à la fois. Une meilleure préparation de ma venue de mon côté, ainsi qu'un accompagnement et un suivi plus assidu avec l'association en France m'auraient peut-être permis de mieux m'y retrouver.

L'arrivée des autres bénévoles de CED a permis de répartir le travail et de mieux délimiter mes objectifs. D'autre part, en plus de nous quatre, étaient présentes quatre autres bénévoles envoyées par les associations partenaires de CED. Les deux infirmières avaient des objectifs bien définis, mais les deux dernières étaient elles aussi venues sans projet précis. Il a donc fallu là aussi adapter l'organisation de notre travail pour que chacun y trouve son compte.

Les bénévoles ne sont pas les seules personnes extérieures aux habitants du centre (enfants, nourrices, personnel) à y passer du temps. De nombreux visiteurs y passent en effet occasionnellement. Ils sont des parrains et marraines des enfants, des donateurs réguliers ou ponctuels (de toutes nationalités), ou encore des touristes venant visiter le centre dans le cadre d'un voyage dit « solidaire » organisé par une des associations partenaires de CED.

La plupart des bénévoles et des visiteurs étant présents entre les mois de janvier et mars, il convient également de noter que la vie du centre est un peu chamboulée pendant cette période. En effet, les distributions de dons et cadeaux en tous genres, ainsi que les activités proposées par les visiteurs et les bénévoles attirent sans surprise les enfants. Lorsque certains visiteurs restent sur place plusieurs

[6] C'est ainsi que mon contact à CED France m'a présenté les choses avant mon départ : "Il y a potentiellement énormément de choses à faire, et tu ne pourras pas tout faire. Fais ce que tu peux."

jours d'affilée, on observe notamment un manque d'assiduité aux cours de français, et parfois même à l'école publique.

Suite à ces observations, je me suis posée la question suivante : *"Comment gérer au mieux la présence de personnes extérieures au centre ?".* La présence de bénévoles et les différentes visites sont globalement perçues positivement par les enfants et la directrice du centre. Une réflexion sur ce sujet permettrait d'assurer que toutes ces visites aient un impact positif sur les enfants et la vie du centre. Cette question étant pour moi très importante, j'ai essayé d'y apporter quelques éléments de réponse.

La première nécessité me semble être de définir précisément les besoins de l'association sur le terrain afin de déterminer quelles sont les missions que l'on pourrait confier à un bénévole. Certaines missions ne demandent pas une présence de longue durée, et peuvent être assumées sans un suivi particulier par différents bénévoles (ex : l'animation). Cependant, pour être productives, d'autres missions demandent un réel suivi sur le long terme, et donc des missions plus longues ainsi qu'une bonne transmission du travail fourni d'un bénévole à l'autre (ex : les cours de français). Ce suivi devrait faire partie des obligations du bénévole et la transmission être supervisée par l'association. Il me semble aussi nécessaire de réfléchir à l'utilité des bénévoles et à l'impact de leur présence sur les enfants, le personnel et l'association. Cela implique d'établir certaines règles concernant leur recrutement, la définition de leur mission, ou encore leur place au sein du centre. Elles serviraient de points de repère aux bénévoles comme aux enfants et aux responsables de l'association.

De même, face à l'afflux de visiteurs en tous genres (des donateurs ne s'arrêtant que quelques minutes pour donner des bonbons et prendre des photos avec les enfants ; des touristes "solidaires" dont une partie du coût de leur voyage est reversé au centre, qui viennent faire le tour des locaux, prennent quelques photos et s'en vont ; etc.), il me semble important d'établir des règles concernant les visites, en termes d'emploi du temps mais aussi d'éthique. La mise en place de quelques règles ou principes concernant les visites permettrait d'éviter des malentendus conduisant parfois à des conflits. L'élaboration de ces règles est certainement très compliquée, du fait des différences de culture, mais aussi du vécu et de l'expérience de chacun. Elle me semble toutefois une étape très importante pour une meilleure stabilité au sein de l'association.

La motivation du volontaire/bénévole à partir effectuer une mission de solidarité internationale

Lorsque j'ai commencé ma démarche pour effectuer une mission de solidarité internationale, afin d'intégrer la formation Intercordia, j'ai dû répondre à un questionnaire m'invitant à réfléchir, entre autres, à mes motivations à effectuer une mission de solidarité. Au moment de le remplir, il y a deux ans, j'évoquais dans ces motivations la réalisation d'un projet qui me tenait à cœur depuis quelque temps : celui de « me mettre au service des autres et [de] reléguer au second plan mes petits soucis personnels ». D'autre part, j'évoquais mon besoin de changer d'air, de « rompre avec ma vie [d'alors] », de « prendre le temps de réfléchir [à] ce que je [voulais] faire de ma vie »[7].

J'avais entendu et lu, de sources diverses, que trop de volontaires ne partaient pas en mission avec les "bonnes" motivations. Ils partiraient plutôt pour se donner bonne conscience, pour fuir leur vie ou leur entourage, et bien souvent pour se (re)découvrir. Ainsi, chacun a ses propres motivations, mais il serait difficile et certainement même impossible de définir quelles motivations sont « bonnes ». En lisant ces commentaires, j'avais alors réfléchi à ma situation, et avais conclu que ma motivation

[7] LEDOUX, "Questionnaire de Réflexion Autour Du Projet Intercordia."

principale résidait tout de même dans ma volonté d'aider les autres. « Tout va bien », me suis-je alors dit, « je suis prête à partir. »

Une fois sur le terrain, j'ai eu l'occasion de reparler de ce sujet avec différents bénévoles. J'ai découvert que tous, sous différents aspects, étaient partis aussi pour eux. Ainsi, j'ai pensé que ma situation était somme toute commune. Cependant, j'ai réalisé après la fin de ma mission "que j'étais venue pour moi plus que pour les autres que c'est cela qui m'[avait] rongée pendant tous ces mois et me mettait mal à l'aise.", que "j'avais en réalité fui la vie que je vivais en France" et mais également que "petit à petit, [j'avais] appris à être là pour les autres, et c'est allé mieux." (mai 2015) [8].

Une fois de retour en France, en relisant mes réponses au questionnaire Intercordia à propos de mes motivations, j'ai découvert que ce besoin de changement était en réalité la seule chose qui m'avait poussé à partir et que je me trompais franchement sur mes motivations avant mon départ. J'ai entendu un jour quelqu'un dire : "Avant d'aider les autres, aide-toi toi-même." Je pense aujourd'hui que tant que l'on ne va pas déjà bien soi-même, il est difficile de faire du bien à quelqu'un. Ça a été mon problème. Je n'allais pas bien, et j'ai eu la prétention d'aider ces enfants. Je ne suis pas sûre aujourd'hui de leur avoir apporté tant que ça, et je sais que j'ai fait beaucoup d'erreurs. J'espère simplement que je ne leur ai pas fait plus de mal que de bien.

Cette remise en question vis-à-vis de mes motivations à partir m'a amenée à m'interroger sur ce qui pousse les bénévoles à s'engager. Il semble que la grande majorité des personnes qui s'engagent dans une telle expérience ne le font pas par pur altruisme. Ils le font aussi pour eux. Partir à la recherche de soi-même en s'engageant dans une mission de solidarité internationale n'est pas forcément une mauvaise idée. Comme pour tout engagement bénévole ou professionnel, celui-ci nous apporte quelque chose, d'autant plus que nous sommes confrontés à l'inconnu. Il s'agit cependant de faire attention à ce que chacun s'engage en connaissance de cause, qu'il connaisse les raisons personnelles de cet engagement. Alors il sera plus à même de réagir face aux difficultés auxquelles il sera inévitablement confronté. Comme le souligne Élise BÉCAVIN, accompagnante à la mobilité au CRIDEV (Centre de documentation et d'échanges pour la solidarité internationale) à Rennes, il faut partir "en tant que soi-même."[9] Qui suis-je ? Cette question devient primordiale avant le départ, mais il est souvent difficile d'y répondre. Une préparation consciencieuse de son départ me semble très importante. Elle peut se faire sous la forme d'un accompagnement individuel, ou d'une réflexion un peu poussée, seul ou avec l'appui de son association d'accueil, sur ce qui pousse le bénévole à partir, à s'engager. Cette préparation peut également passer par une bonne communication entre la structure d'accueil et le futur bénévole quant au projet de l'association et à la mission qu'on lui propose ; par la transmission du travail d'un bénévole à son successeur, s'il y a continuité entre les missions ; par une formation du volontaire en fonction de sa mission ; ainsi que par l'élaboration d'un projet le plus précis possible pour la mission, à adapter en fonction de la réalité du terrain.

[8] LEDOUX, "Carnet de route de mon volontariat au Cambodge avec CED et Intercordia."
[9] Voir Annexe : accompagnement du bénévole et préparation au voyage.

2 Les ONG et structures d'accueil pour enfants au Cambodge

2.1 Les Organisations Non Gouvernementales (ONG)

"De manière générale, on entend par *Organisation Non Gouvernementale* toute organisation d'intérêt public qui ne relève ni de l'État ni d'une institution internationale."[10] L'expression *Organisation Non Gouvernementale* fait aujourd'hui partie du langage courant, et notamment de celui des institutions internationales, mais il n'existe toutefois aujourd'hui aucune base juridique permettant de déterminer si telle organisation est, ou non, une ONG. Cependant, celles-ci sont devenues des acteurs de premier plan dans les relations internationales, occupant un rôle d'expert et de consultant auprès des grandes instances internationales telles que l'ONU ou l'Union Européenne.

Bien que leur statut ne soit pas défini de manière précise, on reconnaît communément une ONG par son caractère non étatique et donc indépendant, et sa volonté d'agir dans l'intérêt public. On peut classer les ONG en deux grandes catégories :

- Les **ONG de plaidoyer** qui défendent une opinion, une cause ou un groupe de personnes (Amnesty International, Human Rights Watch, etc).

- Les ONG humanitaires et de développement qui mettent en place des programmes d'aide sur le terrain. On appelle **ONG humanitaires** les organisations spécialisées dans l'aide d'urgence (Médecins Sans Frontières, Médecins Du Monde, etc), tandis que les **ONG de développement ou de solidarité internationale** mènent des actions à long terme (CCFD-Terre Solidaire, ATD Quart Monde, etc). Ces dernières agissent le plus souvent dans l'ombre des ONG humanitaires, bien plus médiatisées.

Certaines ONG internationales interviennent aussi sur tous les fronts. Les Organisations Non Gouvernementales se regroupent également en réseaux, collectifs ou plateformes suivant leur domaine d'action (en France, on trouve par exemple Coordination Sud ou le CLONG), leur permettant ainsi d'échanger sur leurs pratiques et leurs actions, de défendre des idées en commun, ou encore de mutualiser certaines fonctions comme le recrutement ou la formation de bénévoles/volontaires. Nous ferons dans ce mémoire la différence entre les "ONG internationales" prenant leurs origines dans les pays dits *développés* (Europe, Amérique du Nord, Australie et Japon, principalement) et agissant dans d'autres pays (en général, les pays dits *sous-développés* ou *en voie de développement*), et les "ONG locales" d'origine cambodgienne. Les mots *'organisation'* et *'association'* seront aussi parfois utilisés comme synonymes d' '*ONG'*.

À l'origine, les ONG fonctionnaient essentiellement avec l'investissement bénévole de leurs membres, en particulier pour les missions de terrain, et ne demandaient pas de compétences particulières à ces bénévoles/volontaires. Cependant, depuis les années 1990 et leur montée en puissance, celles-ci se sont professionnalisées et recherchent désormais de plus en plus des bénévoles/volontaires compétents et expérimentés, délaissant peu à peu les candidats n'ayant que leur motivation et leur bonne volonté à offrir. Cette professionnalisation n'est cependant pas encore généralisée, et le nombre d'ONG accueillant des bénévoles inexpérimentés ou ne possédant pas de compétences particulières dans leur domaine d'action continue de grandir. C'est d'ailleurs sur ces dernières que nous nous focaliserons dans ce mémoire.

[10] "ONG - Novethic."

2.2 Les ONG au Cambodge

Note : cette partie reprend beaucoup de faits exposés par Sabine TRANNIN dans son livre Les ONG occidentales au Cambodge, La réalité derrière le mythe[11] *paru en 2005. Bien que le Cambodge ait énormément évolué depuis l'écriture de ce livre, de nombreux faits restent d'actualité.*

Au Cambodge comme dans le reste du monde, le nombre d'ONG ne cesse de croître, principalement dans le milieu de la solidarité internationale. D'abord concentrées sur une aide humanitaire d'urgence après l'ouverture du pays en 1991, les actions des ONG internationales au Cambodge se sont peu à peu orientées vers une aide au développement, et le plan d'urgence de reconstruction lancé au début des années 1990 par la communauté internationale n'a finalement jamais pris fin. Ainsi, le Cambodge regroupe l'une des plus grandes concentrations d'organismes d'assistance au monde.

Après l'invasion par les vietnamiens qui mettent en fuite les Khmers Rouges en 1979, le pays est au bord de la famine, et on assiste à un exode massif des cambodgiens vers la frontière thaïlandaise, où se forment d'immenses camps de réfugiés (plus d'un million de cambodgiens y (sur)vivent). Nous sommes alors en pleine Guerre Froide et les pays occidentaux refusent de reconnaître le nouveau gouvernement vietnamien socialiste sous influence soviétique, décrétant même un embargo sur le pays. Face à la misère qui sévit au sein du pays et dans les camps de réfugiés, les ONG internationales se retrouvent dans une situation où le choix de leur zone géographique d'action devient politique. Aider les cambodgiens restés au pays se rapporte à aider un gouvernement "illégitime" aux yeux des États occidentaux, mais apporter une aide aux civils à la frontière implique l'entretien des guérillas Khmers Rouges résistantes. Face à l'embargo et au refus des pays occidentaux de reconnaître le gouvernement mis en place par les vietnamiens, l'aide internationale se concentre alors à la frontière, accaparant la moitié des fonds pour un million de réfugiés, et abandonnant à la misère la plus totale les six millions de cambodgiens restés au pays. Les quelques ONG (25 selon le Conseil pour le Développement du Cambodge[12]) ayant pris la décision de s'établir à l'intérieur du pays doivent travailler en coopération avec le gouvernement et aller au-delà de leur rôle traditionnel d'aide à petite échelle et d'indépendance politique. Seules entités autorisées à entrer au Cambodge, elles se voient obligées de jouer un rôle diplomatique auprès des gouvernements de leur pays d'origine.

Avec l'ouverture des frontières en 1991, les réfugiés des camps sont rapatriés par grandes vagues à l'intérieur du pays. Le Cambodge, détruit par les 20 ans de guerre civile qui doit encore en durer 10 de plus, n'a pas beaucoup à offrir à ses "nouveaux" habitants ayant de leur côté tout perdu. La capitale, Phnom Penh, ayant retrouvé vie depuis sa libération en 1979, attire une grande partie de la population revenue au pays, les ONG présentes dans les camps se déplaçant avec eux pour continuer leur action. L'aide d'urgence se transforme alors en aide de développement. Le gouvernement n'approuvant pas l'implantation d'ONG occidentales en province pendant longtemps, et la capitale étant la seule ville proposant des infrastructures (voies de communication, hôpitaux, réseau électrique), Phnom Penh attire donc à l'époque une grande majorité des ONG. Les autres se concentrent plus tard dans les villes secondaires du pays (Siem Reap, Battambang), les autres régions apparaissant comme les oubliées de l'humanitaire. La prise de conscience de la communauté internationale sur le génocide cambodgien entraîne la création d'une nouvelle vague d'ONG qui se précipitent pour aider le pays. La mise en place de l'aide se fait donc très rapidement et sans coordination, entraînant une certaine anarchie dans le milieu des ONG, que l'on peut encore observer aujourd'hui. Cette désorganisation se

[11] TRANNIN, *Les ONG occidentales au Cambodge, La réalité derrière le mythe*.
[12] "COUNCIL FOR THE DEVELOPMENT OF CAMBODIA (CDC)."

propage peu à peu dans l'administration, puisque de nombreux cambodgiens quittent le secteur public, attirés par les salaires élevés et les conditions de travail proposées par les ONG.

Pour pallier à ce problème, on assiste en 1991 à la formation du CCC (Comité de Coopération pour le Cambodge) ayant pour rôle la coordination des ONG dans le pays. Ce comité continue aujourd'hui de jouer un rôle important pour fédérer les ONG locales et internationales sur des axes de travail et de réflexion communs. Son travail permet de mesurer l'ampleur de l'aide internationale au Cambodge. Ainsi, alors que seulement 12 ONG internationales étaient enregistrées auprès du CCC en 1992, année de formation des premières ONG locales, le rapport de 2012 du CCC sur la *Contribution des organisations de la société civile* (incluant les ONG) *au développement du Cambodge* dénombrait 3492 organisations locales et internationales enregistrées auprès des ministères référents ! Sur ce nombre, le CCC relevait que seules 1350 d'entre elles (38,6%) restaient actives[13]. Ces chiffres nous donnent une vision assez bonne de ce que certains appellent "l'invasion du Cambodge par les ONG". Cet afflux est d'autant plus notoire que les ONG internationales apportent beaucoup plus de fonds que les ONG locales, ce qui se remarque notamment par les infrastructures mises en place et le nombre de salariés, dont de nombreux expatriés. Alors qu'en 2005, S. TRANNIN écrivait que ce nombre était alors "dans une phase de stabilisation"[14], on continue d'observer chaque année des enregistrements de nouvelles ONG, et rares sont celles qui songent réellement à leur départ.

Bien qu'originellement présentes dans une logique d'aide, la présence de l'aide internationale au Cambodge est parfois tenue pour responsables de certaines dérives. En l'absence de législation et de contrôle, l'arrivée massive d'argent dans le pays a entraîné la généralisation de la corruption, des détournements de fonds et des trafics (drogue, enfants, prostitution). La diversification de leur domaine d'action a également poussé les ONG à dépenser beaucoup d'énergie et d'argent sur l'attribution de fonds par les bailleurs internationaux. Cependant, l'aide presque intarissable de ces bailleurs dans les années 1990 a fini par diminuer, malgré une augmentation du nombre d'ONG qui font appel à eux. La recherche de fonds est aujourd'hui devenue presque un combat pour capter l'attention des bailleurs, et les dons privés prennent de plus en plus d'importance.

La transformation de l'aide d'urgence en aide au développement a mené à la mise sous perfusion du Cambodge. En effet, pour que les ONG humanitaires puissent passer le relais à la population locale comme c'est le cas lors de catastrophes naturelles ou de guerres, il faut que cette population ait les ressources pour reprendre en main les rênes du pays. Or, ce n'est malheureusement pas le cas au Cambodge. Une génération entière d'intellectuels, de bonzes (représentant un repère moral très important dans ce pays bouddhiste), a été éliminée. Au retour de la paix, les survivants et la nouvelle génération se retrouvèrent dans une société sans repères, et sans professeurs compétents pour offrir aux jeunes l'éducation dont ils avaient été privés[15]. Seule restait une population sans éducation correcte, incapable de prendre les choses en main vers le développement du pays. Ces faits pris en compte, on comprend un peu mieux à quel point l'aide extérieure était indispensable à l'époque. Plus loin que la reconstruction du pays, il s'agissait d'éduquer et de former toute une génération. Vingt-six ans plus tard, ce travail continue, mais il est temps de penser à laisser le pays se prendre en main. Cette transition reste toutefois délicate, tant au niveau financier (une ONG cambodgienne aura bien du mal à solliciter l'aide des bailleurs de fonds occidentaux) qu'au niveau de la gestion d'une telle organisation.

---

[13] CCC, “Report of CSO Contributions to the Development of Cambodia 2011.”

[14] TRANNIN, *Les ONG occidentales au Cambodge, La réalité derrière le mythe*.

[15] On estime que 90% des professeurs et instituteurs cambodgiens ont été éliminés durant le régime des Khmers Rouges. Source : NEP Cambodia, “Education in Cambodia.”

L'aide apportée par ces centaines d'ONG, bien qu'inégalement distribuée sur le territoire cambodgien, s'étend à tous les domaines, de la santé aux Droits de l'Homme en passant par l'accès à l'éducation, l'art, la défense de l'environnement, l'accompagnement des personnes handicapées, la mise en place de micro-crédits ou l'égalité des genres. Les quatre secteurs prioritaires relevés par S. TRANNIN en 2005 semblent garder leur importance, à savoir le développement rural, l'éducation et la formation, le développement social, et la santé. Les ONG ont su s'inscrire dans le paysage cambodgien en étendant leur sphère d'influence bien au-delà de l'aide qu'elles souhaitent apporter. Tout d'abord, elles présentent une forte demande pour les fournisseurs locaux de matériel ou de services, mais aussi une opportunité de travail avec un bon salaire et de nombreux avantages en nature (transports, soins, …). Elles jouent aussi un rôle formateur auprès de leurs employés locaux qui se servent de cet emploi comme d'un tremplin pour monter leur propre affaire ou accéder à des postes de responsabilités. De fait, elles leur permettent par exemple d'acquérir une ouverture spécifique au milieu international. Enfin, elles représentent un modèle (même si cette affirmation est à remettre en question pour certaines d'entre elles …) en termes de valeurs véhiculées. N'oublions pas non plus le rôle diplomatique qu'elles continuent de jouer pour leur pays d'origine malgré la présence d'ambassades officielles au Cambodge.

Les éléments précédents nous permettent de constater la place prédominante qu'occupent les ONG aujourd'hui au Cambodge, et éclairent une partie des problématiques que rencontre le pays aujourd'hui. L'une d'entre elles repose sur la délégation du gouvernement aux ONG étrangères d'une partie de ses prérogatives. Il se désengage des problèmes les plus récurrents qui restent pourtant cruciaux (accès à l'éducation, à l'eau potable, à la santé, prise en charge des familles des victimes des mines, formation professionnelles, accompagnement des personnes handicapées, développement agricole, protection de l'environnement), tandis que les ONG, dans leur volonté d'aide au développement du pays, finissent par se substituer au gouvernement et à l'effort de reconstruction national. En 1994 déjà, alors qu'il ne relevait *que* 150 ONG dans le pays, le Père François PONCHAUD[16] relevait ce problème et se posait la question suivante : "après le départ de telles ONG, que restera-t-il de positif pour le pays?"[17] Force est de constater que 20 ans plus tard, la question reste d'actualité : loin de s'être retirées, les ONG continuent de se multiplier au Cambodge. Ainsi, certaines ONG rapportent des réactions de la population qui montrent que celle-ci se repose sur l'aide qu'on lui apporte en se laissant aller. En témoigne cette histoire d'une agricultrice ayant vendu son bout de terrain pour payer l'enterrement d'un parent, persuadée que de toute manière, l'ONG agissant dans le village lui achèterait un nouveau terrain … Les ONG contribuent donc par leur présence, et contre leur volonté première, à la dépendance du Cambodge envers les organisations étrangères.

Du côté du gouvernement, on a constaté qu'il accueillait à bras ouverts les ONG internationales apportant des fonds et le délestant un peu plus de ses responsabilités. Les procédures administratives pour enregistrer une nouvelle organisation auprès du gouvernement cambodgien restent toutefois longues si l'on ne veut pas rentrer dans le jeu de la corruption pour faire avancer son dossier. Le 13 juillet 2015, le gouvernement a voté une loi sur les associations et les ONG (LANGO, Law on Associations and Non-Governmental Organisations), présentée comme un avancement pour la régulation de l'aide, qui semble en effet indispensable dans ce pays. Cependant, la LANGO était fortement dénoncée par les défenseurs des droits de l'Homme au Cambodge, tout comme par l'ONU, l'Union Européenne

[16] Arrivé au Cambodge en 1965, le Père François PONCHAUD a été témoin de l'évacuation de Phnom Penh par les Khmers Rouges en 1975. Vivant au Cambodge depuis plus de 50 ans, il a une grande connaissance de l'histoire et de la culture khmère. Il a notamment traduit la Bible en khmer et est l'auteur de *Cambodge, année zéro.*

[17] PONCHAUD and MOUCHARAFIEH, “Les méfaits de l’aide internationale.”

et les États-Unis, pour les restrictions qu'elle impose à la liberté d'association et donc à la formation d'organisations locales. En effet, cette loi donne au Ministère de l'Intérieur un pouvoir arbitraire sur l'existence des ONG locales et internationales, et donc un contrôle accru sur les organisations de la société civile exprimant des opinions politiques opposées à celles du parti au pouvoir.[18] Les débats soulevés par cette loi sont une preuve de plus de la difficulté à mettre en place une régulation du travail des ONG, chaque partie (gouvernement et ONG) ayant une vision très différente sur la question.

D'un point de vue organisationnel, il existe de nombreuses différences d'une ONG à l'autre. Les points suivants sont le fruit de mes observations et restent subjectifs. Il ne s'agit donc pas d'établir une vérité sur les ONG au Cambodge, mais de donner mon ressenti sur la question, afin de mieux appréhender ma réflexion sur le volontourisme.

D'après moi, la première caractéristique, qui conditionne toutes les autres, est le projet de l'organisation et la vision de son évolution à long terme. Cette vision à long terme est compliquée à établir. Un grand nombre d'organisations ont été créées sur le coup de l'émotion, mettant très rapidement en place des moyens pour donner vie à leur projet. Il s'agit alors de déterminer ce qui va guider l'évolution de l'organisation, afin qu'elle puisse s'adapter au mieux aux changements. On ne perçoit pas toujours cette projection dans le futur chez les jeunes et petites structures. Au contraire, dans certaines structures ayant déjà un long vécu dans le pays et pris de l'importance, on peut observer leur évolution et la mise en place de projets de longue durée. Cette constatation faite parmi les ONG internationales peut sûrement être transposée pour les ONG locales, de même qu'elle peut l'être pour nos associations en France. Face à des petites structures qui donnent l'impression de n'avoir pas pris le temps de construire un projet à long terme en comparaison à ces grosses structures qui semblent très bien organisées, il me semble qu'il faut essayer de voir leur évolution avec les années, de même que ces grosses structures paraissaient certainement moins bien organisées au *même âge*. Le projet de l'organisation reste tout de même ce qui va la guider au fil des années, qui va conditionner ses autres caractéristiques, comme l'emploi de travailleurs locaux ou expatriés, son financement, l'appel aux bénévoles, sa gouvernance, etc.

On peut en effet également différencier les ONG travaillant avec une majorité de salariés locaux de celles qui emploient un grand nombre d'expatriés. Ceux-ci peuvent être rémunérés ou simplement bénévoles, qualifiés pour le travail qui leur est demandé, ou simplement pleins de bonne volonté. La nationalité des dirigeants de l'organisation sur place, permet aussi d'avoir une première idée de la manière dont la structure s'organise. Il est aussi intéressant de noter que rares sont les ONG qui travaillent en partenariat avec les institutions gouvernementales. Même si les ONG essaient souvent de ne pas empiéter sur les domaines d'intervention de ces institutions (les organisations prenant en charge des enfants les envoient souvent à l'école publique), rares sont celles qui agissent et mettent en commun des savoirs ou des actions.

Enfin, il convient de remarquer qu'un très grand nombre d'ONG, aussi bien locales qu'internationales, font appel à des bénévoles étrangers (la plupart du temps occidentaux) pour des missions d'animation ou d'enseignement de langues étrangères. Ces missions durent plus ou moins longtemps, et sont plus ou moins préparées par l'organisation et le bénévole. Les pratiques de bénévolat diffèrent d'une personne à l'autre, d'une organisation à l'autre, le volontourisme étant l'une d'elle. Les bénévoles cambodgiens peuvent être fédérés par des organismes nationaux qui travaillent majoritairement avec des organisations locales, ou s'engageant individuellement auprès d'une organisation (de la même manière que nous le faisons chez nous). N'ayant pas rencontré de bénévoles cambodgiens ou d'organisation faisant appel à eux, mes connaissances sur ce point sont très restreintes. Ce mémoire s'intéressant aux bénévoles étrangers au Cambodge, ce manque d'informations ne portera donc pas

[18] MAURICE, “Les Défenseurs Des Droits de L’homme Vent Debout Contre Le Projet de Loi Sur Les ONG.”

atteinte à mon travail, même si cela aurait pu me permettre d'élargir ma vision du bénévolat au Cambodge.

2.3 Les structures d'accueil pour enfants au Cambodge

Note : la plupart des références aux études menées par le gouvernement cambodgien ainsi que les chiffres concernant la situation des structures d'accueil au Cambodge sont tirées de l'étude sur "Les perceptions par les potentiels bénévoles internationaux de court-terme des structures de protection de l'enfance au Cambodge" *réalisée par* Friends International[19]*. Les données officielles étant difficiles à recueillir (en partie à cause de la langue), et l'organisation* Friends International *étant un acteur expérimenté de la protection de l'enfance dans le pays, travaillant aussi avec le gouvernement cambodgien sur la question, elle me semble une source fiable vis-à-vis de ces données.*

Nous avons vu qu'à partir de l'ouverture des frontières du pays en 1991, l'aide internationale a afflué en provenance du monde entier. Depuis, les ONG ne cessent de fleurir dans tout le pays.

Face au manque d'infrastructures et de personnel, ainsi qu'au désengagement du gouvernement, le secteur de l'enfance et de l'éducation a attiré un nombre particulièrement important d'entre elles, créées suite à des expériences émotionnellement chargées (visite du pays et prise de conscience des conditions de vie de la population cambodgienne ; adoption d'un enfant cambodgien ; etc.). En effet, avec près de 50% de la population ayant moins de 18 ans (données du Recensement sur la Santé et la Démographie du Cambodge en 2010[20]), l'éducation des jeunes est primordiale pour leur permettre de participer au renouveau de leur pays.

"Traditionnellement, la plupart des enfants ne pouvant pas être pris en charge par leurs parents au Cambodge et dans d'autres pays en développement, sont pris en charge par la famille étendue ou la communauté."[21] Cependant, il est apparu dans une étude du Ministère des Affaires Sociales, des Vétérans et de la Réhabilitation de la Jeunesse (MoSVY) [22] que ces formes non-institutionnelles de prise en charge étaient de plus en plus souvent remplacées par des solutions résidentielles gérées par des ONG. Cette étude relevait 154 de ces structures en 2005 et 269 en 2010, ce qui correspond à une augmentation de 75% en 5 ans, alors qu'avec l'amélioration des conditions de vie depuis la fin du conflit, le nombre d'orphelins a considérablement diminué. Un rapport de l'UNICEF Cambodge estime d'ailleurs qu'en 2014, 75% des enfants pris en charge par ces structures ont au moins un parent vivant et rendent régulièrement visite à leur famille pendant les vacances[23]. Le Cambodge n'est pas dans une situation isolée, puisqu'une autre étude de l'UNICEF en 2009 a montré que plus de 2 millions d'enfants viviaient alors en institutions dans le monde.

Cette tendance s'explique en majeure partie par la volonté des familles ayant confié leur(s) enfant(s) à une institution de leur offrir un accès à l'éducation. De fait, une étude sur les *"Attitudes envers les structures résidentielles de prise en charge des enfants au Cambodge"* menée par le MoSVY

[19] *Friends International* est une ONG de protection de l'enfance implantée au Cambodge depuis 1994. Elle est un des acteurs principaux de la lutte contre le volontourisme et de la promotion de solutions alternatives de prise en charge des enfants. Elle fait notamment partie du *Better Care Network*, réseau oeuvrant en ce sens dans le monde entier.

[20] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

[21] Ibid.

[22] Ministry of Social Affairs, Veterans & Youth Rehabilitation – MoSVY

[23] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

en 2011, a montré que 91.9% des parents interviewés étaient "d'accord/complètement d'accord avec le fait qu'une famille pauvre doive envoyer un enfant dans un orphelinat si elle ne peut pas se permettre de payer l'école"[24]. Chaque élève devant payer informellement ses professeurs quotidiennement du fait de leur très bas salaire dans l'enseignement public ($140/mois en 2014), en plus du matériel scolaire et de l'uniforme, une étude de la Banque Mondiale montrait qu'en 2005, les frais scolaires dans l'enseignement primaire comptaient pour 26,5% des dépenses hors alimentation des foyers cambodgiens les plus pauvres. Or, la même étude du MoSVY a montré que la majorité des stuctures d'accueil pour enfants proposaient des cours de soutien en plus de l'école publique ou même parfois un enseignement "privé" au sein de l'établissement, ce qui confirme l'idée que se font les familles cambodgiennes de la qualité de l'éducation proposée par ces institutions.

Au niveau international, le Cambodge a ratifié la Convention Internationale des Droits de l'Enfant (1992) et est signataire de la Convention de la Haye relative à l'adoption internationale[25] depuis 1997.

La démarche préconisée par la Convention de la Haye visant à favoriser l'éducation des enfants au sein des communautés (familles génétique ou d'adoption, village) importe beaucoup à une partie des spécialistes de l'éducation et de l'enfance. Des ONG travaillant dans ce secteur ont peu à peu orienté leur travail dans cette direction, après avoir commencé par travailler avec des orphelinats ou foyers pour enfants. Cependant, leur travail nécessitant l'établissement d'un lien fort avec les communautés pour pouvoir les soutenir, et des actions de longue durée, souvent peu visibles de l'extérieur, il est bien moins médiatisé et donc connu que le travail des ONG gérant des structures d'accueil pour enfants.

J. FARLEY, auteur du rapport de *Friends International*, ne recense que six études sur la prise en charge résidentielle au Cambodge. L'une d'entre elle conduite en 2009 par R. BOYLE, a démontré que "bien que les enfants eux-mêmes estimaient qu'ils avaient de meilleures opportunités d'éducation dans ces institutions, la plupart n'étudiaient pas à un niveau approprié à leur âge" et que "beaucoup d'enfants restaient vivre en institution après l'âge de 18 ans et exprimaient des inquiétudes quant au fait de quitter le centre." La question de l'avenir de ces enfants est également abordée par le projet collaboratif regroupant des ONG cambodgiennes et le gouvernement (ICC/HOSEA en 2001). Les résultats de leur étude montraient en effet que les enfants prise en charge par des structures résidentielles avaient des perspectives d'avenir professionnel décalées par rapport à la réalité cambodgienne, dans laquelle "les relations familiales jouent souvent un rôle important dans la recherche et la sécurisation d'un emploi, et contre lesquelles les "orphelins" sont souvent discriminés." Ces résultats peuvent être interprétés à la fois négativement si l'on considère cet "irréalisme" comme un échec des institutions à préparer les jeunes à une vie indépendante ou à leur retour dans leur famille, mais également positivement, en mettant en valeur la qualité de la prise en charge de ces institutions.

Une autre étude (Daigle & Dybdal, 2001) montre qu'une grand partie des structures d'accueil pour enfants au Cambodge pourvient aux besoins nutritionnels et de santé de base. Il faut toutefois aborder ces résultats avec prudence, étant donné qu'ils "se fondent sur les affirmations des responsables de ces structures et qu'aucune observation indépendante des conditions de vie dans ces

[24] Ibid.

[25] Cette convention, en date du 29 mai 1993, a pour objet d'instaurer des garanties concernant l'adoption internationale, afin qu'elle ait lieu dans "l'intérêt supérieur de l'enfant et dans le respect des droits fondamentaux qui lui sont reconnus", en prévenant ainsi "l'enlèvement, la vente ou la traite d'enfants". Elle préconise l'éducation des enfants dans leur propre famille ou dans une famille d'adoption de leur pays d'origine.

structures"[26] n'a été réalisée. J. FARLEY rejoint pourtant les résultats de Daigle et Dybdal en relevant que la dépendance des orphelinats cambodgiens envers les volontouristes étrangers, et le flux régulier de visiteurs dans ces structures permettrait d'avoir un contrôle externe informel et donc de réduire dans une certaine mesure les négligeances en terme de nutrition et d'encadrement des enfants.

Certaines structures, souvent créées et gérées par des "étrangers bien-intentionnés mais inexpérimentés" ou des groupes religieux chrétiens, bien que démontrant certaines bonnes pratiques, "manquent souvent de ressources et d'expertise pour répondre aux besoins des enfants à leur charge". (MoSVY, 2011).

D'autres organisations ont malheureusement été mises en place avec un but lucratif et peu de considération pour le bien-être des enfants. Généralement, ces structures dépendent de donateurs étrangers individuels et des propositions de bénévolat. Celles-ci constituent d'ailleurs le principe fondamental de leur survie, les bénévoles étant sollicités financièrement pour leur placement, et offrant une ouverture bienvenue sur les pays occidentaux en communiquant sur les actions de la structure ou parfois même en levant des fonds. Afin de pouvoir accueillir en permanence des bénévoles, et donc de "sécuriser" les arrivées d'argent, certaines de ces institutions n'hésitent pas à payer des parents pour qu'ils leur en donnent la garde. Dans les pires cas, ces enfants sont gardés dans des conditions de vie très précaires (pas d'habits neufs, peu de nourritures et logements précaires) pour attirer la pitié des potentiels donateurs. Des abus physiques et sexuels commis par le personnel comme par les visiteurs sont régulièrement rapportés dans ce type de structure. (APLE, 2015)[27]

Bien que certains centres aient adoptés des politiques de protection de l'enfance avec des standards très élevés et encadrés par des travailleurs sociaux, le réseau *Better Care Network* relevait que "la plupart des spécialistes du domaines sont d'accords sur le fait que ce type de structures sont plus l'exception que la règle." (BCN, 2014, p.32)[28] Un recensement des centres résidentiels dans la province de Siem Reap en 2014 montrait que seuls 23% d'entre eux (pour un total de 62 centres officiellement enregistrés) affichaient sur leur site internet une quelconque information concernant la protection de l'enfance ou la vérification des antécédents judiciaires des potentiels bénévoles.

Au niveau national, l'institutionnalisation des enfants est de la responsabilité du Ministère des Affaires Sociales (MoSVY), qui définit la prise en charge résidentielle d'enfants comme *"Toute organisation prenant en charge des enfants dans laquelle le personnel est rémunéré pour les services donnés. Sont compris les orphelinats, les centres de sauvetage et les centres de protection de l'enfance."*

Cependant, le MoSVY (dans une interview donnée au journal *Cambodia Daily* en 2014) [29] reconnaît que le gouvernement manque de ressources et de coordination pour enregistrer toutes ces structures, et que le nombre d'institutions de prise en charge d'enfants pourrait s'avérer en réalité bien plus élevé que les 269 répertoriées en 2010. J. FARLEY fait état dans son étude d'environ 600 de ces institutions en activité au Cambodge.[30] Le gouvernement cambodgien ne subventionne que 23 d'entre

[26] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

[27] APLE (Action Pour Les Enfants) est une ONG française de lutte contre la pédophilie agissant au Cambodge depuis 2003.

[28] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

[29] Ibid.

[30] Ce chiffre de 600 centres d'accueil pour enfants a été déterminé par l'auteur "à partir de discussions avec des acteurs du domaine dans de nombreuses agences de protection de l'enfance au Cambodge." (Ibid.)

elles (une par province) qui reçoivent également un support financier de l'étranger. En effet, bien qu'il existe une législation spécifique pour réguler l'ouverture et la gestion des centres d'accueil pour enfants, et qui définit les standards minimum de niveau de vie, elle est dans les faits peu respectée. Une des plus grosses difficultés auxquelles le MoSVY doit faire face est que la plupart des orphelinats ne sont pas tenus de s'enregistrer auprès de lui pour travailler, mais qu'il leur suffit de s'enregistrer auprès du Ministère de l'Intérieur en tant qu'ONG. De nombreuses autres ONG s'installeraient sans même en informer le gouvernement.

La loi cambodgienne préconise le retour dans les familles pour ces enfants et chaque admission dans une structure d'accueil est sensée être soumise à une procédure rigoureuse. De plus, l'inspection de chacune de ces structures est prévue au moins une fois par an. Un représentant du MoSVY reconnaît toutefois que "cela ne se passe pas comme ça en réalité, car [il n'y a] pas assez d'argent pour les inspecter." (Interview au *Cambodia Daily* en 2014). Un autre problème relevé par ce représentant repose sur la corruption des inspecteurs du ministère, acceptant parfois des dessous de table pour donner un avis favorable sur la structure inspectée

L'attitude de ce représentant du Ministère des Affaires Sociales représente bien le désengagement de l'État cambodgien de ces questions, puisqu'il ajoute dans la même interview : "Oui, c'est notre travail, mais il y a plus de 1000 [autorités locales]. Comment pouvons-nous leur fournir à toutes une formation ? [Elles] devraient mettre en œuvre les procédures pour les prises en charge alternatives, mais comment peuvent-elles le faire si elles ne les connaissent même pas ?"

J. FARLEY relève tout de même dans son étude que le Ministère des Affaires Sociales "prend peu à peu des mesures pour améliorer la situation, incluant le recensement des structures résidentielles en activité dans le pays, le recrutement et la formation de nouveaux groupes de travailleurs sociaux pour se concentrer spécifiquement sur la réintégration des enfants institutionnalisés et en refusant d'enregistrer de nouvelles structures résidentielles de prise en charge d'enfants."

Au vu des chiffres exposés concernant la réalité familiale des "orphelins" cambodgiens, j'ai préféré dans ce mémoire les termes 'structure d'accueil pour enfants' et 'foyer pour enfants' au terme 'orphelinat'[31]. En effet, le mot "orphelinat" évoque bien souvent chez nous autres occidentaux la notion de misère matérielle et/ou affective. Cette vision, bien qu'en partie vraie, peut entraîner des réactions déplacées, mais surtout une incompréhension de la situation dans laquelle se trouvent ces enfants, point qui sera abordé plus en détails dans la suite de ce travail. Il s'agit par ce choix linguistique d'essayer de respecter l'histoire individuelle de chacun de ces enfants (orphelin ou non) en évitant de les mettre simplement dans la case "orphelin".

C'est donc dans un centre d'accueil pour enfants de Phnom Penh que j'ai effectué mon bénévolat, expérience constituant la base de réflexion de ce mémoire.

[31] Les termes 'prise en charge institutionnelle', 'structure résidentielle' ou encore 'prise en charge à long terme' évoquent également la prise en charge des enfants par ces structures, pour traduire le terme anglais de *'residential care'*.

3 Ma confrontation avec le volontourisme.

3.1 Quelques définitions

3.1.1 Volontaire ou bénévole ?

Avant de parler enfin de volontourisme, il est important de revenir sur la différence entre les termes *'volontaire'* et *'bénévole'*. Dans la langue française, on distingue en effet le *'volontariat'*, qui permet au volontaire d'avoir un contrat de volontariat, de recevoir une indemnité[32] et une protection sociale, du *'bénévolat'*, pour lequel le bénévole apporte gratuitement sa contribution à un projet. Il existe différentes formes de volontariat, dont les plus connus sont : le volontariat de Service Civique, le Volontariat de Solidarité Internationale (VSI) et le Service Volontaire Européen (SVE). Bien que portant le nom de volontariat, le VIE (Volontariat International en Entreprise) et le VIA (Volontariat International en Administration) ne rentrent pas dans ce cadre. Il s'agit dans les deux cas d'une mobilité professionnelle à l'international, pendant laquelle ces *'volontaires'* continuent d'être employés de leur entreprise ou administration et donc d'avoir un contrat de travail et un salaire.

Cette distinction entre *'bénévole'* et *'volontaire'* reste très importante dans le milieu français de la solidarité internationale, puisque comme nous le verrons un peu plus tard, elle implique une perception différente de la personne et de son travail, à la fois par elle-même, son entourage personnel, les autres bénévoles ou volontaires ou encore les personnes avec qui elle est amenée à travailler. Cependant, cette particularité étant unique à notre langue, il est difficile de l'expliquer aux personnes d'autres nationalités. Pour eux, il n'y a que des *'volontaires' ('volunteers'* en anglais, *'Neak Smak Chet'* en khmer). De même, on ne parle que de *'volontariat'* (*'volunteerism'* en anglais, *'Ka Smak Chet'*[33] en khmer).

Dans les premières parties de ce travail concernant mon expérience, je n'ai parlé que de bénévolat, puisque c'était mon statut. Dans la suite, ces deux pratiques seront distinguées dans la mesure du possible. Cependant, la frontière n'étant pas toujours très précise, les termes *'volontaires'* et *volontariat'* sont parfois utilisés pour parler de *'bénévole'* et de *'bénévolat'.* De même, il est entendu que par *'le volontaire'*, on désigne un ou une volontaire.

3.1.2 Solidarité internationale et aide au développement

"C'est un beau mot, la solidarité. Il renvoie à des notions de fraternité, d'entraide, de partage. La solidarité peut traverser les cultures, les générations, les frontières. Elle devient alors la solidarité internationale.

La solidarité, c'est partager, se connaître, s'accepter, se respecter mutuellement, mais c'est surtout partager des idéaux et des projets et échanger dans la réciprocité… La solidarité "internationale", que l'on appelle parfois "le développement" et "l'humanitaire", s'applique à ceux qui sont au-delà de "chez nous", au-delà de nos frontières. C'est un partage de peuple à peuple, de société à société."[34]

[32] Le statut de volontaire en France donne droit à une indemnisation partagée entre l'Etat Français et l'association d'accueil, qui peut être reversée en nature ou en argent.

[33] Les mots khmers sont des transcriptions phonétiques, puisque l'alphabet khmer est différent de l'alphabet latin.

[34] DALONNEAU, "Tourisme Humanitaire ou Volontourisme, aider ou visiter ?"

Au milieu du 20ème siècle, dans une période où les pays colonisés obtiennent progressivement leur indépendance, la vision du monde construite sur l'opposition colonisateur-colonisé est bouleversée, et une nouvelle opposition entre pays *du Sud* et pays *du Nord* s'installe progressivement. En gardant des relations avec leurs anciennes colonies, les pays occidentaux y maintiennent leur présence en mettant en place des actions d'aide au développement technologique de ces pays, n'ayant pas connu la révolution industrielle européenne du 19ème siècle.

Parallèlement, les ONG, "apparues dans le contexte des deux guerres mondiales pour venir en aide aux populations meurtries d'Europe […], portent un discours d'émancipation politique des peuples dominés en ayant la volonté d'accompagner leur développement économique".[35]

Avec la fin de la Guerre Froide et l'avènement de la mondialisation et d'un monde unipolaire, les ONG se multiplient. On assiste d'abord à une montée en puissance des organisations humanitaires, intervenant en urgence après les grandes catastrophes naturelles ou dans les camps de réfugiés.

Enfin, avec la mondialisation des communications et l'accessibilité des voyages, les populations occidentales prennent peu à peu connaissance des conditions de vie des pays dits "du Sud", "sous-développés" ou "en voie de développement". On assiste alors à un engouement pour ce qu'une grande partie de la population continue d'appeler *'l'humanitaire'*, mais qui est en réalité de l'aide au développement. Si elle a gardé ce nom, l'aide au développement ne vise cependant plus à apporter un savoir et des techniques occidentales mais "avant tout à appuyer les acteurs locaux dans leurs efforts de survie, de reconstruction ou de mobilisations pour obtenir leurs droits"[36]. C'est pour cela qu'elle est aussi nommée *'solidarité internationale'*.

Cet objectif d'autonomisation des pays aidés n'est cependant pas vraiment notable au Cambodge. En effet, la situation n'étant plus celle d'une urgence humanitaire, les ONG dans lesquelles s'engagent les volontouristes sont des ONG de développement, menant des actions à moyen voir long terme, mais peu d'entre elles semblent avoir pour objectif de se retirer un jour du pays.

"Entités occidentales en immersion dans la culture cambodgienne, [les ONG internationales] apparaissent comme un véritable trait d'union entre deux mondes."[37] C'est ce rôle d'intermédiaire entre la population cambodgienne et l'individu qui désire s'engager qui attire ce dernier au sein de ces ONG internationales. Celles-ci lui apparaissent alors comme un vecteur de compréhension de la population auprès de laquelle il s'apprête à intervenir.

L'aide au développement peut soulever de nombreuses questions, notamment liées à l'accueil de volontaires/bénévoles et au tourisme, et particulièrement lorsqu'ils mettent en jeu des enfants. La problématique du *'volontourisme'* en fait partie, et est particulièrement présente au Cambodge, pays ayant une des plus fortes concentrations d'ONG au monde et dont l'économie repose en partie sur le tourisme.

3.1.1 Tourisme

D'après le dictionnaire Larousse, le tourisme est "l'action de voyager, de visiter un site pour son plaisir"[38]. Le tourisme est également défini comme "l'ensemble des activités, des techniques mises en œuvre pour les voyages et les séjours d'agrément"[39].

---

[35] BRUNEL, "ONG et Mondialisation."
[36] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.
[37] TRANNIN, *Les ONG occidentales au Cambodge, La réalité derrière le mythe*.
[38] Larousse, "Définitions."
[39] Ibid.

Au sein du secteur touristique, l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT) joue un rôle de coordination des actions au niveau international, et « est chargée de la promotion d'un tourisme responsable, durable et accessible à tous. »[40]. En 1976, l'OMT a signé un accord avec le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), ce qui en fait « un agent d'exécution du PNUD pour la réalisation d'activités de coopération technique avec les gouvernements. »[41]. Au-delà de l'économie, l'OMT se positionne donc comme un acteur du développement, comme l'indique son site internet : «L'Organisation a pris l'engagement de promouvoir le tourisme en tant qu'instrument pour atteindre les objectifs de développement durable dans l'optique de faire reculer la pauvreté et de favoriser le développement durable à travers le monde. »[42]

Ainsi, le tourisme se place comme un vecteur de développement et de croissance pour les pays dits '*du Sud*'. Un Comité mondial d'éthique du tourisme a d'ailleurs été créé en 2003 par l'OMT, soutenant son programme ST-EP (Sustainable Tourism – Eliminating Poverty ; Tourisme durable, instrument d'élimination de la pauvreté).

En effet, le tourisme joue un rôle de grande importance dans l'économie mondiale, puisqu'il représente 10% du PIB mondial[43]. Au Cambodge, les temples d'Angkor ont accueilli en 2014 plus de 4 millions de visiteurs[44]. Ainsi, le tourisme représente 16% du PIB du pays (chiffres de 2014)[45]. Comme d'autres pays '*du Sud*' à fort potentiel touristique, le Cambodge est très sollicité par les voyageurs occidentaux qui se réjouissent du "bas coût de la vie" qu'ils y trouvent.

Cependant, le tourisme de masse standardisé et très populaire jusque dans les années 1990 est de plus en plus souvent rejeté par des touristes plus autonomes, et mieux informés à propos de l'impact de leurs voyages sur l'environnement et les communautés d'accueil. Sylvain MATTE, directeur d'Uniterra[46], exprime ce rejet du tourisme de masse : *"Pour nous, la notion de tourisme est liée à celle de la consommation. Les touristes voyagent d'abord pour leur plaisir, pour satisfaire leurs besoins de curiosité, de découverte, d'aventure… Le centre d'attraction est le touriste et tout est centré sur lui."*

Face à la marchandisation du tourisme et à la volonté des touristes de passer d'un état de consommateur à un état de "consom'acteur", "le marché touristique [s'est vu obligé de] proposer des produits touristiques *sur mesure*"[47]. Ce nouveau marché a notamment permis l'émergence depuis les années 1990 d'un tourisme alternatif sous différentes formes : tourisme responsable, équitable, humanitaire, solidaire, écotourisme, volontourisme. Cependant, ces labels ne sont pas organisés et rien ne les définit vraiment. Ainsi, chaque voyagiste, chaque touriste, peut choisir la dénomination qui lui plaît le plus pour parler de ses voyages. Ce développement du secteur touristique vers un tourisme "responsable" reflète d'ailleurs "autant de l'engagement sincère dans la volonté de faire évoluer les pratiques du secteur marchand que de l'opportunisme économique et de la volonté de se démarquer d'une certaine image touristique dévalorisée."[48] Cet opportunisme économique est également relevé par Françoise EL ALALOUI qui déplore la marchandisation du concept de tourisme "responsable" ou "durable" par les tour-opérateurs.[49]

Le *tourisme solidaire* fait partie des labels les plus connus et les plus utilisés. L'UNAT (Union Nationale des Associations de Tourisme) le définit en ces termes :

---

[40] "Organisation Mondiale Du Tourisme OMT."
[41] Ibid.
[42] Ibid.
[43] "Veille info tourisme - Observation écononomique du tourisme mondial."
[44] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."
[45] Ministère des Affaires étrangères et du Développement, "Présentation Du Cambodge."
[46] "Uniterra."
[47] SACAREAU, "Au pays des bons sentiments."
[48] Ibid.
[49] EL ALAOUI.

"Le tourisme solidaire regroupe les formes de tourisme « alternatif », qui mettent au centre du voyage l'homme et la rencontre et qui s'inscrivent dans une logique de développement des territoires. L'implication des populations locales dans les différentes phases du projet touristique, le respect de la personne, des cultures, de la nature et une répartition plus équitable des ressources générées sont les fondements de ce type de tourisme."[50]

Les touristes découvrent la vie locale lors de quelques journées au maximum, sans pour autant s'investir dans une activité bénévole auprès de la population. Il s'agit d'une action de découverte de la culture et du mode de vie du pays d'accueil. Cette approche permet entre autre de repositionner le tourisme comme partie intégrante du développement durable, en payant travail et denrées à leur juste valeur. Le volontourisme, dont la composante 'tourisme' est indéniable, est souvent rangé dans cette catégorie de *'tourisme solidaire'* ou *'alternatif'*.

3.1.2 Le volontourisme, qu'est-ce que c'est ?

Le volontourisme est couramment défini par le fait de dédier une partie d'un voyage touristique à une activité bénévole de courte durée pour aider une organisation de bienfaisance, le plus souvent dans un pays en développement. On nomme la personne pratiquant le volontourisme un ou une *'volontouriste'*.

Le terme *'volontourisme'* vient de l'anglais *'voluntourism'*, né de la contraction de *'volunteer tourism'* en 1990 aux Etats-Unis. On parle donc parfois aussi en français de *'tourisme volontaire'*. La traduction française de *'voluntourism'* en *'volontourisme'* prête cependant à confusion. Le terme anglais *'volunteer'* à l'origine du mot *'voluntourism'* signifie en effet *'bénévole'* et non *'volontaire'*, racine du terme *'volontourisme'* en français. Or, nous avons vu précédemment que ces deux mots revêtaient des significations différentes en français. Cependant, la littérature sur le sujet étant principalement anglophone, et les spécialises francophones de la question utilisant aussi le terme *volontourisme*, c'est celui-ci que nous continuerons d'utiliser dans ce mémoire. Il est toutefois intéressant de noter que le mot *'volontourisme'* n'existe pas dans les dictionnaires français, n'étant utilisé que par les spécialistes du sujet.

3.2 Ma "rencontre" avec le volontourisme

J'ai entendu le terme de *'volontourisme'* pour la première fois par le biais d'une association népalaise que j'avais contactée pour m'engager avec eux. Sa responsable m'avait alors mis en garde contre les dérives du *'volontariat'* au Népal, qui les avait amenés à ne plus accueillir de bénévoles. Plus tard, j'ai retrouvé ce terme en lisant le rapport de mission de mes prédécesseurs à CED, qui évoquaient le grand nombre de bénévoles qui se succédaient sur le terrain et qui était pour eux un problème, basant leur réflexion sur les arguments de *Friends International*[51]. Cette organisation ayant une grande activité à Phnom Penh, j'ai encore entendu ce terme de nombreuses fois sur place sans pour autant réussir à me faire un avis sur le sujet.

[50] "UNAT (Union Nationale Des Associations de Tourisme)."

[51] *Friends International* est une ONG agissant pour la protection de l'enfance dans les pays en développement. Créée au Cambodge, elle œuvre notamment pour le soutien aux familles et aux communautés afin de les encourager à élever elles-mêmes leurs enfants plutôt que de les confier à des institutions gouvernementales ou non-gouvernementales.

Avant même d'arriver au Cambodge, j'avais donc été sensibilisée à ce sujet, d'une manière négative. Cependant, tout au long de ma mission, j'ai eu l'occasion d'aborder ces sujets avec de nombreuses personnes, bénévoles, volontaires, ou professionnels de l'aide au développement. M'intéressant de plus en plus à la question, je me suis aussi documentée, et ai été surprise de trouver de nombreuses ressources (études académiques, articles de journaux, blogs, sites internet) vantant cette pratique. Alors que je ne considérais initialement la question que d'un mauvais œil, j'ai essayé de reconsidérer les choses, prenant en compte toutes les informations que j'avais pu récolter sur le sujet. Petit à petit, j'ai découvert à quel point le volontourisme est sujet à controverse. Chacun a ses propres valeurs et y voit son propre intérêt.

3.2.1 Une confrontation directe

CED accueille beaucoup de bénévoles. Certains y viennent pour de longues durées (entre 6 mois et un an), mais la plupart y passent moins de 2 mois. Pendant mon séjour au Cambodge, j'ai notamment travaillé avec une bénévole qui venait pour une durée de trois semaines. Lorsqu'on m'a prévenue de sa venue pour une si courte durée, j'ai tout de suite abordé la chose d'un mauvais œil. De plus, comme j'avais eu du mal et mis beaucoup de temps à m'adapter et à trouver un peu de place dans l'organisation du centre, je voyais mal comment elle réussirait à le faire en si peu de temps.

Ensemble, nous avons longuement parlé du bénévolat, et vers la fin de son séjour, je lui ai avoué que j'avais appréhendé sa venue. À ce moment-là, mon avis sur sa présence avait changé. En effet, Léa était venue au Cambodge pour ces 3 semaines avec l'idée d'une reconversion professionnelle dans le milieu de l'aide au développement. Cet engagement faisait partie d'un projet très précis, qu'elle avait bien préparé et pensé. La courte durée de son passage était une contrainte vis-à-vis de ses obligations professionnelles, mais elle serait restée plus longtemps sur place si elle en avait eu la possibilité. Lorsque je lui ai parlé du volontourisme, je lui ai exposé la vision des acteurs qui rejettent cette pratique, mettant en avant la fragilisation psychologique des enfants due aux allers et retours de bénévoles qui changent tout le temps. Sa réponse à ces arguments est restée telle quelle, un an plus tard :

« On pourrait penser que ce n'est pas bon pour les enfants, qu'ils vont s'attacher à des personnes qui ne resteront pas longtemps et en souffrir. Je pense que ce n'est pas le cas et que c'est une projection de notre ressenti en tant que bénévole. Les enfants sont habitués à ces allées et venues de bénévoles, nous leur apportons des moments de loisirs, nous sommes une source d'enrichissement pour eux par les cours ou activités proposées, nous sommes l'oreille attentive, l'étranger avec qui on peut exercer son anglais, une curiosité par notre physique parfois (...). Mais nous sommes un peu tous les mêmes pour eux, je ne pense pas qu'ils s'attachent au point que ce soit une lourde souffrance psychologique. C'est un peu comme une colo inversée, on passe de bons moments avec des gens, on est triste un moment lorsque cela se finit mais on garde des bons souvenirs et on a grandi grâce à ces expériences. »

Tout au long de mes lectures et conversations, c'est la seule fois où j'ai entendu un tel avis. Alors que j'abordais le sujet très négativement jusque-là, cette vision des choses a remis en question la mienne. Cette rencontre et ces discussions avec Léa ont attisé pour de bon ma curiosité à propos du volontourisme. Elles m'ont menée à la confrontation de plusieurs visions du phénomène, et à me demander ce que je devais vraiment en penser.

Au mois de février, je me suis à nouveau retrouvée face à une situation que je qualifiais alors et qualifie encore aujourd'hui de volontourisme au sein de mon association. Sonia[52], une jeune française en visite à Phnom Penh pour un mois, avait décidé de s'engager bénévolement pendant son séjour. Elle s'est pour cela adressée directement à Mme Seiha, une connaissance de sa famille, pour proposer ses services pour faire de l'animation. Sans attendre, celle-ci, avec l'accord du bureau français, a accepté sa venue pour la semaine à venir. Avec Sonia, nous étions donc 8 bénévoles à travailler avec les 43 enfants, les 3 nounous, la secrétaire, la prof d'anglais, la directrice et son mari. Les membres d'une autre association partenaire présents au Cambodge à cette période passaient également quelques heures dans la semaine avec nous. Bien que cette semaine fût certainement une expérience très forte pour Sonia et l'occasion pour elle de découvrir la vie et le fonctionnement de la structure, je ne pense pas que sa présence ait réellement été utile pour le fonctionnement du centre. Avec plus de 8 personnes étrangères au centre pour s'occuper d'eux en permanence, les enfants étaient donc comblés d'attention. Sa venue n'ayant pas non plus été préparée en amont, ni du côté de CED, ni de son côté, et rien n'avait été mis en place pour lui donner une fonction ou une tâche particulière à remplir. Elle s'est donc contentée de suivre et de participer aux activités mises en place par les autres bénévoles.

Au contraire de ce qui s'est passé avec Léa, cette expérience a renforcé mon opinion sur l'inutilité de séjours de très courte durée.

3.3 Le parcours du bénévole/volontaire : de la préparation au départ au retour au pays

Bien que la majorité des salariés des ONG soient khmers, on rencontre très souvent des expatriés occidentaux aux postes à responsabilité. Dans le corps bénévole des ONG occidentales, on rencontre également très peu de khmers, la plupart des bénévoles étant originaires du pays fondateur de l'ONG. Cela peut se comprendre par le fait que le travail qui leur est demandé est un travail à temps plein et qu'il est difficile d'assumer financièrement un travail bénévole (par conséquent gratuit) à temps plein, que ce soit au Cambodge ou en France.

Au cours des 8 mois que j'ai vécus au Cambodge, j'ai eu l'occasion de rencontrer de nombreux bénévoles, volontaires ou responsables d'ONG similaires à CED. Au cours d'entretiens formels ou informels associés à des questionnaires[53], j'ai essayé de recueillir leurs avis sur les thèmes du bénévolat et du volontariat. Pour les bénévoles/volontaires, il s'agissait de comprendre ce qui les avait poussé à partir, comment ils avaient préparé leur mission, leur relation avec leur association d'accueil et ce qu'ils retiraient de cette expérience. Du côté des responsables des ONG, il s'agissait plutôt de comprendre la manière dont ils travaillent avec les bénévoles et volontaires dans leur structure.

Les témoignages suivants sont aussi extraits de l'enregistrement de deux rencontres organisées par *France Volontaires* sur la perception du volontariat[54].

[52] À la demande des personnes concernées, ou en l'absence de leur autorisation, certains noms ont été modifiés.

[53] Les questionnaires, témoignages et comptes-rendus des rencontres sont présentés en Annexes 1 et 2.

[54] Ces échanges ont eu lieu en mai 2015 et mai 2016 à l'Espace Volontariat de Phnom Penh en présence d'anciens et actuels bénévoles et volontaires français en mission au Cambodge. La retranscription de leurs enregistrements est disponible en Annexe.1.4

Avant le départ : se préparer

Parmi les bénévoles et volontaires avec qui je me suis entretenue, l'idée de cet engagement à l'autre bout du monde répondant à un besoin de "prendre l'air", "d'apprendre à se connaître", de faire "autre chose" ou de "lâcher du lest" est parfois revenue. Pour d'autres, cet engagement était un défi personnel à relever, la réalisation d'un "rêve d'enfant", l'envie de "faire [sa] part pour un monde meilleur" ou une manière de découvrir le Cambodge *de l'intérieur*. Pour certains il s'agit d'un "choix de carrière", pour d'autres c'est une opportunité d'évolution professionnelle, pour d'autres encore une pause dans leurs études ou leur vie professionnelle. Pour la plupart, et moi la première, nombreuses étaient les raisons qui les ont poussés à cet engagement, et il est bien souvent difficile de les démêler. Un point commun cependant dans la plupart des témoignages, celui de l'importance de "donner un sens à son travail", à ses actions, l'envie d'aider les gens et de les rendre heureux.

Une fois cette envie de partir identifiée, il s'agit de trouver une association avec laquelle le futur bénévole/volontaire a envie de s'engager, et qui est prête à l'accueillir. Cette démarche peut s'avérer longue et difficile. Ainsi, certaines personnes choisissent de répondre à des offres de Service Civique[55] ou de VSI[56] leur offrant ce statut de volontaire pour des missions de 6 à 12 mois. D'autres se tournent vers des agences spécialisées dans l'organisation de séjours bénévoles, servant d'intermédiaire entre le bénévole et l'association d'accueil. Ces agences proposent aussi parfois des séjours touristiques avec une composante *'bénévolat'*. Dans les deux derniers cas, la durée d'engagement est souvent assez courte, ne durant parfois pas plus de 2 semaines.

Un tel engagement à temps plein à l'étranger demande une préparation avant le départ. Au-delà des formalités administratives (visa, passeport, vaccins, assurance, carte bancaire, etc.), il s'agit de se préparer à l'arrivée dans un nouveau pays dont le futur bénévole/volontaire ne connaît souvent rien. Un travail de documentation personnel pour prendre connaissance de l'histoire, des coutumes, de la culture, des codes culturels du pays d'accueil semble indispensable pour aborder de manière active son nouvel environnement. À ce travail s'ajoute parfois une réflexion sur les comportements à adopter à l'arrivée dans un nouveau pays, sur le choc culturel, la distance avec ses proches, l'ouverture vers l'inconnu, l'engagement, ou encore sur le monde de la solidarité internationale. Bien que cette réflexion soit réalisable seul, les organismes d'envoi de bénévoles et de volontaires proposent souvent des formations plus ou moins longues pour réfléchir à ces questions.

Ainsi, en partenariat avec le *Service Civique Français* et *France Volontaires*, la *Guilde Européenne du Raid* propose une formation de trois jours sur ces sujets. L'association *Intercordia* propose quant à elle une formation plus poussée de deux semaines sur le thème de l'interculturalité, associée à un tutorat de chaque futur bénévole/volontaire tout au long de sa mission puis la rédaction d'un mémoire en lien avec l'expérience vécue, permettant ainsi de valider cette expérience par un diplôme universitaire. Le *Service Volontaire International* propose également des week-ends de formation pour aborder ces sujets "de façon ludique et interactive"[57]. Enfin, les associations d'accueil peuvent également proposer des formations internes avant le départ.

---

[55] « Le Service Civique est un engagement volontaire et indemnisé au service de l'intérêt général, ouvert à tous les jeunes de 16 à 25 ans, sans condition de diplôme ; seuls comptent les savoirs-être et la motivation. » www.service-civique.gouv.fr

[56] « Le Volontariat de Solidarité Internationale (VSI) a pour objet l'accomplissement d'une mission d'intérêt général à l'étranger dans les domaines de la coopération au développement et de l'action humanitaire. […] Il engage mutuellement un organisme d'envoi et un volontaire et il est contractuel. En mars 2015, 29 organisations sont agrées par l'État pour l'envoi de VSI. », www.france-volontaires.org

[57] "Service Volontaire International, SVI, Belgique."

Bien que cet accompagnement par l'association d'accueil semble naturel, il apparaît qu'il ne l'est pas tant en réalité. Nombreuses sont les associations n'ayant pas assez de ressources humaines ni de temps pour réellement accompagner le futur bénévole/volontaire dans la préparation de sa mission. Des pistes de documentation lui sont parfois simplement fournies avant le départ, à sa libre appréciation.

Sur place : une nécessité de s'adapter

De même, l'accompagnement de ses premiers pas sur le terrain n'est pas si fréquent que ce que l'on aimerait imaginer, et est loin d'être aisé. À son arrivée sur le terrain et avant de commencer ce pourquoi il est venu, celui-ci doit s'acclimater à son nouvel environnement (décalage horaire, chaleur et humidité ambiante, langue totalement étrangère, horaires, nourriture, etc.). Il s'agit en réalité de mettre pour un moment nos habitudes de côté pour tout apprendre de la vie quotidienne. À ceci s'ajoute le fonctionnement d'une structure totalement différente de ce que la plupart des bénévoles/volontaires ont pu connaître (excepté les personnes ayant déjà une expérience dans ce domaine). Une telle structure est tout d'abord organisée selon les coutumes et les codes locaux. C'est pour cela que la compréhension de la vie quotidienne s'avère indispensable. Ces structures sont également fragiles, car très souvent dépendantes des fonds venus de l'étranger, et donc soumises aux variations des dons.

Cette adaptation est loin d'être facile, d'autant plus lorsque l'on est seul et que l'on doit tout comprendre par soi-même, comme cela a été le cas à mon arrivée au Cambodge. Le temps passé à parler avec la directrice m'a aidé à comprendre quelques subtilités, mais je pense que les explications d'un autre "occidental" ayant été confronté avant moi aux difficultés d'adaptation m'auraient aidée. Mon adaptation a donc été longue et difficile. C'est pour cela que lors de la venue de Léa, j'ai essayé de lui transmettre rapidement ce que j'avais mis tant de temps à comprendre. Elle m'a d'ailleurs avoué après coup que je lui avais fait « gagner un temps précieux en [la] briefant sur le contexte de la structure, le fonctionnement, sur les enfants et leurs personnalités et leurs histoires, mais aussi sur Phnom Penh », en ajoutant : « Je pense qu'une passation comme ça, entre bénévoles, est indispensable. » Aujourd'hui, je la rejoins sur l'importance d'une passation qui, même si elle ne concerne pas la mission précise du nouvel arrivant, l'aidera énormément à se faire ses marques.

Julie, volontaire en Service Civique dans une ONG proposant une école aux enfants habitant aux alentours des temples d'Angkor, relève également l'importance de cette passation entre bénévoles/volontaires, mais aussi avec les collègues sur place : « L'association ne m'a pas vraiment aidée à préparer mon départ, c'est surtout la fille que j'allais remplacer là-bas qui m'a informée sur tout ce qui était important. […] Ensuite, arrivée sur place, la coordinatrice de projet m'a expliqué tout ce que je devais savoir et m'a bien intégrée. » Cet accompagnement par les responsables de l'association me semble également très important. Au-delà du regard familier qu'amène une présentation du fonctionnement de la structure par un autre occidental, le regard que peut amener un salarié local permet d'avoir une explication des coutumes locales.

Cette transmission ne peut toutefois avoir lieu que si le recrutement de ceux-ci est réalisé de manière à la faciliter. Ainsi, à *Taramana*, ONG proposant un accueil de jour aux enfants d'un bidonville voisin, on établit un planning afin d'organiser un roulement et un tuilage entre les bénévoles et volontaires, afin qu'il puisse y avoir une transmission du travail de l'un à l'autre. Cependant, l'association a plutôt tendance à s'adapter à leurs disponibilités plutôt qu'à leur imposer des dates. Chez *PIO* (*People Improvement Organisation*), qui propose une école gratuite pour les enfants de l'ancienne décharge de Phnom Penh, les bénévoles ne sont là que pour donner des cours d'anglais. Ils sont en perm

anence entre 10 et 12 dans l'école, travaillant tous en binôme avec un professeur khmer salarié, et suivent à leur arrivée une formation de trois jours avant de commencer à travailler. Cette approche se veut la plus professionnelle possible, car l'ONG a des « attentes de haut niveau » vis-à-vis d'eux. Ainsi, on leur explique pendant cette formation, non seulement le comportement que l'on attend d'eux, mais on leur donne aussi des conseils sur la manière de préparer une leçon.

L'adaptation à son nouvel environnement de travail est une des premières difficultés rencontrées par le bénévole/volontaire, mais elle est loin d'être la dernière. En effet, une fois ces premiers pas effectués, il s'agit de prendre en main sa mission pour la mener à bien. Quelle que ce soit cette mission, le bénévole/volontaire va rencontrer des difficultés dans sa réalisation. Une fois encore, les différences culturelles sont mises en jeu et sont exacerbées lorsque l'on en vient à l'exécution de ses projets.

Au retour : confrontation avec l'image qui nous est donnée

À leur retour dans leur pays d'origine, les bénévoles/volontaires sont soumis à un choc culturel inverse pour se réadapter à notre société occidentale où le confort matériel dépasse de loin celui qu'ils ont pu vivre pendant leur séjour au Cambodge. Au-delà de ce deuxième choc culturel, le retour au pays permet souvent une prise de recul vis-à-vis de l'expérience vécue à l'autre bout du monde. En reprenant pied dans notre société occidentale, on retrouve certaines habitudes de consommation, on en change d'autres. Le regard porté sur la société change également.

Aux yeux de tous ceux qui sont restés, le bénévole/volontaire apparaît souvent un peu comme un héros, parti offrir de son temps (et parfois de son argent) pour « sauver les pauvres ». Au retour, on lui demande de raconter son voyage, les conditions de vie, les enfants. Le « public » est en quête de sensationnel, tel qu'on lui en sert dans les médias. C'est alors au bénévole/volontaire de choisir ce qu'il veut faire ressortir de son expérience. Il est souvent difficile de raconter les moments difficiles, toutes les choses « moches » de la vie. Alors la plupart du temps, on se contente de raconter les points positifs : la gentillesse des gens, la découverte d'une autre culture, la sensation d'avoir apporté sa pierre à l'édifice. Mais en réalité, qu'en est-il ? Pour ma part, je me suis contentée pendant un long moment de dire que ça avait été une expérience enrichissante, en précisant sans rentrer dans les détails que l'adaptation avait tout de même été dure. La réponse des gens était souvent la même : « Ah oui, mais c'est normal en même temps, c'est tellement différent. » Je n'osais pas leur dire que j'avais fait une vraie dépression. En partie parce que je ne l'acceptais pas encore tout à fait, mais aussi parce que j'avais peur de les décevoir. Ils attendent de l'exotique, je leur raconte que j'allais mal. À cela ils s'attendent à ce que je leur dise que la vie au Cambodge est très dure, je leur réponds que j'étais simplement perdue, sans objectifs, sans repères ... bien loin de tout ce à quoi ils s'attendaient.

Cependant, je ne pense pas être si loin de la vérité en affirmant que la plupart des gens n'évoquent que superficiellement les côtés négatifs d'une telle expérience. Le vécu est tellement différent de ce que l'on s'imaginait, de ce que les autres s'imaginent, que l'on a du mal à casser l'image de « sauveur » qui nous est donnée, et qui, bien que nous sachions qu'elle est fausse, soigne tout de même notre égo. Joycia le relève d'ailleurs dans son témoignage, elle avait l'impression qu'elle s'apprêtait à "faire quelque chose qui ferait [d'elle] une personne bien". Cette image de bienfaiteur qui peut être donnée par son entourage au bénévole/volontaire, et qu'il finit parfois même par s'approprier, peut toutefois être désacralisée. C'est un peu ce que fait Gérard, directeur de *Toutes à l'École*, une ONG scolarisant des filles issues de milieux très pauvres. Pour lui, l'objectif de "rendre les gens heureux" en les aidant ne peut être à lui seul le moteur d'un engagement de ce type. Il relève en effet que de nombreux métiers ont ce même objectif, tels que les métiers de l'hôtellerie, ou encore les avocats, les chercheurs, les psychologues ou les assistants sociaux. J'ai été surprise et marquée par

cette vision peu ordinaire de l'engagement *pour* les autres et ce lien établi entre le bénévolat/volontariat et des métiers qui nous semblent souvent moins engagés.

Alors pourquoi nous donne-t-on, et pourquoi accepte-t-on si volontiers ce costume de "sauveur"? Une volontaire en VSI depuis plus d'un an dit avoir l'impression que "beaucoup de volontaires se sentent en manque de reconnaissance". Elle explique ce sentiment : "Inconsciemment, je pense qu'on a une quête de reconnaissance qu'on espère obtenir parce qu'on va dans une mission plus sociale peut-être qu'auparavant, et au final, cette reconnaissance n'existe pas plus, voire peut-être moins, que dans d'autres secteurs, que peut être le secteur privé lucratif dans lequel on a au moins la reconnaissance de nos pairs et aussi une reconnaissance salariale qui est ajustée au niveau d'investissement dans l'entreprise. Ici, quelle que soit l'investissement dans ton ONG, tu vas toujours avoir la même reconnaissance salariale, ça ne va pas bouger, et après, la reconnaissance des pairs elle existe, elle n'existe pas, elle est insuffisante ? […] Généralement, comme on a des envies un peu plus importantes de reconnaissance on la trouve insuffisante. C'est pour ça que je trouve que le mot "reconnaissance" est crucial dans le volontariat […] parce que comme on n'a pas le côté salarial, on a envie de l'avoir ailleurs [mais] c'est plus compliqué."

Je la rejoins tout à fait sur l'existence de ce besoin de reconnaissance, probablement souvent ressenti mais plus rarement exprimé. De mon côté, alors que je n'allais déjà pas bien, j'aurais aimé recevoir de la part des enfants et des personnes avec qui je travaillais des remerciements, une preuve de reconnaissance, que je ne trouvais pourtant pas. Joycia évoque aussi ce besoin, notant que le "défi personnel" qu'elle s'était lancée était devenu "une preuve [qu'elle] devait donner à tous" au vu de "l'intérêt porté à [son] voyage et donc à [sa] personne".

Le lien fait par notre volontaire en VSI entre la faible reconnaissance salariale offerte à un bénévole/volontaire et le besoin grandissant de reconnaissance des pairs ou des proches me semble également très juste. En effet, la notion de bénévolat implique l'idée de gratuité du travail fourni. On parle bien ici de la gratuité du travail, et pourtant, on retrouve souvent dans cette notion de bénévolat l'idée de gratuité totale. On attend du bénévole qu'il soit simplement heureux de donner de son temps et de ses compétences sans rien demander en retour. Or, dans la plupart des témoignages de bénévoles impliqués dans des projets très divers, en France ou à l'étranger, on retrouve très régulièrement des phrases telles que "C'est de voir les gens heureux qui nous rend heureux." ou bien "je ne demande rien d'autre que de me rendre utile". Ces phrases expriment très bien cette idée de reconnaissance du travail fourni. La manifestation du bonheur des personnes aidées ou l'utilité prouvée du travail fourni sont une reconnaissance en soi, et illustrent donc que chacun, dans son engagement bénévole personnel, en a effectivement besoin, bien qu'il ne soit pas toujours exprimé, ressenti comme tel, ou même avoué.

Au retour : bilan et prise de recul

Alors dans les faits, qu'avons-nous apporté à l'association, au public aidé ? Cela correspond-il à ce que nous pensions amener avant d'arriver ? Julie, volontaire en service civique pour une mission de communication d'un an, pensait « leur apporter [son] dynamisme, [ses] compétences en communication et [sa] motivation à faire bouger les choses ». Après trois mois de mission, elle considère que « c'est en bonne voie ».

Léa, bénévole à CED pendant trois semaines, était venue avec l'objectif de donner « confiance en eux » aux enfants grâce à des exercices de théâtre. Elle n'a finalement pas obtenu le résultat espéré, se retrouvant confrontée à des enfants « très dissipés, n'ayant pas l'habitude de se concentrer et participer activement à un cours du début jusqu'à la fin ». Cette constatation fait écho aux pratiques pédagogiques cambodgiennes bien différentes des nôtres, où l'apprentissage se fait par la répétition et

où la participation demandée aux enfants pendant les cours reste faible. Cet écart entre ses attentes et les résultats obtenus, elle l'explique par le fait qu'il lui aurait « fallu plus de temps, peut-être plus d'expérience aussi ». Cependant, Léa pense tout de même avoir « réussi à dessiner des sourires sur leur visage et à les faire coopérer entre eux » grâce à ses exercices. Elle estime aussi avoir valorisé les enfants en passant du temps « séparément et équitablement » avec chacun d'entre eux, en étant là « pour eux et uniquement pour eux ». Au-delà des enfants, elle s'est « découvert une fibre pédagogique » et a beaucoup appris sur elle-même.

D'après le responsable des bénévoles à *PIO*, où plus de 200 bénévoles (dont 10% de khmers) viennent enseigner l'anglais chaque année, leur présence offre aux enfants « l'opportunité d'apprendre l'anglais avec une personne dont l'anglais est la langue maternelle ». Les nouveaux bénévoles sont toujours accueillis avec excitation par les enfants, car ils amènent de la « fraicheur » dans l'école.

Joycia, qui s'était engagée pour une mission de 9 mois par l'intermédiaire de *Projects Abroad*[58], a de son côté décidé d'y mettre un terme au bout de trois semaines seulement, ayant « l'impression de faire plus de mal que de bien aux enfants hébergés dans cette structure ». De retour chez elle, elle estime « ne rien avoir apporté à l'association ». « Que ce soit [elle] ou quelqu'un d'autre, c'est bien égal pour tout le monde. » Elle étaye sa vision qui peut sembler très radicale en essayant de pousser sa réflexion un peu plus loin et en se posant les questions suivantes : « Ces pays ont-ils réellement besoin de nous ? N'est-ce pas des problèmes gouvernementaux principalement ? […] Pourquoi ne pas les instruire sur leur propre culture avant de faire du prosélytisme ? […] Que cautionne-t-on réellement, à quoi participe-t-on ? » Les réponses à ces questions, Joycia pense qu'elles « nous échappent tout simplement », « aveuglés » que nous sommes « par notre égo de bien-faiseur ». Bien qu'elle ne pense pas avoir apporté quoi que ce soit à son association et aux enfants, elle retire tout de même de nombreuses choses positives de cette expérience au Cambodge. Elle a notamment « pu développer un esprit plus critique [et] une certaine ouverture d'esprit » au contact de la population locale.

Et moi ? Je suis venue avec l'envie de donner envie aux enfants d'apprendre, grâce à mes cours de français, mais aussi de mettre en place un moyen de transmission du travail entre bénévoles. Un an après la fin de la mission, la seule chose que je suis certaine d'avoir apporté de positif à CED est le changement de format des newsletters mensuelles diffusées par l'association à ses adhérents. Mes autres projets sont tombés à l'eau, et je ne peux pas dire si j'ai réussi à donner envie aux jeunes d'apprendre. Pour les grands, j'espère leur avoir appris des choses en français, mais eux seuls pourraient me dire si je leur ai vraiment apporté quelque chose, et peut-être qu'ils ne s'en rendront compte que plus tard. Alors mes attentes correspondaient-elles à ce que j'ai vraiment amené ? Seuls les concernés pourraient me le dire. Une seule chose est bien sûre, c'est que toutes les personnes avec qui j'ai été amenée à travailler m'ont beaucoup apportée, chacun à sa manière.

Ce sujet a également été abordé lors des échanges organisés par France Volontaires Cambodge, et on y retrouve encore ce décalage entre ce qu'on imaginait avant le départ et le quotidien du travail sur place. Avant de partir, "on idéalise un peu, on se dit "Je vais partir à l'autre bout du monde" ", "[on] ne sait pas ce que ça va être, mais ça va être bien", "on a simplement lu ce que l'association fait, et finalement en arrivant, ce n'est pas forcément ce qu'on croyait." Ce qui ressort de ces échanges, c'est que les attentes sont différentes pour chacun, suivant le parcours dans lequel cette expérience s'inscrit.

Une volontaire qui dit être venue au VSI "par hasard" a eu l'impression d'avoir "moins d'attentes par rapport au poste, par rapport aux compétences" et que ses attentes étaient plutôt "tournées vers [sa] capacité personnelle à [s]'intégrer dans un nouveau milieu." Pour une autre qui a attendu 9 mois

[58] Agence spécialisée dans l'organisation de séjours de volontourisme.

entre sa candidature et son départ, "l'enthousiasme de partir s'était un peu estompé" et elle a dû "retrouver des ressources d'enthousiasme pour partir". Finalement, elle est partie, mais "pour des raisons qui n'étaient pas les mêmes" que celles qui l'avaient poussée à poser sa candidature. Cette évolution l'a menée à "[vivre] les choses d'une manière différente ". Un volontaire a constaté de son côté que ses amis partis en volontariat dans le cadre d'une année de césure avaient "plus d'appréhensions, plus d'excitation" que lui, pour qui ce volontariat s'inscrivait dans la continuité de ses projets professionnels.

Ainsi, le décalage entre nos attentes et la réalité semble pouvoir provenir de deux sources. Il peut être créé par la méconnaissance du terrain de travail (le pays, la culture, l'association d'accueil) et l'excitation du départ. Il peut aussi varier suivant la maturité de la réflexion ayant précédé le départ. Ainsi, les personnes qui m'ont semblée les moins touchées par ce décalage sont celles ayant longuement réfléchi à ce qu'elles s'apprêtaient à faire, ayant trouvé les raisons peut-être plus profondes de ce choix. Ce temps de réflexion n'est toutefois pas accessible à tous les volontaires. Pour beaucoup, la décision s'est prise très rapidement, et les attentes sont peut-être moins réalistes.

Y-a-t-il une solution à cet "irréalisme" ? Le mieux serait peut-être de formuler des attentes de moyens plutôt que de résultats. Il s'agit plutôt de donner le meilleur de soi-même en respectant les habitudes, les avis des autres, en acceptant de ne pas réussir tout en étant prêt à recevoir de la part de chacun, que l'on s'y attende ou non.

Alors que les résultats obtenus peuvent être décevants vis-à-vis de nos attentes, une expérience de bénévolat donne à réfléchir sur la valeur et le bien-fondé d'un tel engagement, cette réflexion pouvant par exemple s'exprimer à travers les questions éthiques et politiques que se pose Joycia. La partie suivante sera l'occasion d'en discuter.

3.4 La perception du volontariat par les bénévoles, volontaires et responsables d'ONG

Après avoir suivi le parcours des bénévoles/volontaires de leur point de vue et de celui des responsables d'ONG, j'ai cherché à connaître leur vision du bénévolat et du volontariat, de l'aide au développement au Cambodge, et à savoir si leur expérience avait modifié leur manière de voir les choses.

<u>Des Volontaires de Solidarité Internationale (VSI) professionnels du développement</u>

Nous l'avons vu précédemment, il existe très souvent un décalage entre les attentes du futur bénévole/volontaire et la réalité à laquelle il est confronté sur le terrain, mais également entre cette réalité vécue et l'image que s'en font ses proches restés au pays. Au cours des organisés par *France Volontaire*, certains volontaires ont évoqué ce décalage avant même le départ.

Ce départ est parfois perçu comme une grosse prise de risque pour une expérience qui ne parait pas valorisante ou encore une fuite. À l'opposé, d'autres racontent qu' "ils s'imaginent tous qu'on distribue des sacs de riz", ou que "tout le monde [les] enviait beaucoup". Ces volontaires, pour beaucoup en VSI (durée minimale d'un an), se rejoignent cependant sur cette distance qui existe encore une fois sur place entre la réalité de leur vécu et la perception de leur engagement par leurs proches, bien souvent basée sur des stéréotypes et des idées reçues sur l'aide au développement. Les gens "ont l'impression que [les volontaires sont] en vacances".

Face à ces réactions, ils revendiquent "un choix de vie" et le "côté professionnel" de cet engagement trop souvent oublié parce que "les gens pensent [qu'ils sont] bénévoles". Au contraire, il s'agit pour eux d' "un moyen de mettre en œuvre leur savoir-faire au service d'une association", l'un d'entre eux expliquant : "Il y a un moment où on pense que le volontaire est quelqu'un qui vient faire le bien dans le sens "sauver les gens" alors que c'est surtout une aide qu'on apporte avec nos compétences, nos acquis, notre formation, notre vécu." On retrouve alors ici très nettement la distinction évoquée au début de cette partie entre "bénévole" et "volontaire". Comme l'un d'entre eux le souligne, "dans la mentalité française, le VSI, c'est un moyen et pas une finalité. Alors que justement pour les américains, pour les australiens dans une moindre mesure, pour les japonais aussi, c'est le fait d'être volontaire [qui importe], ce n'est pas la mission en tant que telle, ce n'est pas le contenu. […] En France, beaucoup de gens en VSI […] se considèrent avant tout comme des professionnels du développement avant d'être volontaires". En témoigne cette avocate en droit international et droits de l'Homme, volontaire auprès d'une ONG de défense des droits de l'Homme : "Ce n'est pas vraiment un volontariat pour moi, […] c'est vraiment le travail que je veux faire. C'est le chemin que je veux prendre dans ma vie. J'ai beaucoup d'expérience professionnelle, et j'ai réalisé que j'aime bien, premièrement travailler pour les ONG et deuxièmement, le travail sur le terrain, [être au contact] des victimes [avec qui je travaille]. J'ai vraiment l'impression que ce que je fais a du sens."

Au-delà de l'aspect professionnel revendiqué par les Volontaires de Solidarité Internationale, Julie, relève surtout l' "investissement personnel" (plus de 40h de travail hebdomadaire) que cet engagement représente. Qu'il soit indemnisé ou non, il est pour elle "tellement plus enrichissant et motivant car l'on voit le résultat : on aide des populations défavorisées qui sont complètement ignorées dans notre monde occidental". Gérard, tient quant à lui à différencier le bénévolat du volontariat, d'une manière un peu différente de celle que nous avons déjà évoquée. Il met en avant l'idée de gratuité sans attente de retour pour le bénévolat, et celle de l'accompagnement d'une "démarche professionnelle" grâce à l'indemnisation dans le cadre du volontariat. Cependant, lors de notre entretien, il a tenu à relever le sens du mot *'volontaire'*. Pour lui, être volontaire, c'est d'abord faire quelque chose que l'on a envie de faire. "Tout le monde devrait [donc] être volontaire dans ce qu'il fait, dans

son travail". Ce retour à la racine du mot *'volontaire'* (du latin *voluntas* (*'volonté'*)) venu dès le début de notre échange, m'a beaucoup marquée. En effet, de ce point de vue, les bénévoles sont aussi volontaires que les "vrais" volontaires, car un tel engagement est dans la plupart des cas le fruit d'une envie (d'aider, d'orienter sa carrière, de voyager, d'apprendre à se connaître, etc.). Cette précision nous permet dans une certaine mesure de mieux comprendre pourquoi la confusion entre les termes *'bénévole'* et *'volontaire'* subsiste dans la langue française. Elle nous permet peut-être aussi de saisir une des raisons pour lesquelles cette distinction n'existe pas dans d'autres langues. On peut également retrouver derrière les mots *'volonté'* et *'envie'* les notions d' *'investissement'* et d' *'engagement'* souvent évoquées à propos du bénévolat et du volontariat.

Et le volontourisme, dans tout ça ? Je l'ai présenté à mes interlocuteurs de la manière suivante : *« Le volontourisme regroupe les expériences de bénévolat de courte durée, souvent partie intégrante d'un voyage touristique ».*

De premier abord, Julie "aime bien l'idée de partir en vacances et de faire une bonne action en même temps". D'ailleurs, "[elle voit] beaucoup de volontouristes qui viennent visiter [son] ONG." Gérard continue de son côté de réfléchir à la signification des mots et notamment à la présence du mot *'volontaire'* dans *'volontourisme'*. La singularité d'un volontaire étant son indemnisation pour le travail fourni, un "volontaire qui fait du tourisme", ça n'a alors pas de sens, parce qu'on "ne le paie pas pour qu'il fasse du tourisme". Au contraire, pour le directeur de *Toutes à l'École*, "le bénévolat donn[erait] justement du sens au tourisme". On devrait donc selon lui parler plutôt de *'bénévolo-tourisme'*. Pour comprendre cette vision des choses, il faut continuer à rechercher le sens des mots. Ainsi, Gérard différencie les termes *'tourisme'* et *'vacances'*, qui sont pourtant très souvent associés. Les vacances servent à se reposer, tandis que le tourisme, c'est "aller voir des endroits qui ne sont pas les nôtres, rencontrer des gens différents, être loin de tout ce [qu'on a] au quotidien". Dans un tel tourisme, le bénévolat permettrait donc la rencontre et la découverte de cette différence. *'Tourisme'* et *'vacances'* seraient donc deux pratiques différentes, qui ne sont pas forcément dissociées. Cependant, force est de constater que ces deux termes sont synonymes pour la majorité des gens.

Les *backpackers*, une première catégorie de volontouristes

Parmi ces touristes qui font du bénévolat, on retrouve beaucoup de *backpackers*[59]. On retrouve ces voyageurs, majoritairement européens et américains, sur toutes les routes d'Asie du Sud-Est, voyageant pour quelques semaines ou quelques mois dans ces pays "à bas coût". Alternative au tourisme de masse à l'origine, ce mode de voyage a pris tellement d'ampleur dans la région qu'il représente aujourd'hui un secteur à part entière du tourisme. On retrouve ainsi dans les villes touristiques des *guesthouses*[60] "pour *backpackers"*, proposant des chambres à bas coût et tous styles d'activités. La popularité de cette tendance parmi les jeunes occidentaux en quête d'aventure est cependant devenue telle que ces voyageurs forment aujourd'hui une sorte de club relativement fermé aux pratiques différentes des leurs. Ils se retrouvent dans ces *guesthouses* et bars qui leur sont dédiés, pour y partager leurs expériences de voyage, leurs bons plans budget, sorties, visites, et bénévolat.

[59] Le *backpacking*, qui peut être traduit en français par "tourisme sac au dos" est une forme de voyage à bas coût et indépendant, pour laquelle le voyageur (le *backpacker* ou le *routard*) n'a pour bagage qu'un sac à dos (*backpack* en anglais).

[60] Une *guesthouse* est à l'origine l'équivalent d'une chambre d'hôte ou d'une auberge. Dans les pays d'Asie du Sud-Est, ce terme anglais est utilisé pour la majorité des hôtels, le terme *hotel* étant réservé aux hôtels haut de gamme.

Chez les responsables d'ONG, ces voyageurs ne sont pas vus d'un très bon œil. Gérard considère que "les *backpackers* ne sont pas des touristes, ce sont des vacanciers. Ils restent entre eux et ne vont pas du tout à la découverte du pays dans lequel ils voyagent. Un vrai touriste s'ouvre à la culture du pays, à son histoire, à ses coutumes, sa façon de manger, de s'habiller, etc." Un ancien directeur d'une ONG agissant dans la petite ville balnéaire de Kep, a été amené à accueillir des *volontouristes-sac-au-dos* dans son organisation. Il note que "les *backpackers* de passage recherchent trop souvent un « endroit sympa » pour se poser au-milieu de leur voyage", venant "plutôt pour se donner bonne conscience et « gratter une piaule» ". Il relève avoir eu "moins de problème avec les bénévoles qui avaient contacté l'association depuis la France qu'avec les *backpackers* de passage qui restaient 1 ou 2 semaines" et "ne mesurant pas l'étendue de leurs responsabilités". Ses successeurs dans la gestion de cette association sont du même avis et ont décidé de ne plus accepter l'intervention de bénévoles proposant leurs services directement sur place. Le volontourisme fait d'ailleurs partie de "l'expérience *backpacking*", selon John responsable des bénévoles à *PIO*, permettant au *backpacker* de "se sentir bien, parce qu'il y a une sorte de culpabilité à profiter de vacances dans des pays pauvres".

Un volontourisme "commercial"

Le volontourisme peut aussi être décrit comme un "modèle commercial" lorsqu'il est proposé par des agences. Elles peuvent être agences de voyage incluant une composante *'bénévolat'* dans leurs séjours touristiques, ou bien spécialisées dans le volontourisme, proposant des projets de bénévolat avec des partenaires locaux. Dans les deux cas, le volontouriste paie l'agence qui organise pour lui les modalités du séjour et du bénévolat. Cet aspect de service payant est souvent remis en cause par les détracteurs du volontourisme.

"Courageuse mais pas téméraire", Joycia a fait appel à un de ces organismes de tourisme volontaire, *Projects Abroad*, pour son bénévolat au Cambodge. Elle dit avoir "longtemps eu honte d'avoir payé pour aller aider", d'autant plus que "sur les 2000 francs suisses versés à *Projects Abroad*, environ 100 dollars [environ 100 francs suisses] a été reversé à l'orphelinat dans lequel [elle a] été". Un ratio qui peut sembler démesuré puisque le prix du voyage proposé par *Projects Abroad* ne comprend pas le coût du trajet. Julie, plutôt attirée par l'idée du volontourisme, n'est cependant "pas sûre des motivations des agences qui organisent cela", constatant que "les bénévoles dépensent en général des sommes colossales pour partir en mission", comme cela a été le cas pour Joycia.

Avec son regard particulier sur le sujet, Gérard rappelle toutefois qu'il faut "prendre en compte qu'on ne paye pas que ce qu'on nous donne, mais aussi le travail des gens qui ont contribué à trouver et proposer ce placement. C'est pareil que quand tu vas dans un restaurant, [le prix du] plat ne correspond qu'à 30% du prix que tu paies, ensuite il faut prendre en compte le matériel, le loyer, les serveurs, le cuisinier, le personnel d'entretien, etc."

Du côté de *Taramana* et *PIO*, on ne demande pas d'argent au volontaire/bénévole, excepté le loyer pour le logement qui leur est proposé mais qu'ils ne sont pas obligés d'accepter. Les organismes qui envoient les bénévoles à *PIO* leur demandent aussi parfois des frais d'administration, qui ne sont cependant pas gérés par *PIO*, et qui restent toutefois dérisoires en comparaison avec les sommes demandées par *Projects Abroad* (1665€ les 2 semaines pour un projet d' "aide à l'enfance générale" au Cambodge)[61]. *Projects Abroad* est la plus connue des "agences de tourisme volontaire", présente dans 30 "pays d'action" et possédant 17 bureaux d'information sur les 5 continents. Cependant, il en existe des dizaines d'autres, à travers le monde, principalement dans les pays dits occidentaux. "Machines à laver la conscience" pour Joycia, ces "tours opérateurs exploitent la faiblesse humaine" pour gagner de l'argent, selon John, responsable des bénévoles à *PIO*. Pour lui, "si ces agences voulaient vraiment aider, elles le feraient différemment en organisant des voyages incluant du bénévolat spécialement pour des médecins ou des ingénieurs agronomes" qui pourraient alors mettre à profit leur expertise et leurs connaissances.

[61] Projects Abroad, "Missions de Volontariat et Stages Au Cambodge, Bénévolat."

De l'importance d'avoir une période d'adaptation assez longue

Un autre sujet de désaccord concernant le tourisme volontaire réside dans l'impact réel de ces missions de bénévolat sur l'organisation et le public aidé, et en particulier sur les enfants. En effet, une très grande partie des bénévoles au Cambodge s'engagent dans des structures d'accueil pour enfants.

La durée de séjour du bénévole/volontaire dans l'organisation est notamment souvent relevée comme jouant un rôle important sur les bénéfices retirés par l'association et le public aidé. "Les longues périodes sont préférées par les associations, le temps de formation et d'adaptation nécessaire est alors capitalisé."

Ce temps d'adaptation évoqué par Léa et déjà abordé dans la partie précédente, me semble effectivement très important pour appréhender au mieux son environnement de travail. C'est aussi un temps de formation pendant lequel le bénévole/volontaire va prendre en main les différents aspects de sa mission, en comprenant et en assimilant ce qui a été fait avant lui, en rencontrant les partenaires de l'association et les personnes avec qui il devra travailler, et ce seul ou idéalement avec une formation active de la part du personnel local de l'organisation.

Cette période d'adaptation fait partie des sujets évoqués lors du temps d'échange organisé par *France Volontaires*. Au fil de la discussion, il est apparu que chacun a un temps d'adaptation différent, et que celui-ci est bien souvent fonction de la durée totale de son séjour. Une volontaire le relève très bien, "chacun se projette par rapport au temps donné initial, et on séquence nous-même notre expérience, on la vit différemment selon le temps qu'on sait au départ que l'on va accorder à la mission."

Ainsi, une autre distingue "deux phases : la zone de découverte et la zone de confort" que l'on peut atteindre différemment et à différents moments en fonction de la mission. Alors qu'elle est actuellement dans sa deuxième mission au Cambodge, et qu'elle connaît donc déjà bien le pays, cette volontaire pense qu'elle n'atteindra jamais sa zone de confort dans sa mission actuelle en raison de l'arrivée permanente de nouveaux *challenges*.

Il n'existe donc pas vraiment de règle concernant ce temps d'adaptation. On peut simplement constater que plus on prévoit de rester longtemps, plus on prend le temps de s'adapter.

Ce temps supplémentaire dédié à la découverte de son nouvel environnement ne peut être pour moi que positif si le bénévole/volontaire est conscient qu'il le prend pour cette raison.

En effet, bien que l'intérêt porté aux spécificités de cet environnement ne s'arrête certainement pas une fois arrivé dans la zone de confort ou d'action, il permet tout de même de décrypter plus en détails les ressorts des comportements, des automatismes, des croyances des locaux. Des actions menées par une personne connaissant mal le pays peuvent s'avérer maladroites, et une meilleure connaissance de ses codes pourrait les éviter. Ceci n'est pas une règle immuable, mais la durée de séjour et donc d'adaptation reste un facteur favorable à une meilleure connaissance du pays, tout comme l'est une bonne préparation avant le départ, évoquée dans la partie précédente.

Les responsables d'ONG le notent également. À *Taramana*, on essaie d'avoir des bénévoles qui restent 2 ou 3 mois minimum, car "il faut au moins un mois pour s'adapter à la structure, à l'environnement, au pays". Chez *PIO*, bien que la plupart des bénévoles restent environ un mois, on pense que 3 mois au moins serait mieux, car "ceux qui ont fait le meilleur travail sont ceux qui sont restés le plus longtemps" (six mois ou même un an). Les missions longues seraient donc plus bénéfiques à l'association d'accueil et au public aidé. Léa tient pour autant à rappeler que "dans la mesure où chacun peut apporter de sa personne, une activité, un projet particulier qui élargira un peu plus le champ de vision des enfants, leur fera prendre confiance en eux", un séjour court ne sera pas forcément inutile.

Cette adaptation du bénévole/volontaire semble donc nécessaire pour conduire efficacement un projet. Cependant, il ne faut pas oublier que pour celui-ci soit durable, et d'autant plus s'il s'agit d'aider une population, il faut que celle-ci l'accepte et concoure à sa réalisation. Partout dans le monde,

on pourra essayer d'expliquer à une personne qu'il est bon de se laver les mains avant de manger, si elle ne comprend pas pourquoi et qu'elle ne vous fait pas confiance, elle ne le fera pas.

En face du bénévole/volontaire qui s'adapte à son nouvel environnement, les salariés de l'organisation et le public aidé doivent aussi s'adapter à ce nouvel arrivant. S'il travaille avec des enfants, il y a donc une période de découverte mutuelle où chacun apprend à connaître l'autre. Une présence très courte réduit donc ce temps de rencontre, et l'occasion d'établir une relation de confiance qui permettra d'établir des bases solides à un projet.

En quête de stabilité

Pour des missions d'enseignements (qui constituent une grande partie des missions de volontourisme et de bénévolat de courte durée au Cambodge), une succession de professeurs (le plus souvent de langues étrangères) ne paraît pas très efficace. C'est ce qu'ont relevé les responsables du *Jardin des Langues Ayravadi* qui propose des cours de langue et du soutien scolaire à la population de Kep en dehors des heures d'école : si les bénévoles viennent sur une trop courte durée, "ils n'amènent rien à l'association. Au contraire, les enfants n'ont pas envie d'avoir un nouveau prof toutes les 3 semaines et arrêtent de venir." Même son de cloche du côté de *Taramana* où l'on pense qu'un changement trop fréquent de bénévoles peut être "perturbant pour les enfants, car il faut s'habituer à la [nouvelle] personne." Si l'on transpose cette situation chez nous, il faut admettre que peu de parents, d'enfants ou d'étudiants apprécieraient que leur professeur de langue (ou celui de leurs enfants) change toutes les 2 ou 3 semaines. En France, on entendrait sûrement des voix appeler à la stabilité de l'enseignement et dénoncer son inefficacité due à une mauvaise transmission du travail fourni d'un professeur à l'autre, transmission s'avérant parfois même inexistante.

Au-delà de la perturbation dans l'apprentissage, de nombreuses voix s'élèvent pour dénoncer la perturbation émotionnelle que peuvent engendrer les allées et venues de nouveaux bénévoles auprès des enfants. Joycia en fait partie, et exprime le sentiment de beaucoup : "Travailler dans un orphelinat et en partir un mois (ou souvent bien moins) après est un nouvel abandon que les enfants doivent supporter."

En effet, une partie d'entre eux s'est retrouvée prise en charge par une structure d'accueil après avoir été abandonné par leur famille. Pour ceux dont ce n'est pas le cas, la séparation avec leur famille au moment de leur prise en charge par la structure d'accueil est parfois aussi vécue comme un abandon. Ainsi, chaque nouveau départ d'un bénévole à qui ils ont pu s'attacher, serait vécu comme un nouvel abandon. Cette succession d'encadrants leur apporterait une instabilité émotionnelle alors qu'ils seraient en quête de stabilité après un passé souvent difficile. Au contraire, Léa pense que "nous sommes tous un peu les mêmes pour eux", qu'ils "ne s'attachent [pas] au point que ce soit une lourde souffrance psychologique" et que ces enfants ont "une toute autre façon de gérer le sentiment d'abandon."

Sur ce sujet, je me suis adressée à une psychologue. Il semble qu'en France, ce questionnement devienne de plus en plus pris en compte par les intervenants dans la sphère d'accueil des familles venant de l'étranger (familles déstructurées, séparées, etc.). Par exemple, à Marseille, une équipe d'accueil a décidé de ne plus déléguer un seul "référant" auprès des familles mais plusieurs, afin d'éviter ces situations d'attachements du côté des intervenants comme de celui des familles. La réflexion de cette psychologue d'un point de vue psychanalytique est la suivante : "Nous sommes tous confrontés à la séparation, la perte, la castration. Ces enfants l'ont vécue en amont avec leurs parents. La souffrance demeure et laisse une trace. Toutefois, ce qui interpelle est la façon dont chacun va, soit au mieux la sublimer, soit l'occulter, la refouler et parfois la rejouer en la répétant. La répétition est un repère important lors d'un suivi thérapeutique et ce qui peut en être travaillé dans le cas où elle statufie le sujet. Néanmoins, mes réflexions sont celles d'occidentales. Ces enfants évoluent au sein d'une autre culture, où le désir de vie peut sans doute s'exprimer différemment, et notamment, la notion d'attachement."

Cette dernière réflexion me semble très importante : nous imaginons que ces adieux à répétitions peuvent être douloureux pour les enfants, de notre point de vu d'occidental. Sans pour autant mettre de côté l'hypothèse du sentiment d'abandon à répétition, peut-être avons-nous tendance à "[projeter] notre ressenti en tant que bénévole", comme le dit Léa. Les adieux sont en effet souvent douloureux pour les bénévoles, qui se sont eux aussi attachés aux enfants. Il s'agit d'ailleurs d'une des consignes adressées aux professeurs d'anglais bénévoles à *PIO* : "ils ne doivent pas être attachés émotionnellement aux enfants, car ce n'est pas ce qui est attendu d'un professeur".

Cette approche de la présence de bénévoles/volontaires auprès d'enfants pris en charge par des institutions met donc en avant le bien être psychologique de l'enfant. En prenant le temps de la réflexion sur ce sujet, on cherche avant tout à protéger l'enfant, au sein même de ces institutions. Cette protection semble parfois inexistante lorsque sont mises à jour des affaires de pédophilie et de corruption parmi les responsables de ces structures. Malheureusement, nombreuses au Cambodge sont les institutions d'aide à l'enfance dont les dirigeants se font de l'argent en "vendant" la pauvreté de leur structure. Les locaux sont parfois maintenus dans des états insalubres pour attirer les donateurs, mais les "bénéficiaires" ne voient finalement jamais l'amélioration attendue par ces arrivées de fonds, qui atterrissent directement dans la poche du responsable … Joycia a été témoin de ces pratiques, et tout en précisant qu'il existe aussi de "formidables structures", elle tient à noter que travailler en tant que bénévole dans une telle structure c'est "cautionner cette maltraitance".

Pour éviter de cautionner involontairement ces comportements, la préparation du voyage prend là aussi toute son importance : se renseigner sur l'association avant son départ, par la rencontre d'anciens bénévoles/volontaires s'y étant investi, la prise de contact avec des professionnels du développement tels que les représentants des organisations gouvernementales d'envoi de volontaires (*France Volontaires*, *Peace Corps*, etc.) pour savoir comment est perçue l'association dans le pays par ses partenaires.

<u>Recrutement des bénévoles et compétences requises</u>

Le problème d'un roulement trop important dans l'encadrement des enfants mis de côté, une autre question est souvent soulevée par la problématique du volontourisme, celle des compétences des bénévoles/volontaires pour la mission qui leur est confiée.

Nous avons vu que les Volontaires de Solidarité Internationale revendiquent l'aspect professionnel de leur engagement, la mise à contribution de leurs compétences, mais ces compétences sont-elles réellement indispensables à une action de qualité ? On retrouve sur la plupart des sites internet des organisations d'envoi de bénévoles/volontaires, comme des agences de tourisme volontaire l'idée que non. Cette idée est appuyée par de nombreux témoignages similaires à celui de cette jeune femme partie enseigner l'anglais au Mexique : *«Il suffit d'être motivée, d'avoir envie d'enseigner et d'être de bonne humeur. Ça suffit pour les Mexicains !»*[62] C'est ce concept de "faire sa part avec ce que l'on a" qui attire tant de jeunes, étudiants, sans diplôme ou même encore lycéens vers un engagement bénévole. Les missions les plus "populaires", comme ces agences aiment à les appeler, sont des missions d'enseignement, d'aide à l'enfance, d'animation et d'éco-volontariat où chacun, quelle que soit son expérience professionnelle ou de vie, peut s'engager, de 2 semaines à 6 mois.

John, responsable des bénévoles à *PIO*, n'est pas d'accord : "Faire du bénévolat requiert des compétences spécifiques. […] Il y a un risque si tu acceptes tout le monde, parce que tu ne connais pas ces gens. C'est comme gérer un commerce, je serais fou d'employer un gars que je ne connais pas du tout ! […] Ça ne vaut pas le coup, c'est impensable." D'ailleurs, les problèmes rencontrés avec les bénévoles à *PIO* sont souvent liés à un mauvais enseignement et des leçons non préparées, autrement dit, de faibles compétences pour le travail qui leur était demandé. C'est pour cette raison que le processus de sélection des bénévoles est bien défini dans cette organisation. Une fois sélectionnés, les-

[62] Ibid.

bénévoles signent un accord avec *PIO* relatif à leur tenue vestimentaire, aux horaires, aux "zones fumeurs", à l'interdiction de photos, etc., en plus de l'accord signé avec l'organisation les envoyant auprès de *PIO*. Après 3 jours de formation sur les techniques d'enseignement, de préparation et d'organisation de cours, la plupart des bénévoles reste ensuite environ un mois sur place pendant lequel le travail qui leur est demandé est clair : enseigner l'anglais aux enfants en binôme avec un professeur khmer permanent.

À *Toutes à l'École*, on essaie aussi de donner des missions précises aux bénévoles (missions de communication, de développement d'une activité particulière), et les candidats ne sont acceptés que s'ils proposent un projet ou des compétences correspondant à un besoin de l'école. Les dossiers sont tous étudiés par l'association en France, puis par le directeur de l'école au Cambodge. La durée de séjour a aussi de l'importance, puisque les responsables de l'association essaient de faire en sorte que les missions ne durent pas moins de 3 mois. La raison est celle évoquée dans le paragraphe précédent : en occultant le temps d'adaptation à l'environnement de travail, on diminuerait l'utilité de la présence du bénévole. Les touristes proposant leur aide directement sur place sont refoulés, car la structure emploie déjà des gens qualifiés pour répondre à ces besoins, et qu'ils n'ont souvent que trop peu de temps à offrir.

Chez *Taramana*, on essaie également de mettre en place une sélection étagée, où la maîtrise de l'anglais et de l'informatique sont requises, et l'expérience de travail avec les enfants, dans l'animation et l'enseignement sont un grand plus. En effet, on demande ici aux bénévoles de faire de l'animation ou de former le personnel khmer. Pour les postes à responsabilités, comme la direction de l'école et la communication-recherche de fonds, ce sont des VSI qui sont appelés, en particulier pour leurs compétences dans ces domaines. Lors de la sélection, deux entretiens sont effectués avec le directeur de la structure au Cambodge, puis le président de l'association. Le ressenti de ces deux personnes vis-à-vis du candidat importe beaucoup sur la sélection des candidats. Là aussi, les responsables tentent de recruter des bénévoles pour une durée de 2 ou 3 mois minimum afin de faciliter leur adaptation. Aucun groupe de plus de 2 personnes n'est accepté, car les taches à effectuer sont trop peu nombreuses. Bien que de nombreux groupes de scouts proposent leur aide pour des travaux manuels, l'organisation préfère confier les chantiers à des professionnels locaux. Les touristes de passage proposent aussi leur candidature et représentent même 15% d'entre elles. Là aussi, ces demandes sont très souvent refusées, pour une raison de durée. D'autres bénévoles de passage sont des français vivant au Cambodge et voulant donner de leur temps. Cependant, à une exception près (un français venant animer un atelier cirque trois fois par semaine), ces engagements ne tiennent pas très longtemps, car ces bénévoles demandent trop souvent que la structure s'adapte à leurs horaires alors que "c'est l'inverse qui devrait se passer."

Au *Jardin des Langues Ayravadi* de Kep, les demandes de touristes de passage pour du bénévolat de courte durée sont fréquentes. Le site, une petite station balnéaire, est en effet vu comme un endroit un peu paradisiaque par beaucoup de gens. Pourtant, après beaucoup de mauvaises expériences liées à un manque d' "éthique professionnelle vis-à-vis de leur travail de professeur", les responsables de l'association ont décidé de refuser ces demandes. Les bénévoles sont désormais recrutés sur candidature volontaire (encore une utilisation du mot *'volontaire'* liée au bénévolat !) avec CV et lettre de motivation par la directrice de l'école. Là encore, l'expérience dans l'enseignement et le travail avec les enfants est un grand plus, puisque les bénévoles donnent des cours de français et d'anglais, et assurent une permanence au centre de loisirs. Le vécu de l'association a amené à privilégier les personnes déjà sorties de l'université, plus sages que leurs cadettes.

Les quatre exemples précédents nous montrent que les structures d'accueil pour enfants ne gèrent pas toutes de la même manière leur corps bénévole. Dans certains cas, les bénévoles apportent un complément à des projets existants, leur présence n'est pas nécessaire à la vie du projet (les cours d'anglais auraient lieu même sans les bénévoles à *PIO*). Au contraire, certains projets sont dessinés sur mesure pour – et parfois en partie par – les bénévoles (pour certains projets à *Taramana* et *Toutes à l'École*). Les activités de l'ONG sont parfois même entièrement dépendantes de la présence de bénévoles (l'animation et les cours de français au *Jardin des Langues Ayravadi*).

On constate aussi que le processus de sélection/recrutement de ces bénévoles est plus ou moins structuré suivant les associations et suivant le travail demandé aux bénévoles. Cependant, les responsables de *Taramana* relèvent l'apport des bénévoles qui amènent "un regard neuf" et critique sur la structure difficile à garder une fois les habitudes prises. Dans les organisations où le bénévole est amené à travailler avec les enfants, on peut relever l'importance apportée à l'expérience du travail avec les enfants et de l'enseignement. Cependant, pour les missions ou projets demandant de vraies compétences professionnelles (direction de structure, communication et recherche de fonds), il convient de noter que ces associations ont fait appel à des Volontaires de Solidarité Internationale, ce qui rejoint les revendications de ceux-ci quant à la reconnaissance de leurs compétences et de leur formation.

On peut également remarquer que la motivation et la pertinence du projet porté par le bénévole jouent un rôle dans le recrutement, que ce soit au niveau pratique (le projet du bénévole correspond-il aux besoins de la structure?) ou humain (les entretiens avec les candidats permettent aux responsables de déterminer si ceux-ci adhèrent aux valeurs de l'association).

Enfin, les 4 structures observées semblent s'accorder sur le fait que la présence de bénévoles sur une courte durée ne leur apporte pas beaucoup. Que ce soit pour des raisons d'adaptation à l'environnement, de stabilité et de réussite des projets ou de relations avec les enfants, il semble préférable pour tous que les bénévoles restent longtemps. Concernant les touristes de passage dans le pays et proposant leurs services, il apparaît que leur contribution serait faible, voire négative si ces volontouristes ne prennent pas leur engagement au sérieux. Toutefois, on peut noter que pour des projets très précis, certaines associations continuent de faire appel à des bénévoles sur des très courtes durée (travaux de construction au *Jardin des Langues Ayravadi*).

La concordance des avis sur l'importance d'une durée de séjour minimale (qui semble s'établir autour de 3 mois), vient conforter l'importance donnée au temps d'adaptation déjà évoquée dans la partie précédente.

D'autre part, les différences évoquées concernant le rôle joué par les bénévoles sur place et la nécessité ou non de leur présence pour le fonctionnement de la structure, illustrent bien la complexité de la question. Au vu de la taille et du budget de chaque organisation, il apparaît nettement que celles qui ont atteint une taille conséquente avec la possibilité de salarier des locaux ont moins besoin des bénévoles. C'est le cas de *PIO* où avec ou sans bénévoles, les cours d'anglais continueraient d'exister, ou de *Toutes à l'École* où ils ont des fonctions annexes au fonctionnement de l'école. Les choses sont plus compliquées à *Taramana* où peu d'animations pourraient voir le jour sans les bénévoles, puisque seuls les professeurs de l'école sont salariés, et au *Jardin des Langues Ayravadi* ou l'association ne peut employer qu'un professeur d'anglais. Tous les cours de français et les animations sont donc assurés par des bénévoles, sans qui les services offerts à la population seraient bien diminués.

Cette relation aux moyens financiers est d'ailleurs relevée par des responsables d'ONG comme par des bénévoles. Un ancien directeur d'une ONG remarque effectivement que "les touristes qui proposent leurs services fournissent du « personnel » pour les associations qui n'ont pas forcément les moyens d'en embaucher". De plus, dans une grande partie des cas, les bénévoles, indépendamment de la durée de leur engagement, récoltent des dons financiers et matériels avant leur départ. De même, au retour, le récit de leur expérience donne de la visibilité à l'association avec laquelle ils se sont engagés.

La venue de ces bénévoles ne constitue donc pas uniquement une source d'économie (puisqu'aucun salaire ne leur est reversé) mais également une source de revenu. Il s'agit donc de soigner l'accueil de ces bénévoles qui jouent un grand rôle dans la communication autour de l'association dans son pays d'origine. Cette dépendance vis-à-vis des bénévoles pourrait donc pousser les associations à accepter des candidats sur de courtes périodes, bien qu'elles préféreraient employer du personnel local et que les bénévoles restent plus longtemps.

Les responsables de *Taramana* évoquent ce problème budgétaire comme un phénomène grandissant avec la professionnalisation des ONG, les diplômés des domaines du développement, de la

solidarité mais aussi souvent issus d'écoles de commerces et qui veulent être payés pour leurs compétences, face à des ONG qui n'ont pas les moyens de les payer à leur "juste valeur".

Question d'éthique

Un responsable d'association notait qu'un des problèmes majeurs auquel il avait été confronté était le manque d'éthique professionnelle des bénévoles ne prenant pas la mesure de leur responsabilité dans l'image donnée par l'organisation. L' *'éthique'* est encore une autre problématique soulevée par le volontourisme, et encore une fois principalement lorsqu'il s'agit d'être au contact d'enfants.

Les questions soulevées font souvent allusion à une sorte de voyeurisme de la part de volontouristes qui viendraient en quête de photos des "pauvres petits enfants qu'ils sont allés sauver". En effet, les sites internet des agences de tourisme volontaire regorgent de photos montrant un bénévole (blanc) entouré d'enfants (de couleur), tous semblant les plus heureux du monde (et surtout le bénévole). Les blogs tenus par les bénévoles ne manquent pas de photos de ce type non plus (y compris le mien), où le sujet de la photo est très clairement le bénévole et non les enfants. Ces volontouristes envoyés par des agences ne sont pas les seuls à apprécier ces photos. D'autres volontouristes, ceux qui viennent visiter les structures d'accueil pour enfants se trouvant sur leur chemin, s'y arrêtant parfois le temps d'une activité, les apprécient également beaucoup. Ils ne sont cependant pas les seuls visiteurs de ces institutions : proches des bénévoles, membres de l'association dans le pays d'origine, parrains et marraines des enfants lorsqu'il y a parrainage, donateurs ponctuels, etc., les visiteurs ne manquent pas de prendre une photo à publier immédiatement sur les réseaux sociaux.

Certains considèrent ces visites comme une invasion dans la sphère intime des enfants, bien que ceux-ci prennent rapidement goût au jeu des photos. C'est pour "respecter l'intimité et la dignité des enfants" que l'interdiction de prendre des photos au sein des écoles de *PIO*. Son responsable des bénévoles l'explique de la manière suivante : "Imaginez que quelqu'un vienne dans l'école de votre enfant et prenne des photos de lui pour les mettre sur Facebook. Que diriez-vous ?" Cela paraîtrait effectivement inacceptable pour de nombreux parents, bien que cette pratique se répande aussi dans notre société française lors de sorties ou d'interventions extérieures …

À *Toutes à l'École* aussi on a eu à se poser la question des visites. En effet, suite à la volonté de nombreux touristes de faire un don à une association et demandant à leur agence de tourisme de leur conseiller un "bon placement", certaines agences ont proposé à l'association de faire visiter l'école à ces clients qui sauraient alors où va leur argent. Ces propositions ont été refusées, car les responsables ne souhaitent pas que des groupes de touristes viennent prendre des photos "comme dans un zoo". En échange, il a été proposé aux agences de venir présenter les actions de l'organisation aux touristes intéressés afin de leur donner une vision concrète de l'utilisation de leur argent. Cependant, aucun arrangement de ce type n'a encore été trouvé avec ces agences. Cette situation montre bien à quel point ces touristes sont en quête d'images de ces enfants, qu'ils soient "pauvres miséreux" ou "chanceux écoliers". Les photos servent de preuve de leur humanisme auprès de leurs connaissances et tout comme les bénévoles et volontaires, ils se sentent investis d'une mission de "sauveur".

Les bénévoles repartent souvent avec l'impression d'avoir apporté leur pierre à l'édifice, et surtout d'avoir beaucoup appris de cette expérience par la découverte d'une autre culture, d'un autre mode de vie, mais aussi par la confrontation avec la misère à laquelle les habitants "font face de façon optimiste". Je crois que chacun ressort grandi d'une telle expérience, qu'il soit resté 2 semaines ou 6 mois. Cependant, ceux qui sont restés peu de temps ne mesurent pas forcément toutes les enjeux soulevés par leur venue. John le souligne ainsi : "Il y a de nombreux bénéfices pour le bénévole, […] mais les volontouristes sont naïfs à propos de ce qu'ils font". Suite à cette réflexion, on peut une fois de plus estimer l'importance de la préparation au voyage, en abordant la question suivante qui a guidé ma réflexion : "Quel sera l'impact de ma venue ?"

4 Le volontourisme aujourd'hui, état des lieux

Dans la partie précédente, nous avons abordé les sujets du bénévolat, du volontariat et du volontourisme à partir des témoignages d'acteurs du développement.

Nous allons tenter dans cette nouvelle partie d'apporter un regard plus objectif et surtout plus justifié sur la question, à partir de la littérature existante sur le volontourisme. Cette littérature est en partie le fait de recherches académiques, mais également de publications d'ONG. Ces dernières études sont à aborder avec précautions, car dans certains cas, elles ont été réalisées dans le but de démontrer une idée précise. Lorsque nous utiliserons ces sources nous tâcherons donc de rester le plus objectif possible.

Le volontourisme étant une pratique relativement récente (se développant depuis une vingtaine d'années), la littérature associée l'est également. Elle a la particularité d'être majoritairement qualitative, les études quantitatives ne présentant que des petits échantillons de population, et un suivi des résultats sur le court-terme. De plus, la revue de la littérature qui sera exposée dans les différentes parties de cette section n'est pas exhaustive. Il faudra prendre en compte ces limitations dans la lecture et l'interprétation des opinions exprimées.

Dans cette partie nous commencerons par revenir sur l'histoire du volontourisme et la manière dont les différentes parties (chercheurs, opposants, partisans, etc) définissent cette pratique. Nous reviendrons ensuite sur ce qui fait du volontourisme un sujet de controverse important dans le monde du développement, à partir des différentes manifestations de cette pratique, et de la confrontation des pour et des contres dans chacune des thématiques impliquées. Pour finir, nous exposerons quelques propositions émanant de cette même littérature pour évoluer vers un volontourisme différent et des nouvelles pratiques de bénévolat.

Note : la revue de littérature académique sur le volontourisme provient en grande partie de deux publications d'ONG. Premièrement, celui de Julia SMITH-BRAKE dans Give and Take *(en français :* Donner et Prendre*),* "Étude sur l'impact, les perceptions et la gestion des bénévoles de court-terme dans le domaine des Droits de l'Homme au Cambodge" *réalisée pour la coalition Chab Daï*[63]*. Deuxièmement, le rapport de James FARLEY pour* Friends International.

4.1 Le volontourisme, qu'est-ce que c'est ?

4.1.1 Volontaire ou bénévole ?

De par leur statut particulier (leur permettant de toucher une indemnisation) et la durée minimale de leur engagement (6 mois pour les Services Civiques, un an pour les SVI), les volontaires ne semblent pas vraiment concernés par le volontourisme. Dans cette partie, nous ne parlerons donc que de *'bénévoles'*, traduction exacte du terme '*volunteer'* utilisé dans la littérature anglophone, qui constitue la presque totalité de la littérature sur le volontourisme.

4.1.2 Néolibéralisme et tourisme volontaire

Le néolibéralisme a été résumé par Thorsen & Lie (n.d.) comme suit :

[63] Chab Daï est une coalition confessionnelle implantée au Cambodge depuis 2005 ayant pour objectif de répondre au trafic et à l'exploitation d'êtres humains grâce à la construction d'une coalition, au plaidoyer et à la recherche.

"Le néolibéralisme est un ensemble vaguement délimité de croyances politiques qui comprend de manière évidente et pré-déterminante la conviction que la seule mission légitime de l'État est de garantir la liberté individuelle, et en particulier commerciale, autant que de forts droits de propriété. […] Le néolibéralisme peut aussi inclure une perspective sur la vertu morale : une personne bonne et vertueuse est capable d'accéder aux marchés qui le concernent et de fonctionner comme un acteur compétent dans ces marchés."

L'influence du néolibéralisme sur l'évolution de l'aide internationale au développement est une idée partagée par de nombreux auteurs. En effet, la fin de la Guerre Froide et l'instauration d'une nouvelle organisation mondiale unipolaire dans les années 1990 ont contribué à l'expansion de ce mode de pensée.

À travers une vision des sociétés occidentales comme étant plus développées et "justes" (influencée par les religions chrétiennes), les acteurs de la solidarité internationale (qu'ils soient gouvernementaux ou de la société civile) ont exporté avec eux cette nouvelle conception du monde et ont entraîné de nouveaux comportements dans le secteur.

Ainsi, la volonté des bénévoles de "*faire le bien* à l'international, depuis les années 1970, a été exploitée et transformée par les pensées et processus néolibéraux pour servir les agendas du capitalisme global et les intérêts nationaux des agendas des états-donateurs." (Cahill, 2013, p.13).

"Les touristes volontaires, au même titre que les célébrités, les consommateurs alternatifs, les pratiques culturelles et les institutions, font partie d'un assemblage géopolitique qui joue un rôle critique dans la privatisation et la dépolitisation des interventions humanitaires. Les touristes volontaires, en particulier, perpétuent un certain regard humanitaire général qui contribue à un discours géopolitique récurrent sur les relations Nord-Sud, qui restaurent des inégalités politiques, économiques et sociales. En d'autres termes, le tourisme volontaire est la réponse du consommateur néolibéral à l'injustice globale."(Mostafanezhad, 2014). Vrasti (2012) le rejoint sur cette vision, ajoutant que "le volontouriste est un bon sujet du néolibéralisme, au même titre que le PDG charitable, le consommateur frugal, le joyeux travailleur acharné, ou le travailleur créatif".

"En ce qui concerne le bénévolat à l'étranger, les discours académiques ont relié les secteurs du bénévolat et du développement avec un besoin de voir ceux qui sont "aidés" comme des victimes, qu'ils soient victimes de la pauvreté, de la violence ou de l'injustice, afin qu'ils puissent être considérés comme ayant besoin d'être libérés, et d'adhérer à la conception néolibérale de la victimisation (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas responsables des inégalités ou injustices auxquelles ils font face). Cela risque de mener le bénévole de court-terme, en étant dans un contexte étranger pour un temps limité, à se considérer comme "sauveur" ou, au moins inconsciemment, comme supérieur par la vertu de venir d'une société plus "illuminée" et "juste". La plupart des bénévoles sont inconscients de ces dynamiques néolibérales et sous-jacentes, voulant simplement "bien faire", et se considèrent comme étant de bons "citoyens globaux" sans agenda politique." (Georgeou, 2012; cité par Cahill, 2013, p. 137)[64]

Cependant, certains académiques rejettent cette vision d'un volontourisme comme une version du néocolonialisme et le définissent plutôt comme une forme de "politique citoyenne" qui mettrait de côté les politiques de droite et de gauche. (Butcher & Smith, 2010). Ils continuent en affirmant que "le développement de cette "politique citoyenne" représente un rétrécissement de la subjectivité humaine s'éloignant des solutions collectives aux problèmes sociaux, vers des choix de vie individuels."

[64] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

Mohan (2001) fait une observation similaire à propos des professionnels du développement, remarquant que la dépendance excessive vis à vis du contact personnel et du travail avec les bénéficiaires dans les pays en développement, résulte en une conception étroite et limitée du développement qui ne prend pas en compte les inégalités historiques, politiques et matérielles fondamentales.[65]

4.1.3 Définir le volontourisme : une tâche difficile

En 2001, Stephen WEARING proposait la définition "fondatrice" du volontourisme à laquelle la plupart des écrits académiques se réfèrent depuis : les volontouristes sont des personnes faisant du bénévolat *"de manière organisée pour expérimenter des vacances pouvant impliquer une assistance ou le soulagement de la pauvreté matérielle de certains groupes de la société, la restauration de certains environnements, ou la recherche de certains aspects de la société ou de l'environnement "* (cité par Ho, 2009)[66].

Lorsque le volontouriste s'engage dans une structure d'accueil pour enfants, le plus souvent appelées "orphelinats"[67], on parle alors de *volontourisme d'orphelinat*, une des pratiques les plus courantes de ce secteur. En effet, l'enfant est devenu un symbole du Tiers Monde, son image provoquant toujours une grande empathie.

La plupart de la littérature regroupe toutes les situations de bénévolat de courte durée sous le terme *'volontourisme'*. L'ONG *Next Generation Nepal (NGN)*[68] ajoute qu'il est "commun pour les touristes de payer pour ces expériences, soit directement à l'orphelinat [dans le cadre du volontourisme d'orphelinat], soit par l'intermédiaire d'une agence de bénévolat ou de voyage."[69] Les avis continuent toutefois de diverger sur les pratiques à réellement comprendre sous ce mot, sous la durée associée à l'expression "bénévolat de court-terme" (un mois ? trois mois ? six mois ?), ou encore sur ce qu'il est acceptable de demander au volontouriste de payer, et ce malgré les controverses que le sujet du volontourisme soulève dans le monde de la solidarité internationale.

Suivant les publications, un volontouriste peut donc être un étudiant en année de césure ou en stage dans le cadre d'une formation, un *backpacker* de passage ayant décidé de s'engager sur la route, une personne ayant contacté son organisation d'accueil avant son voyage, ou encore un retraité ayant fait appel à une agence de voyage pour s'engager dans du bénévolat de court-terme. Nous verrons dans la partie suivante les particularités de chacune de ces pratiques, et les problématiques qu'elles soulèvent.

---

[65] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

[66] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[67] Voir partie 1.2 de ce mémoire : *Les structures d'accueil pour enfants au Cambodge.*

[68] L'ONG *Next Generation Nepal (NGN)* fait partie des acteurs importants de la lutte contre le trafic d'enfants au Népal depuis 2006. Elle a publié en 2014 un rapport intitulé *Le paradoxe du bénévolat dans les orphelinats – Combattre le trafic d'enfants grâce à un volontourisme éthique*. Dans ce rapport, elle cherche à démontrer le lien existant entre le phénomène de volontourisme d'orphelinat, le trafic d'enfants *via* les orphelinats et l'institutionnalisation de ces enfants. Le Népal étant avec le Cambodge un des pays du monde où les phénomènes de volontourisme et d'institutionnalisation des enfants (c'est-à-dire le fait de placer les enfants dans une institution – orphelinats ou centre d'accueil – plutôt que de les laisser vivre avec leur famille) sont les plus présents, nous reviendrons régulièrement sur les conclusions de *NGN* lorsqu'elles peuvent être transposées dans le contexte cambodgien.

[69] PUNAKS and FEIT, "The Paradox of Orphanage Volunteering - Combating Child Trafficking through Ehical Voluntourism -Next Generation Nepal."

Julia SMITH-BRAKE relève dans sa revue de littérature qu'une approche plus restrictive que celle regroupant tous les bénévolats de courtes durées, définit le volontourisme comme "organisé par le secteur du tourisme et typiquement d'une durée inférieure à six mois ; ces expériences peuvent être soit centrées sur le bénévolat, soit centrées sur les vacances."

Elle relève également que cette littérature se concentre principalement sur "les groupes de volontouristes travaillant et voyageant ensemble que sur les expériences individuelles au sein d'ONG".[70] Ce sont pourtant ces dernières expériences auxquelles nous nous intéressons dans ce mémoire, en nous concentrant sur celles prenant place dans des structures d'accueil pour enfants au Cambodge. C'est pourquoi nous prêterons une attention toute particulière à toujours ramener les conclusions exposées vers le contexte qui nous intéresse.

4.2 Le volontourisme, un sujet à controverse

"Pour être heureux, disait en substance Aristote, j'ai besoin que tout aille à peu près bien pour mes enfants ou mes amis, et que tout n'aille pas trop mal pour mes concitoyens […]. C'est en quoi le formidable développement des médias a bouleversé les conditions de notre vie, de notre bonheur, s'il est encore possible, enfin et surtout de notre responsabilité. […] Même les plus éloignés deviennent nos prochains, par l'image, par l'action possible et nécessaire, et c'est ce que signifie l'humanitaire : ce n'est que l'exigence d'humanité (comme vertu) à l'échelle qui est désormais la nôtre." André Comte-Sponville

Le volontourisme connaît une croissance importante depuis son émergence. Dans un monde toujours plus connecté, la population des pays dits "du Nord" a une conscience grandissante de ce qui se passe dans le monde, de l'état de l'environnement, de la pauvreté globale et des disparités entre les pays "développés" et "en développement". Cette population est également plus avertie vis-à-vis de l'interdépendance des sociétés : "chacun sent intuitivement que ce qui se passe à l'autre bout du monde trouvera prochainement un écho chez lui."[71] Avec cette prise de conscience naît une volonté de faire quelque chose, d'apporter sa contribution au changement, de donner à des populations défavorisées ce qui nous a été offert de par notre lieu de naissance. De plus, on constate un désir chez les jeunes d'avoir une expérience originale à partager avec leur entourage ou même le monde entier grâce aux réseaux sociaux, mais aussi à mettre dans leur CV. Le bénévolat apparaît alors comme un moyen facile de satisfaire toutes ces envies : donner un peu en retour au pays que l'on a visité, avoir l'impression de faire quelque chose de bien, vivre des expériences hors du commun qui nous donneront une visibilité de retour chez nous, avoir une première expérience « professionnelle » à mettre en avant, etc.

Le volontourisme apparaît ainsi comme une nouvelle forme de tourisme alternatif et peut être exercé dans des domaines très variés comme la protection ou la restauration d'un environnement naturel, la construction de bâtiments, l'enseignement d'une langue étrangère, le soutien scolaire ou encore l'animation auprès d'enfants.

Bien que l'on puisse faire du volontourisme dans son propre pays, cette pratique est majoritairement observée dans les pays "en développement" ou "du Sud", par des volontouristes blancs occidentaux et à destination de populations défavorisées. De même, au sein d'un pays dit "développé", le volontourisme va toujours être à destination des zones géographiques les plus défavorisées. Certaines

[70] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[71] *Les métiers de l'humanitaire*, L'Étudiant,

destinations à fort attrait touristique (Afrique du Sud, Inde, Népal, Cambodge) par leur géographie, leur climat politique ou leurs richesses culturelles, sont particulièrement plébiscitées.

Dans la suite de cette partie, nous évoquerons tout d'abord les différentes manifestations du volontourisme, puis nous exposerons par thématique les arguments pro- et anti-volontourisme, tels qu'ils sont exposés dans la littérature académique et par les autres acteurs engagés sur le sujet du volontourisme.

4.2.1 Les différentes manifestations du volontourisme

Les expériences individuelles de volontourisme peuvent être elles-mêmes divisées en plusieurs catégories. En effet, pour faire du bénévolat pendant ses vacances, un touriste peut faire appel à une agence de voyage spécialisée dans le volontourisme, ou incluant une composante "volontourisme" dans les voyages qu'elle propose. Le touriste peut également s'adresser directement à une association locale ou internationale implantée dans le pays en lui proposant ses services.

Le terme de *volontourisme* et les problématiques lui étant associées étant pour le moment encore méconnues du grand public et donc des potentiels et actuels bénévoles, il convient de noter que les volontouristes eux-mêmes ne se reconnaissent souvent pas en tant que tels. Parmi eux, les bénévoles engagés dans des organisations confessionnelles (majoritairement chrétiennes) pour des missions de courte durée à vocation religieuse. "L'idée d'un "appel" [entrant] en compte dans les motivations [de ces bénévoles, ils] se considéreraient certainement comme plus que des volontouristes."[72]

Dans le cas où des voyagistes proposent une composante « volontourisme » dans leurs voyages, elle est parfois un simple outil de communication pour vendre les voyages un peu plus chers (pour payer le coût de l'hébergement chez l'habitant, la prise en charge des volontouristes lors de leur passage dans l'organisation, etc). Certains voyagistes mettent en avant leur charte éthique, leurs relations avec l'association d'accueil sur place. Le séjour reste toutefois centré sur les vacances, la partie "volontourisme" étant considérée comme une des activités du voyage.

Au contraire, certaines agences ne vendent que des séjours centrés sur le bénévolat. Le futur volontouriste réserve son bénévolat comme il l'aurait fait d'un voyage, et l'agence organise de A à Z son séjour dans une de ses associations partenaires locales, proposant parfois d'inclure un voyage organisé dans la formule.

Dans le cas du touriste se mettant directement en contact avec une association, il convient de distinguer deux pratiques différentes par l'investissement qu'elles demandent au volontouriste. En effet, dans un cas, le touriste peut se mettre en contact avec une organisation avant même son départ. L'idée du bénévolat est alors déjà présente, et cette prise de contact implique un travail de recherche pour trouver une organisation acceptant de les accueillir lors de leur passage dans la région. L'association d'accueil est alors déjà connue du volontouriste, et sa venue est prévue et attendue par l'association.

Dans le second cas, cet engagement est décidé au dernier moment. Sur place, le touriste propose directement ses services à une association la plupart du temps locale, dont il a eu connaissance par des rencontres avec d'autres voyageurs, des annonces dans des hôtels, bars ou commerces, ou encore par des chauffeurs de tuk-tuk ou des guides. Cet engagement de "dernière minute" fait souvent suite à une prise de conscience des conditions de vie difficiles des populations locales. C'est à cette dernière catégorie de volontouristes qu'appartiennent les *backpackers,* abordant souvent le voyage comme une expérience au jour le jour. Dans ce cas, le volontouriste connaît rarement l'association pour laquelle il s'engage, et peu de choses peuvent être prévues par l'association pour l'accueillir.

[72] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

Il est intéressant de noter que chaque catégorie de volontouriste s'adresse à des catégories particulières d'associations : les associations contactées à l'avance par des futurs voyageurs sont la plupart du temps des ONG étrangères au pays d'accueil ayant une visibilité dans le pays d'origine des volontouristes ; les ONG travaillant en partenariat avec des voyagistes ou des agences de volontourisme sont plus souvent des ONG locales ; enfin, les plus petites ONG étrangères (n'ayant pas beaucoup de visibilité dans leur pays d'origine), au même titre que les ONG locales attirent de leur côté les voyageurs décidant de s'engager au dernier moment.

Callanan & Thomas (2005) analysent ce "marché de niche de masse", affirmant que sa croissance depuis les 20 dernières années avait été facilité par des facteurs divers tels que : les voyages aériens à bas coût, l'augmentation du nombre de voyages d'étudiants en années de césure, une croissance dans le nombre de projets de bénévolat, la variété de destinations promues, la variété d'acteurs impliqués (y compris organisations de charités, églises, écoles, universités, opérateurs privés de tourisme et compagnies de bénévolat), ainsi que l' "inévitable conséquence d'une société fébrile, lassée des produits touristiques homogènes qui lui sont proposés et cherchant des expériences de tourisme alternatif."[73]

4.2.2 Ce que savent les (potentiels) volontouristes de la situation des structures d'accueil pour enfants au Cambodge

Cette partie trouve son origine dans l'étude de James FARLEY sur *"Les perceptions par les potentiels bénévoles internationaux de court-terme des structures de protection de l'enfance au Cambodge"* pour l'ONG *Friends International*. Cette étude avait pour point de départ l'observation que le nombre d'orphelinats n'a cessé d'augmenter depuis les années 1990 alors que le nombre de "vrais" orphelins est allé en décroissant.[74] L'objectif premier était donc de déterminer quelle vision les potentiels volontouristes au Cambodge avaient de cette situation, afin de pouvoir adapter le travail de l'ONG dans la lutte contre le volontourisme.

Un aperçu des résultats de cette enquête nous permettra donc de mieux comprendre le contexte dans lequel les volontouristes s'engagent.

Cette étude a été menée à partir d'un questionnaire proposé à 100 touristes envisageant l'idée, ou étant déjà certains, de faire du bénévolat pendant leur séjour. Cette enquête a été menée à Siem Reap, première destination touristique du Cambodge. Cette région accueillerait en 2014 plus de 3000 enfants dans des structures d'accueil à long terme[75].

Les 100 participants de l'enquête respectaient les critères suivants :

- Être d'une autre nationalité que cambodgienne ;
- Séjourner au Cambodge depuis moins d'un mois ;
- Ne pas prévoir de rester plus de 6 mois dans le pays ;
- Avoir considéré faire du bénévolat avec des enfants pendant son séjour dans le pays.

[73] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

[74] Voir Partie 2.3 : les structures d'accueil pour enfants au Cambodge

[75] Ce chiffre de 3000 enfants pris en charge a été déterminé à partir d'une extrapolation des chiffres de l'année 2010.

Les trois domaines ciblés par l'enquête ont été déterminés à partir des principales problématiques soulevées par la littérature sur le sujet, à savoir :

- La perception des raisons pour lesquelles les enfants vivent dans des structures d'accueil à long terme ;
- La perception du financement, de la gestion et du contexte légal des structures d'accueil pour enfants au Cambodge ;
- La perception des avantages et inconvénients d'un accueil à long terme pour des enfants vulnérables.

Les résultats de l'étude peuvent être classés en fonction de la concordance des perceptions observées avec la réalité, de la manière suivante :

Perceptions des potentiels volontouristes en accord avec la réalité :

- La plupart étaient conscients que la pauvreté est la principale raison pour laquelle les enfants sont pris en charge par ces structures ;
- La presque totalité des participants (92%) étaient conscients que les structures d'accueil pour enfants ne sont pas financées par le gouvernement ; la plupart sont également conscients que ces structures ne sont pas gérées par le gouvernement et que les enfants ne sont pas suivis par des travailleurs sociaux ;
- La plupart des participants étaient conscients que le contrôle et la supervision des orphelinats par le gouvernement est faible.

Perceptions des potentiels volontouristes en décalage par rapport à la réalité:

- 75% n'étaient pas conscients que la plupart des enfants vivant dans de telles structures ne sont pas vraiment orphelins ; seuls 17% déclaraient ne pas être d'accord avec le fait que le nombre d'orphelins au Cambodge continuaient d'augmenter depuis 15 ans.
- Moins de la moitié des participants étaient conscients que l'éducation est la principale raison pour laquelle les parents placent leurs enfants dans des institutions ;
- 60% n'étaient pas conscients que les orphelinats étaient parfois gérés dans un but lucratif.

Concernant le bien-fondé de la prise en charge institutionnelle de ces enfants, les résultats sont un peu paradoxaux : tandis qu'un peu moins de la moitié des participants considéraient que les structures résidentielles offrent aux enfants pauvres la meilleure option pour être en sécurité et accéder à l'éducation, un peu plus de la moitié estimaient cependant que vivre en institution se fait au détriment du développement émotionnel et social d'un enfant.

L'ambivalence des avis des participants sur la question est particulièrement notable par le fait que 74% d'entre eux étaient d'accord avec l'affirmation *"Soutenir les enfants vulnérables au sein de leur communauté ou famille est la meilleure option pour une enfance sûre où ils peuvent être bien pris en charge et accéder à l'éducation"*, bien que 47% soient également d'accord avec l'affirmation contraire *("Les structures d'accueil pour enfants et les orphelinats sont le meilleur moyen pour les enfants vulnérables d'accéder à l'éducation au Cambodge"*).

Cette contradiction peut être interprétée comme une préférence exprimée par les volontouristes pour une prise en charge au sein de leur famille ou communauté, tout en confirmant le fait que les donateurs et bénévoles internationaux continuent en pratique de donner plus de leur temps, de leur argent et d'aide matérielle aux structures d'accueil à long-terme. Ceci peut être expliqué en partie par l'importance donnée à un engagement sur le terrain pour les bénévoles, ainsi qu'à la grande visibilité

et "renommée" de ces structures à l'étranger (c'est-à-dire dans les pays occidentaux : Europe, États-Unis, Canada, Australie, Japon, etc.).

La question du bien-fondé de la prise en charge institutionnelle de ces enfants sera abordée plus en détails dans la suite de ce travail. Nous verrons ainsi dans quelle mesure les potentiels volontouristes interrogés dans le cadre de cette enquête sont en accord avec les études menées sur l'impact de ces structures sur les enfants qu'elles prennent en charge.

Les autres résultats nous montrent que ces potentiels volontouristes ne sont qu'en partie informés sur le contexte dans lequel ils s'apprêtent à s'engager. En effet, des réalités qui paraissent pourtant indispensables à la bonne compréhension de leur futur environnement de "travail", comme le fait que la grande majorité des enfants qu'ils vont côtoyer ne sont pas orphelins et qu'ils sont placés par leurs parents dans le but premier d'accéder à l'éducation, semblent être très mal connues, tout comme le fait qu'une majorité pense que le nombre d'orphelins continuent d'augmenter. Au contraire, ces futurs volontouristes sont bien conscients du manque de contrôle du gouvernement sur le sujet et du niveau de pauvreté du pays.

On peut également noter qu'en 2004, Chris GREENFIELD relevait dans sa thèse[76] que 49,3% des touristes interviewés pensaient que la première raison pour laquelle un grand nombre d'enfants cambodgiens étaient pris en charge par des institutions était qu'ils n'avaient pas de parents. Plus de 10 ans plus tard, force est de constater que ce pourcentage n'a quasiment pas évolué puisqu'il s'élève à 42% dans l'étude de *Friends International*.

Ces constatations sont des preuves de l'image que les pays occidentaux ont du Cambodge : en premier lieu un pays dont la population a besoin d'être aidée car son gouvernement n'en prend pas la peine. Elles prouvent aussi que les volontouristes restent mal informés de la complexité de la question, tant au niveau du contexte local cambodgien qu'à l'échelle du domaine de la solidarité internationale et du développement, et ce malgré l'attention croissante portée par les médias à la question, et l'accessibilité des informations avec Internet.

[76] "The Gulf Between Rhetoric and Reality", cité dans FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

4.2.3 Motivations et attentes du volontouriste et de la communauté d'accueil

Qui sont les volontouristes dans les centres d'accueil pour enfants au Cambodge ?

Les profils des volontouristes prenant part à des activités dans des structures d'accueil pour enfants sont très divers, mais on peut relever parmi eux une majorité de jeunes adultes, qui décident de tenter l'expérience avant de commencer les études supérieures, au-milieu de ces études, ou encore à la fin de celles-ci, avant de rentrer dans la vie active, ainsi qu'un certain nombre de retraités. La tranche d'âge intermédiaire est moins représentée, car elle correspond aux personnes "actives" sur le marché du travail, ayant par conséquent moins de temps à dédier aux voyages. En voyageant au Cambodge, on peut aussi remarquer que les jeunes femmes occidentales (blanches) voyageant seules sont plus nombreuses que les jeunes hommes.

Cette tendance est vérifiée par les profils des participants de l'étude sur la perception des structures de prise en charge d'enfants de *Friends International*[77], qui étaient à 78% âgés de moins de 30 ans et à 74% de sexe féminin.

L'étude menée par J. SMITH-BRAKE sur l'impact du volontourisme dans les organisations de défense des Droits de l'Homme au Cambodge[78] fait ressortir des profils similaires parmi les 32 volontouristes interrogés : 87% étaient âgés de moins de 30 ans, et 78% étaient des femmes. Cette étude relève également que tous les participants avaient suivi ou suivaient au moment de l'enquête, des études supérieures.

Pourquoi s'engager auprès d'enfants ?

Un rapport du *Better Care Network* (2014) relève que le nombre de recherches internet du terme *'bénévolat à l'étranger'* était bien plus élevé que celui du terme *'bénévolat en orphelinat'*, avec un ratio de 10 pour 4000. "Cependant, sur les deux premières pages de résultats *Google* pour la recherche *'bénévolat à l'étranger'*, 20 organisations sur 23 proposent des bénévolats dans des structures d'accueil pour enfants. Cette constatation frappante suggère que les potentiels bénévoles internationaux ne cherchent pas spécifiquement à s'engager dans des orphelinats, […] et n'optent pour le bénévolat en orphelinat qu'après avoir reçu une abondance de propositions en ce sens."[79]

Cette constatation est une preuve de plus de l'importance donnée à l'image de l'enfant dans le discours "humanitaire", que l'on retrouve dans de très nombreuses campagnes de sensibilisation ou d'appel aux dons pour soulever l'empathie du public visé.

De plus, il est souvent plus facile de travailler avec les enfants, car le contact est créé plus rapidement. Les adultes ont des besoins et des émotions plus complexes, et il faut plus de temps pour établir un lien avec eux (souvent plus de temps que la durée totale du séjour du volontouriste).

Quelles sont les motivations des volontouristes à s'engager dans une telle expérience ?

Nous l'avons vu dans la partie consacrée aux témoignages, les motivations qui peuvent pousser une personne à partir s'investir dans une structure inconnue à l'autre bout du monde sont nombreuses. Il peut s'agir d'un besoin de dépaysement, d'une première expérience professionnelle, d'une

[77] Ibid.

[78] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[79] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

coupure avec sa vie actuelle, de la réalisation d'un rêve d'enfance, d'un challenge à relever, et sûrement bien d'autres raisons.

"S'interroger sur ce qui nous pousse à vouloir partir est essentiel. Si l'on se trompe, on a de fortes chances d'être déçu par le voyage et d'en faire supporter les conséquences à ceux qui nous accueillent."[80] L'important, c'est d'être conscient de ces motivations, d'aller les chercher là où elles sont cachées et de partir avec elles en toute connaissance de cause. *"Travailler sur ses motivations, déclarées et sous-jacentes, permet souvent de passer de l'envie d'humanitaire au désir de rencontre, un premier pas pour aller vers une solidarité basée sur la connaissance de ceux qu'on veut aider."*[81]

Parmi ces motivations cachées, Isabelle SACAREAU voit une recherche de rédemption face à "la double culpabilité qui affecte fréquemment les touristes face au différentiel de niveau de vie entre le Nord et le Sud et aux frustrations qu'il engendre dans les pays en développement, celle de l'homme blanc, qui ne cesse d'expier la faute originelle du colonialisme (Brückner, 1983), et celle du touriste, dont les pratiques sont systématiquement dénigrées (Équipe MIT, 2002)."[82] On peut rapprocher cette idée aux principes néo-libéraux exposés précédemment, qui pousseraient inconsciemment l'Occidental à adopter une attitude "humanitaire" envers les pays moins riches, comme une sorte de néo-colonialisme.

Cette culpabilité sous-jacente au désir d'aider serait alors utilisée par les organisations de volontourisme pour pousser le touriste à s'engager, comme un moyen de "s'acheter une bonne conscience", réveillant en lui ce "désir" d'aider. On peut penser que ce mécanisme est rentré en jeu pour les 83% des participants à l'enquête de *Friends International* qui n'avaient pas réellement prévu de faire du bénévolat avant d'arriver au Cambodge[83]. L'afflux constant d'information concernant les ONG dans le pays (qu'il s'agisse de publicité pour vendre les produits conçus par les bénéficiaires d'une ONG, ou d'anciens bénévoles/volontouristes qui diffusent le mot) attise ce désir déjà réveillé par la confrontation directe du touriste avec la pauvreté ambiante.

Cet engouement spécial pour l'engagement à l'étranger plus fort qu'il n'existait dans son pays d'origine se constate également à travers les résultats de l'enquête menée par *Chab Daï*, qui relève que la majorité des bénévoles de court-terme interrogés étaient "modérément ou peu investis, avant cette expérience, dans les questions de Droits de l'Homme auxquelles ils étaient confrontés pendant leur bénévolat"[84].

Plus faciles d'accès pour le volontouriste qui s'auto-examine sont les motivations d'ordre professionnel. Il s'agit parfois d'avoir simplement une première expérience "professionnelle" qui plus est dans un contexte difficile, ou encore d'un stage en relation avec les études suivies. Plus nombreux sont d'ailleurs les volontouristes qui reconnaissent ces motivations dans l'étude de *Chab Daï*.

L'évaluation du dispositif de VSI (Volontariat de Solidarité Internationale) par le Ministère des Affaires Étrangères et Européennes (MAEE) français en juin 2009 relève que chez les jeunes volontaires, "la découverte d'une culture et de valeurs différentes sont des éléments contribuant […] à se positionner socialement et professionnellement."[85]. Bien que cette évaluation porte sur des volontaires, qui, nous l'avons vu, de par leur statut particulier, ne rentrent pas dans le cadre du volontourisme, il me semble que ce besoin de trouver sa place dans la société est plus l'apanage des "jeunes" que des "volontaires" et que la constatation du MAEE est également applicable à de jeunes volontouristes. Ainsi, au-delà de l'aspect professionnel de l'expérience de volontourisme, celle-ci aiderait les plus

---

[80] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

[81] Ibid.

[82] SACAREAU, "Au pays des bons sentiments."

[83] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

[84] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[85] MAEE, "Résumé de l'évaluation du dispositif de VSI."

jeunes d'entre eux à se faire une place dans leur société. Encore une fois, l'idée d'avoir "fait le bien" portée à la fois par le volontouriste et son entourage contribueront à lui offrir cette place.

Motivations égoïstes ou altruistes ?

Lorsqu'on parle des motivations d'un acteur de la solidarité internationale à s'engager dans une telle expérience (qu'il s'agisse d'un volontaire, d'un bénévole de longue durée ou d'un volontouriste), la question de savoir si ses motivations sont égoïstes ou altruistes se pose souvent. S'engager dans la solidarité internationale ne demande-t-il pas un dévouement total envers les autres, et ne doit-il pas reposer sur des motivations tournées vers l'Autre (altruistes) ? Avoir des attentes d'ordre personnel en s'engageant ne fait-il pas de nous une personne égoïste qui dit aider les autres pour satisfaire en réalité des objectifs personnels ?

Nous avons vu précédemment grâce aux témoignages de bénévoles et de volontaires que les attentes d'ordre personnel étaient perçues comme normales par ceux-ci. Mais à quel point les attentes des volontouristes sont-elles centrées sur leur personne ?

Dans l'étude menée par la coalition *Chab Daï*, on a demandé aux participants avant leur départ de répondre à la question "Qu'espérez-vous retirer de cette expérience de volontariat ?" en classant leurs 3 premiers choix par ordre d'importance. Une comparaison intéressante peut être faite à partir de deux énoncés très similaires : « Expérience professionnelle/amélioration de mon CV » et « Un tremplin dans ma carrière dans le domaine des Droits de l'Homme », ayant reçu le même nombre total de votes. Cependant, le premier énoncé n'a jamais été choisi en premier alors que le second l'a été pour presque la moitié (46%) des participants. L'auteure de l'étude analyse ces résultats de la manière suivante : "Bien que les deux propositions fassent allusion à la même chose (les aspirations professionnelles), la seconde a une formulation moins égocentrique la première, et les participants se sont sentis manifestement plus à l'aise à la choisir que l'autre."[86]

Plusieurs études académiques ont étudié la question des motivations des volontouristes. Brown (2005), définissant le volontourisme comme du bénévolat effectué pendant des vacances, mais où les vacances sont le premier objectif, a identifié quatre facteurs motivationnels majeurs dans le bénévolat de court-terme : l'immersion culturelle, le fait de "donner en retour", la recherche de camaraderie, d'opportunités d'apprentissage et de rencontres. Une autre étude menée avec des australiens en bénévolat au sein de communautés Maori en Nouvelle-Zélande (McIntosh & Zahra, 2007) est arrivée à des résultats très similaires.

Une troisième étude (Mangold, 2012) montrait que le choix des jeunes pour "aider" à l'étranger était "fondé sur le privilège et la puissance, voulant "faire leur part", mais aussi s'amuser dans un pays étranger avant d'avancer vers leur prochaine étape de vie."

Un autre thème a été ressorti par Dykhuis (2010) après des entretiens avec des volontouristes adolescents dans des orphelinats au Guatemala, lors desquels le désir d' "être témoin de la pauvreté" a été relevé plusieurs fois. Ce désir peut être analysé comme la mise en place d'une "culture du volontouriste objectifiant et stéréotypant la pauvreté dans les pays en développement."

L'étude de Tiessens (2012) sur des jeunes bénévoles canadiens engagés dans le programme CIDA (Agence Canadienne de Développement International) confirmait que les motivations des volontouristes sont parfois bien éloignées de la réalisation des objectifs du programme qui leur avait été donnés, pouvant être plus souvent identifiées comme "centrées sur soi" plutôt que "centrées sur les autres".[87]

[86] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[87] Les études citées proviennent de l'étude "Chab Daï Volunteer Imapct Study." par J. SMITH-BRAKE

Face à cette importance prise par les motivations "centrées sur le volontouriste", ainsi qu'au malaise de certains volontouristes à admettre des motivations égocentriques, J. SMITH-BRAKE précise qu'une motivation égocentrique "concerne ses propres intérêts" mais reste très différente de l'égoïsme, exprimant un "manque d'intérêt pour les autres". Cette distinction montre bien que des motivations égoïstes seraient peu compatibles avec la notion de bénévolat.

Une fois cette connotation négative retirée au terme "égocentrique", il s'agit également de faire la part des choses en ne voyant que "des motivations purement égocentriques ou altruistes, puisque des motivations altruistes sont souvent basées sur d'autres motivations égocentriques, de même que des motivations apparemment égocentriques peuvent avoir un objectif final altruiste."[88]

Attentes du volontouriste vs. Attentes de la communauté

Les motivations exprimées (ou non) par le volontouriste avant son départ ont une influence compréhensible sur les attentes qu'il va avoir par rapport à son expérience. Toutefois les attentes du volontouristes ne correspondent pas toujours aux attentes de la communauté qui l'accueille vis-à-vis de sa venue.

Les entretiens avec les volontouristes participant à l'étude menée par *Chab Daï*[89] ont montré dans un premier temps que plus leur niveau d'études est élevé, moins leur attente d'avoir un impact sur les programmes auxquels ils prennent part est importante. Dans un second temps, l'auteure relève qu'une définition plus précise des objectifs de la mission augmente l'importance de l'impact attendu par les volontouristes, qui serait alors permis par des propositions pérennes et durables. Enfin, une attente commune à la plupart des volontouristes semble être celle de voir sa vie changée grâce aux connaissances et à l'expérience emmagasinées dans le domaine d'action de leur mission, mais aussi vis-à-vis de leur vie professionnelle et de leur vision du monde, l'idée d'être "privilégié" revenant régulièrement.

En face d'eux, les directeurs d'organisations interviewés par *Chab Daï* expriment des attentes parfois très différentes. En effet, l'analyse des mots utilisés lors de ces entretiens a montré que les organisations recherchaient chez les bénévoles de la résistance et de la maturité, une stabilité émotionnelle, une certaine conscience de soi et de l'expérience de la vie pour pouvoir s'adapter à une nouvelle culture et à un nouvel environnement. Concernant les bénévoles de courte durée (les volontouristes), les responsables d'organisation cherchent idéalement des volontaires de courte durée avec des compétences permettant d'avancer concrètement dans leur programme. Ces volontaires doivent être idéalement indépendants, ouverts d'esprit, humbles et capables de bien travailler avec des cambodgiens. Enfin, bien que les processus de recrutement varient beaucoup d'une organisation à l'autre, il apparaît essentiel pour la majorité d'entre elles que les bénévoles adhèrent aux mêmes règles que leur personnel, en particulier lorsqu'il s'agit des politiques de protection de l'enfance.

En confrontant ces deux points de vue, on observe un décalage considérable. En effet, les volontouristes (du moins, les participants à l'enquête) sont souvent des jeunes à la recherche d'une première expérience professionnelle et humaine, alors que les organisations qui les accueillent préfèreraient accueillir des bénévoles expérimentés aussi bien professionnellement qu'humainement. Cette constatation met en avant une des problématiques de l'aide au développement à base bénévole, où les organisations peinent à trouver des bénévoles compétents et expérimentés avec qui elles aimeraient travailler.

[88] Ibid.
[89] Ibid.

Ce décalage est également constaté par le MAEE dans son évaluation du VSI, "entre la demande des volontaires les plus jeunes qui sont sans expérience et qui attendent une expérience professionnalisante et les partenaires qui ont besoin de compétences de plus en plus pointues et susceptibles de sécuriser financièrement et administrativement leur projet. Le décalage est moindre entre la demande des volontaires ayant déjà une expérience professionnelle, s'inscrivant davantage dans une motivation humaine et d'échange et susceptibles de mettre au service des partenaires leur savoir-faire."[90] Là encore, la conclusion tirée par le MAEE sur le volontariat peut être mise en parallèle avec les observations faites dans le secteur du volontourisme. En effet, l'idée que l'expérience des volontaires puisse réduire ce décalage et faciliter la compréhension entre eux et leur organisation d'accueil, trouvera une résonnance au moment de questionner l'impact du volontourisme sur les projets et la communauté d'accueil.

Enfin, bien qu'elle ne soit pas forcément exprimée, il ne faut pas délaisser l'aspect matériel dans les attentes des organisations vis-à-vis des bénévoles. Dans de très nombreux cas, le bénévole apporte un soutien financier ou matériel à son arrivée, et de la visibilité pour l'organisation avant son départ et à son retour. Un directeur de centre d'accueil pour enfants interrogé par le Ministère des Affaires Sociales cambodgien en 2011 l'explique bien : "Certains de ces bénévoles sont très jeunes, mais ils viennent de familles aisées, et quand ils rentrent chez eux, ils peuvent apporter des dons plutôt importants [à l'organisation]"[91].

Face à ces différentes observations, on peut constater qu'il y a probablement un problème dans la compréhension et la communication entre les organisations d'accueil et les volontaires de courte durée. Les bénévoles de courte durée auraient souvent des attentes irréalisables concernant leur impact et sa durée sur le programme auquel ils prennent part, mais aussi sur les relations qu'ils espèrent construire et garder. En témoigne cette responsable d'ONG travaillant avec des jeunes filles anciennement exploitées qui déplore que les relations que les bénévoles aimeraient maintenir avec les bénéficiaires des organisations *via* les réseaux sociaux les éloigne de la réalité d'une vraie relation, et *« comme tant d'entre elles ont été exploitées pendant longtemps, c'est comme si elles étaient exploitées encore une fois, parce que ces gens [les bénévoles] viennent les voir et ont bonne conscience d'avoir fait ce voyage de 2 semaines, ils rentrent chez eux et sont félicités, ils partagent leur expérience, et cela bénéficie à notre association et à combattre le trafic d'êtres humains, mais ça a un impact énorme en déstabilisant les vies des filles, de l'association, du personnel, et différentes choses de ce type. »*

Afin de réduire au minimum le décalage évoqué entre les attentes des volontouristes et celles des organisations, une responsable khmère d'une ONG internationale établit les critères suivants :

"Premièrement, je pense que vous devez avoir un partenaire de confiance qui vous envoie des bénévoles. Ensuite, vous devez être capable d'identifier vos besoins, pour que vous puissiez trouver la personne qui correspond à vos besoins, et vous devez avoir un règlement intérieur que le bénévole doit accepter, pour que vous sachiez quelles sont ses attentes et quelles sont celles de l'organisation, et vous devez avoir une supervisions et des attentes claires."

[90] MAEE, "Résumé de l'évaluation du dispositif de VSI."

[91] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

4.2.4 L'interculturalité au centre de la question

« Ignorer la spécificité des cultures n'est pas sans danger, mais rien ne sert, à l'inverse, de se réfugier derrière une forteresse : la circulation des idées et les emprunts culturels sont des données permanentes de l'histoire de l'Humanité, largement sous-estimées par les tenants de l'isolationnisme qui redoutent les effets néfastes de la subversion culturelle. », Amartya Sen, économiste indien et prix Nobel d'Économie en 1998

Il est apparu dans la partie précédente qu'une des attentes du bénévole vis-à-vis de son expérience de volontourisme est la découverte d'une culture et de valeurs différentes, et que cette découverte pourrait l'aider à se positionner socialement et professionnellement. Ces nouvelles compétences sont la conséquence d'une expérience qui peut s'avérer profondément interculturelle. Cependant, dans certains cas, nous verrons que l'échange interculturel entre le volontouriste et sa communauté d'accueil est limité, et nous tenterons de comprendre pourquoi.

Ces compétences, identifiées par J. SMITH-BRAKE comme appartenant au champ des Compétences de Communication Interculturelle (ICC)[92] ont été le champ de nombreuses études sous différents noms : adaptation interculturelle, efficacité interculturelle, compréhension interculturelle, compétence interculturelle, citoyenneté globale, compétence globale, ou encore assimilation, acculturation, ajustement ou intégration (Wiseman, 2002; Deardroff, 2011; Kim, 2002). Ces différentes appellations nous donnent une idée des enjeux de l'interculturalité, faisant appel aussi bien à une dimension personnelle (adaptation, compétence) qu'à des enjeux plus larges (citoyenneté globale, intégration). Kim (1998) décrit ces Compétences de Communication Interculturelle comme une succession d'étapes menant à un changement dans la propre identité culturelle de l'individu qui y est exposé[93].

Pour comprendre les ressorts de ces changements dans le cadre du volontourisme, nous aborderons le thème de l'échange interculturel tout d'abord à l'échelle du volontouriste, puis à l'échelle plus étendue du secteur du volontourisme.

<u>Échange interculturel à l'échelle du volontouriste</u>

Partir en voyage dans un pays inconnu est un grand défi pour le volontouriste, surtout quand ce pays et sa population sont si différents de ce que l'on connaît, par les habitudes alimentaires, la manière d'aborder le temps, la langue, les comportements, les traditions, etc. Il faut être prêt à faire un grand pas vers l'inconnu, et à s'ouvrir à toutes ces nouveautés. Avant de pouvoir reconnaître puis interpréter ces nouveaux codes, et pourquoi pas même de les utiliser, il faut du temps. C'est la principale difficulté rencontrée par le volontouriste qui reste peu de temps au sein de la communauté d'accueil pour réellement rentrer en contact avec elle.

Nous avons vu grâce aux témoignages dans la partie précédente[94] que le temps d'adaptation de chacun dépendait beaucoup du temps accordé à la mission : le temps dédié à l'apprentissage augmente avec la durée de la mission. Cette constatation montre bien qu'à partir d'un certain moment dans sa mission, le bénévole/volontaire cherche à devenir efficace, à remplir sa mission, à appliquer ce qu'il sait (professionnellement) et ce qu'il a appris (culturellement), même si cet apprentissage est

[92] Intercultural Communication Competence (ICC)

[93] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[94] Voir Partie 3.4 La perception du volontariat par les bénévoles, volontaires et responsables d'ONG

incomplet. Il semble en effet indispensable de se lancer à un moment ou à un autre, puisque cet apprentissage continue en réalité tout au long du séjour, quelle que soit sa durée.

Dans le cas des volontouristes qui ont la volonté tout à fait compréhensible de faire quelque chose de concret pendant leur séjour qui ne dure que quelques semaines, ce temps d'apprentissage est donc considérablement raccourci. Ce comportement peut paraître plutôt paradoxal, puisqu'un des objectifs avoués du volontourisme est la rencontre de cette autre culture. Pris par le temps, le volontouriste ne prend pourtant "ni le temps de rencontrer l'Autre, ni le temps d'être opérationnel"[95]. La limitation de ce temps d'adaptation et de découverte peut alors mener à une plus grande incompréhension et aux difficultés de communication avec l'organisation d'accueil relevées dans la partie précédente.

Le témoignage de cette responsable d'ONG vient confirmer cette difficulté pour les bénévoles de court-terme de trouver une réelle place au sein d'une organisation : "Nous n'avons essayé que quelques fois d'avoir des bénévoles de court-terme, et les raisons sont [les suivantes] : ça prend du temps pour le bénévole de comprendre la nature de notre travail, de comprendre notre environnement de travail, et aussi d'apprendre à travailler dans une équipe multiculturelle. Ça leur prend du temps, au moins 3 mois pour tout comprendre … [Ils] auraient aimé avoir plus de temps pour faire le travail."[96]

À propos des VSI, le Ministère des Affaires Étrangères et Européennes arrive à une conclusion similaire : « L'envoi de volontaires sur un projet en zone rurale n'est pas forcement pertinent, étant donné le temps nécessaire pour parvenir à construire une relation de confiance et de travail avec les bénéficiaires. »[97] Dans ce cas, il importe de se souvenir qu'un VSI a une durée minimum d'un an, jugée insuffisante pour construire "une relation de confiance". En comparaison, une expérience de volontourisme de quelques semaines en zone rurale (comme il en existe beaucoup), paraît inadaptée à un objectif d'efficacité et d'apport réel à l'organisation et la population bénéficiaire.

Une autre explication de cette difficulté à construire un véritable échange interculturel peut résider dans les difficultés auxquelles les jeunes volontouristes sont déjà confrontés dans leur passage de l'adolescence à l'âge adulte. Le voyage à l'étranger est en effet souvent perçu comme une occasion de "se trouver ou de se définir soi-même". Ces difficultés ne font alors que s'ajouter à celles déjà inhérentes à l'adaptation culturelle et les exacerbent. (Mangold, 2012).

Vodopivec et Jaffe (2011) décrivent ainsi un espace mutuel du bénévole, dans lequel chaque acteur poursuit ses propres objectifs. Les bénévoles peuvent y construire leur propre identité en tant que "bénévoles internationaux", tout en construisant l'identité des "autres" (les bénéficiaires, et donc souvent les enfants) impliqués dans cet espace.[98] La construction de l'identité de l'Autre par le volontouriste est un autre facteur limitant de l'échange interculturel. En raison de la courte durée de son séjour, cette construction va s'appuyer sur ses idées reçues et ses préjugés, qui seront renforcés par ses premières impressions une fois sur place. En effet, ce sont bien ces images d'enfants pauvres, sans parents, sautant au cou des nouveaux arrivants, que le monde occidental a des 'orphelinats' cambodgiens, et que le volontouriste retrouvera dès son arrivée. Il en est de même pour une population sou-

[95] BONNEAU, "Phénomène d'occidentalisation au Népal et ONG internationales : quels liens ? quelle conséquences ?"

[96] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[97] MAEE, "Résumé de l'évaluation du dispositif de VSI."

[98] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

riante, accueillante, heureuse malgré la misère. Le bénévole restera toutefois rarement assez longtemps pour aller au-delà de ces visions.

À l'opposé des retombées positives qui devraient ressortir de cette rencontre, différentes études ont montré que cet échange et la compréhension qui devrait s'en suivre était plutôt limités pour le volontouriste. Raymond et Hall (2008) ont trouvé que "tandis que la tolérance culturelle augmenterait parmi les bénévoles de court-terme, les idées profondément ancrées ne changent pas."[99] En effet, bien que ces volontouristes pensent acquérir une meilleure compréhension de la culture d'accueil que des simples touristes, ils continuent d'utiliser des généralisations sur cette culture. Au contraire, ces généralisations pourraient même faire ressortir les stéréotypes sur l' "autre" malchanceux et démuni et mettre de côté une solidarité plus "authentique". Dans la même étude, il est également apparu que pour les bénévoles de très court-terme (2 semaines ou moins), le fait de se faire des souvenirs prenaient le pas sur la construction de relations avec les locaux.

Le témoignage d'Alex, volontaire au Burkina-Faso, conforte cette idée d'un renforcement des stéréotypes et d'une généralisation excessive : *"J'ai l'impression que les gens qui vont là-bas pour la première fois veulent revenir avec des certitudes pour pouvoir dire: "Voilà, ceci est bien, ceci n'est pas bien."*"[100]

Dans sa thèse sur le volontariat solidaire à l'international[101], Céline LEROUX fait ressortir de ses entretiens avec des volontaires en VSI, qu'en raison de "distances culturelles considérées comme indépassables", "les discours des volontaires sont ainsi clivés entre les « nous » des Français et par extension des Occidentaux, et les « eux » des populations d'accueil". Ce nouveau lien fait avec le volontariat montre que cette difficulté de l'échange ne réside pas uniquement dans la durée de séjour, mais bien également dans la manière d'aborder cette relation interculturelle.

Les différents obstacles évoqués quant à la construction de cet échange mettent une grande responsabilité sur les épaules du volontouristes. Kristjánsdóttir (2009) et McIntosh & Zahra (2007) tentent de rééquilibrer la balance en notant que le fait de placer la responsabilité de l'adaptation dans un environnement d'accueil uniquement sur le bénévole est irréaliste.

En effet, la notion d'échange implique des actions des deux côtés, et l'ONG devrait être en mesure d'aider le bénévole dans cette adaptation. Cet accompagnement par l'organisation d'accueil a déjà été évoqué à propos de la préparation au départ. Nous avions vu qu'il paraissait important, mais qu'il était rarement effectué, par manque de volonté et de ressources. Ward, Kim et Gudykunst (cités par Kristjánsdóttir, 2009), rajoutent cependant que "l'anxiété et l'incertitude sont intrinsèquement liées à l'adaptation, et qu'il serait difficile pour une ONG d'aider les bénévoles à y faire face à cause de la nature imprévisible du quotidien" et que ces constatations pourraient être exacerbées par un séjour de courte durée.

Les différents points abordés ci-dessus nous permettent de constater qu'un séjour de volontourisme va certainement engendrer des changements chez le volontourisme, par sa construction d'une identité qui inclue désormais la composante "bénévole". Ces changements sont d'ailleurs souvent recherchés par les volontouristes, comme nous avons pu le voir dans la partie précédente. Cette construction de sa propre identité implique une construction de l'identité de l'Autre rencontré (population bénéficiaire, organisation d'accueil, culture du pays d'accueil) et par là même des changements

[99] Ibid.

[100] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

[101] LEROUX, "Le volontariat solidaire à l'international. Une expérience formative à l'épreuve des parcours professionnels."

dans l'identité de cet Autre. La courte durée de séjour des volontouristes semble restreindre les possibilités d'échange véritable avec la population qui les accueille, et risque donc de contribuer à renforcer les stéréotypes et les généralisations aussi bien du côté du volontouriste que du côté de la population d'accueil. De plus, cette constatation fait écho à mon vécu, et à mes réactions basées sur ces stéréotypes, face à un Inconnu qui me déstabilisait. Cette limitation des échanges est donc présente dans les deux sens, et pourrait être dépassée avec un accompagnement de l'organisation d'accueil.

L'implication de l'organisation d'accueil dans l'échange interculturel nous pousse à prendre un peu de recul et à regarder le sujet depuis la sphère du volontourisme en général.

Échange interculturel à l'échelle du secteur du volontourisme

L'accompagnement du volontouriste par son organisation d'accueil pourrait faciliter l'adaptation de celui-ci, et par conséquent l'échange interculturel. Or, une conclusion de J. SMITH –BRAKE suite à ses entretiens avec des volontouristes est la suivante : "Les organisations n'orientent pas très bien leurs volontaires de courte durée dans leurs programmes, en ne leur donnant que peu de clés pour comprendre la culture khmère et pour travailler avec des cambodgiens."[102]

Cette constatation renvoie vers la réflexion des parties précédentes sur ma propre confrontation avec le volontourisme qui faisait ressortir l'importance de la préparation au départ et de l'accompagnement par l'organisation d'accueil. Le MAEE déplore d'ailleurs ce manque d'investissement des organisations d'accueil dans son évaluation du VSI : " Les entretiens auprès des 27 partenaires ont également montré que leurs motivations à prendre un volontaire […] s'inscrivaient surtout dans un contexte de contraintes avec une dimension d'échange malheureusement limitée."[103]

Cette coresponsabilité est d'ailleurs relevée dans une autre conclusion du rapport de J. SMITH-BRAKE : "Les défis dans la construction d'une relation et la communication entre bénévoles et personnel khmer semble être le résultat à la fois d'une attitude de supériorité de la part des bénévoles et d'un manque de préparation et d'information de la part de l'organisation." Ce manque dans l'accompagnement peut en partie être expliqué par un manque de ressources humaines déjà notoire par le simple fait de faire appel à des bénévoles.

Au-delà de la responsabilité partagée, on voit apparaître la problématique de la relation hiérarchique souvent relevée entre le personnel khmer d'une organisation et les bénévoles qui y passent. Dans sa thèse, Céline LEROUX cite Amina YALA :

« Si, dans les sociétés du Nord, le volontaire représente le héros, l'aventurier des temps modernes, il véhicule une toute autre image dans les sociétés du Sud. Il s'imagine bien souvent que la relation qu'il va instaurer avec ses hôtes est une relation égalitaire, de partenariat, dégagée du poids des idéologies et des événements historiques. Mais quoi qu'il fasse, il se situe dans une lignée et l'image qu'il donne est formée par la superposition des images qu'ont laissés ses "ancêtres" et "prédécesseurs" : l'explorateur, le militaire, le missionnaire, le médecin, le marchand, le colon, l'administrateur, le coopérant… Tous ces personnages se retrouvent en un seul : le "Blanc", autrefois majoritairement exploiteur et intéressé. » (Yala, *Volontaire en ONG : l'aventure ambigüe*, p.206)[104]

[102] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[103] MAEE, "Résumé de l'évaluation du dispositif de VSI."

[104] LEROUX, "Le volontariat solidaire à l'international. Une expérience formative à l'épreuve des parcours professionnels."

Au Cambodge, on retrouve ce personnage du "Blanc" jusque dans la langue khmère, puisque tous les étrangers sont appelés '*baraing'* qui signifie à l'origine '*français'*, l'ancien colonisateur. Cette vision de l'Homme blanc supérieur par sa couleur de peau a donc été instaurée dans les anciennes colonies par nos ancêtres, et cela pendant tant d'années qu'il semble parfois qu'elle ait été assimilée par les populations. Ainsi, les locaux mettent souvent le "blanc" sur un piédestal et donnent beaucoup d'importance à tout ce qu'il fait et dit. Il n'est pas rare pour un bénévole de se retrouver dans une situation où il cherche à apprendre ou comprendre les pratiques/coutumes locales mais où les locaux persistent à vouloir faire selon son avis à lui. Cette situation est souvent inconfortable au début pour le bénévole, mais l'importance porté à sa personne finit souvent par lui être agréable, et on assiste alors à ce que Vincent DALONNEAU[105] appelle le "syndrome de l'homme blanc" : le jeune bénévole blanc finit par se sentir chez lui et propose des solutions aux problèmes qui lui apparaissent. En tant que "blanc", ces solutions sont acceptées sans être remises en cause, bien qu'elles soient parfois source de détérioration des coutumes locales ou bien même ayant des impacts vitaux sur la population à long terme.[106]

Le maintien des stéréotypes est donc également présent chez la communauté d'accueil, de par l'histoire des relations entretenues avec l'Homme blanc occidental. De plus, la population d'accueil voyant défiler de nombreux volontouristes occidentaux possède certainement après un certain temps une meilleure connaissance de la culture et des pratiques "occidentales". Cependant, le volontouriste n'ayant pas forcément le temps de dépasser ses idées reçues pendant son séjour, ceux qui se trouvent en face de lui risquent de ne percevoir que le comportement lié à ces idées, et non un comportement "naturel". Ceci contribuerait alors à créer et renforcer chez la population d'accueil des stéréotypes sur les volontouristes, ayant pour origine les stéréotypes qu'ils ont eux-mêmes sur cette population. Ceci n'est toutefois supporté par aucune recherche à ma connaissance.

Le risque de détérioration des coutumes locales est nommé par certains risque d'acculturation, car la communauté d'accueil tente de satisfaire les désirs parfois cachés des bénévoles en s'adaptant à leurs idées. On assiste à un effort d'adaptation de la part de la communauté, qui a compris les attentes retrouvées chez la plupart des bénévoles. J'ai pour ma part assisté à un exemple de cette "acculturation volontaire" avec la secrétaire de CED à mon arrivée, qui profitait de sa connaissance des comportements occidentaux et particulièrement français pour s'attirer les bonnes grâces des bénévoles et autres étrangers de passage. Toutefois, comme ça a été le cas pour moi, cette adaptation faite par la population locale installe le bénévole dans un confort bienvenu, et il risque alors de ne pas faire le pas en avant de son côté pour provoquer la rencontre, donnant ainsi lieu à un "échange à sens unique".

Cette acculturation est aussi observée dans le cas d'organisations religieuses faisant preuve de prosélytisme[107]. Certaines organisations d'envoi de bénévoles font aussi parfois preuve de paternalisme en voulant imposer des valeurs ou principes étrangers et inappropriés aux coutumes et à l'environnement local. Dans le cadre de séjours de volontourisme payants, certains relèvent aussi la dévalorisation d'un engagement qui, tout comme les modes de vie locaux, deviendraient des "produits de consommation".

Sous prétexte de découverte culturelle, le voyeurisme de certains volontouristes désirant simplement être "témoins" de la pauvreté risque également de transformer les "orphelinats" et la misère des gens en "produit de consommation". On pourrait aussi qualifier de voyeurisme le tourisme

[105] Vincent DALONNEAU a travaillé plusieurs années en tant que Volontaire de Solidarité Internationale (VSI) au Cambodge, pendant lesquelles il a rencontré de nombreux volontouristes. Ce sont ces rencontres et sa connaissance du secteur de l'aide au développement au Cambodge qui l'ont mené à écrire son article : “Tourisme Humanitaire ou Volontourisme, aider ou visiter ?”

[106] Ibid.

[107] Cette tendance au prosélytisme est particulièrement marquée chez les ONG évangéliques.

d'orphelinat, où des visites de la structure d'accueil sont organisées par l'organisation elle-même ou une organisation/agence de voyage partenaire en échange d'un apport financier. Ce tourisme d'orphelinat est rejeté par V. DALONNEAU qui le compare à une visite de zoo, et où les enfants seraient objectifiés. Le mouvement *Think Child Safe* (Pensez l'Enfant en Sécurité) en a également fait un de ses chevaux de bataille en lançant une campagne choc de sensibilisation à cette pratique au Cambodge : "Les enfants ne sont pas des attractions touristiques" poussant les touristes à réfléchir avant de visiter un orphelinat.

Figure 1 : *Children are not tourist attraction, Think before visiting* (Les enfants ne sont pas des attractions touristiques, Réfléchissez avant de visiter), campagne de *Think Child Safe*[108]

Partir pour découvrir ?

Face aux difficultés évoquées de mettre en place un réel échange interculturel dans le cadre d'une expérience de volontourisme se pose la question de savoir dans quel cadre il est possible de l'expérimenter.

Une solution proposée par certains est de prendre le temps de la découverte par un "simple" voyage. C'est le conseil donné par le réseau d'information sur la solidarité internationale RITIMO dans son guide *Partir pour être solidaire :* "Un voyage dans un pays du Sud, axé sur la seule rencontre des autres, peut se suffire à lui-même et être mutuellement enrichissant […] pour peu que l'on parte avec curiosité, humilité, envie de découvrir, en se préparant aussi à ne pas trouver tout de suite de réponses."[109]

Le voyage pourrait peut-être nous permettre d'aller réellement à la rencontre de l'altérité, plus loin que la simple observation de nos différences. Une telle rencontre pourrait aussi permettre de créer un véritable échange interculturel, où la notion de réciprocité entrerait en jeu, et donc de vivre

[108] "Think Child Safe."
[109] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

une expérience bien plus profonde et pleine d'enseignements pour les deux parties, qui mènerait une meilleure compréhension mutuelle et plus de tolérance.

Une durée de séjour plus longue pourrait également favoriser cette rencontre, ainsi que des projets précis ayant pour objectif un échange interculturel. Ainsi, un cours de langue sur un sujet précis, animé par des personnes des deux cultures en présence, peut être un très bon outil pour apprendre à connaître l'Autre. Il s'agit cependant de le mettre en place et de l'utiliser d'une manière ouverte pour qu'il soit bénéfique aux deux parties.

Afin d'amener à une meilleure compréhension mutuelle, la proposition de l'ethnographe Palacio (2010)[110], de changer dans le discours autour du volontourisme, l'attention portée sur le développement et l'aide, vers une attention portée à la compréhension interculturelle, est intéressante. En effet, on considèrerait alors le volontourisme comme une forme de tourisme et non un moyen d'aide au développement.

Cependant, l'importance donnée à la rencontre de l'Autre et à l'interculturalité me semblant plus grande dans le domaine du développement que dans le secteur du tourisme, je ne suis pas certaine que cette nouvelle approche amène réellement une meilleure compréhension des cultures et des échanges plus justes. Dans ces deux domaines, il importe peut-être surtout d'éveiller les consciences à cette possibilité de rencontre interculturelle.

[110] SMITH-BRAKE, “Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia.”

4.2.5 Impact du volontourisme sur la communauté d'accueil, et sur le volontouriste

Beaucoup d'auteurs "pro-volontourisme" mettent en valeur le fait que cette pratique est "mutuellement bénéfique à la fois pour les participants (volontouristes) et pour les hôtes (membres de la communauté et organisations)"[111].

Ces auteurs se focalisent toutefois beaucoup plus sur les bénéfices d'une telle expérience retirés par le volontouriste, que sur l'impact réel de son action sur la communauté locale. Ainsi, Jones (2005) relève que les jeunes participants de son enquête sortent "manifestement transformés d'une expérience de bénévolat à l'étranger dans trois domaines : le développement personnel, l'expérience interculturelle, et le développement d'un "point de vue global" ".[112] D'autres auteurs expriment ces nouvelles attitudes par l'idée que le volontouriste devient un "citoyen global". Il est supposé que ces changements de comportements seront permanents et plus tard transmis à d'autres, et qu'ils mèneront alors vers un changement progressif de comportement de l'ensemble de la population, grâce aux témoignages des volontouristes. Cependant, aucune étude n'existe sur les bénéfices ressentis à long terme par les anciens volontouristes, et ceci ne reste qu'une supposition.

D'autres universitaires voient au contraire ces bénéfices apportés au bénévole comme des arguments contre le volontourisme. Ils mettent en avant la mauvaise répartition des bénéfices de cette pratique en faveur du volontouriste à l'instar des communautés d'accueil. Dans son article "Les impacts négatifs possibles du tourisme volontaire", Daniel GUTTENTAG (2009) relève que le secteur du volontourisme tel qu'il existe aujourd'hui risque d'entraîner "une négligence des désirs des communautés d'accueil, l'obstruction de l'avancée du travail des organisations sur le terrain, un travail insatisfaisant ou non nécessaire, un trouble dans l'économie locale, le renforcement des conceptualisations et stéréotypes de l'Autre et la rationalisation de la pauvreté"[113].

À partir de ces affirmations, nous allons tenter de déterminer plus précisément quels sont les impacts du volontourisme pour la communauté d'accueil d'un côté, en prêtant une attention toute particulière à l'impact de cette pratique sur les enfants, et d'autre part quels en sont les impacts pour les volontouristes.

Impacts sur la population bénéficiaire et la communauté d'accueil

Alors que la littérature existante sur les impacts du volontourisme pour les volontouristes eux-mêmes est abondante, il existe peu d'études concernant les impacts du bénévolat de court-terme sur les communautés d'accueil. Les opinions exprimées sur le sujet sont principalement le fait d'organisations travaillant dans le domaine de l'enfance dans les pays en développement, et sont rarement positives.

Parmi les quelques avis non négatifs que j'ai pu regrouper, on retrouve principalement la participation des volontouristes à une action de développement et donc à l'amélioration de conditions de vie de la population bénéficiaire.

L'échange culturel qui peut avoir lieu entre volontouristes et bénéficiaires est aussi parfois évoqué, mais se concentrant là aussi beaucoup plus sur les bénéfices que peut en retirer le volontouriste sans vraiment s'attarder sur ce que la population locale en retire de son côté. Wearing et al. (2005) évoquent de manière évasive les "nouvelles attitudes, valeurs et actions positives pour la communau-

[111] Ibid.
[112] Ibid.
[113] Ibid.

té d'accueil et le touriste"[114] comme un résultat possible du tourisme. Enfin, le rapport sur l'impact des bénévoles de court terme de *Chab Daï* relève des moyens d'avoir "moins d'expériences négatives avec les volontaires de courte durée" et non d'avoir des expériences positives.

Cette dernière constatation permet de soulever une question souvent exprimée : comment limiter les possibles impacts négatifs du volontourisme pour la communauté d'accueil ?

Impact sur le fonctionnement de l'organisation d'accueil et de la communauté locale

Un des risques les plus souvent évoqués lorsque l'on parle d'aide au développement en général, et en particulier lorsqu'il s'agit de l'intervention de bénévoles étrangers au sein des structures locales est celui d'instaurer une dépendance accrue de la population locale vis-à-vis des ONG et de tomber dans de l'assistanat plutôt que de la coopération. La venue régulière de volontouristes au sein d'une organisation pourrait également rendre encore plus vulnérable certaines populations dépendantes de projets mis en place par des bénévoles, mais dont le suivi à long terme par un référent local n'est pas pensé. Cet assistanat conduirait ainsi à une passivité de la population locale qui finirait par laisser la gestion de sa culture, de ses traditions, et plus largement de leur vie à la charge des étrangers acteurs du "développement".

Le mouvement *Think Child Safe* décrit le volontourisme en ces termes : « À l'instar du tourisme d'orphelinat, ce type de volontariat peut se transformer en un commerce lucratif qui met en danger la bonne prise en charge des enfants. Ces pratiques non réfléchies et organisées amplifient la vulnérabilité, les risques d'abus et l'exploitation. Tout volontariat qui n'est pas dûment réglementé a des conséquences néfastes pour les enfants. »[115]

En effet, un second danger relevé par les détracteurs du volontourisme est celui du manque d'objectivité observé chez les bénévoles et certains responsables d'organisations. Afin de s'assurer le soutien financier des volontouristes, les projets mis en place risquent d'être pensés et adaptés en fonction de ceux-ci et de supplanter les réels besoins de la communauté. L'organisation fonctionnerait alors sur la base des ressentis de personnes ne connaissant pas le contexte historique, culturel, personnel de la communauté, et non sur la base des besoins ressentis et exprimés par cette communauté.

De plus, par volonté de satisfaire leurs donateurs, certaines organisations vont jusqu'à demander à la communauté de changer de comportement pour correspondre aux modes de pensée de vie occidentaux. En témoigne une professeure cambodgienne employée par une ONG recevant des volontouristes : « On ne peut plus punir les enfants pour faire bonne figure devant les occidentaux, l'éducation devient de plus en plus difficile. »[116]

Le *turnover* permanent des volontouristes au sein d'une organisation peut également la déstabiliser. Nous l'avons vu à partir de mon expérience, l'arrivée de nouveaux bénévoles au sein d'une équipe demande une réorganisation du travail afin que chacun trouve sa place. Ceci demande de l'énergie et du temps, pour s'adapter également à ce nouveau "collègue". Nous avons également vu que lorsque les visiteurs de CED étaient trop nombreux, cela pouvait perturber l'organisation quotidienne du centre, par la nécessité de les accueillir, mais aussi par l'attraction qu'ils suscitent auprès des enfants.

[114] Ibid.
[115] "Think Child Safe."
[116] ISTACE, LETOR, and JORIS, "Tourisme humanitaire, un nouveau business ?"

Les différents points évoqués ci-dessus seront abordés plus en détails dans les parties suivantes. Nous allons maintenant nous intéresser à l'impact réel des volontouristes sur la réalisation des projets auxquels ils prennent part, et notamment, l'influence de la durée de leur séjour au sein de l'organisation sur cet impact.

Comment la durée de la mission du bénévole influence-t-elle son impact sur le projet ?

Le rapport de la coalition *Chab Daï* sur l'impact des bénévoles de court-terme dans les organisations du secteur des Droits de l'Homme au Cambodge conclut après les interviews des responsables d'organisations : "Plus un bénévole reste longtemps sur le terrain, plus l'impact potentiel sur le programme auquel il participe peut être grand. Les bénévoles ont très peu d'impact s'ils restent moins de 6 mois."

L'utilité des bénévoles de court-terme est complètement remise en cause, "excepté s'ils ont un projet spécifique sur lequel ils se concentrent et qui a un début, un milieu et une fin."[117] Cette perception est d'ailleurs partagée par les bénévoles interrogés dans la même étude, l'un d'entre eux ayant déjà effectué des missions de très courte durée (moins d'un mois) expliquant : "J'ai réalisé durant des missions de court terme à quel point elles étaient inefficaces à long terme. Elles pouvaient en fait blesser les personnes à qui nous nous adressions parce qu'elles n'étaient pas pérennes." [118]

L'institutionnalisation des enfants

Note : les sources académiques citées dans cette partie sont principalement tirées du travail de bibliographie effectué dans l'enquête sur la "Perception des structures d'accueil pour enfants par les potentiels bénévoles de court-terme au Cambodge" *de* Friends International.[119]

Les structures d'accueil d'enfants à long terme sont remises en question par certains, pour les effets négatifs sur le comportement des enfants pris en charge ainsi que les difficultés de leur réintégration dans la société à l'âge adulte. Le volontourisme associé à ces structures est par conséquent aussi pointé du doigt, contribuant dans ce cas à rendre encore plus vulnérable ces enfants pris en charge.

De nombreux travaux académiques ont en effet mené peu à peu les professionnels de la protection de l'enfance à remettre en cause la prise en charge à long terme d'enfants considérés vulnérables dans une situation initiale.

Tout d'abord, les travaux de Bowlby (1951) sur les soins maternels et la santé mentale[120], complétés plus tard par d'autres équipes, ont montré que pour que l'enfant se développe correctement, il avait besoin d'un attachement fort à une figure maternelle dans les premières années de sa vie, cette figure maternelle pouvant être représentée par d'autres personnes prenant soin de lui de manière continue et cohérente ('*care giver*'[121]) tels que les grands-parents ou une famille d'accueil. Cette assertion est restée comme un des principes clés de la compréhension des mécanismes de développement de l'enfant dans ses premières années.

[117] SMITH-BRAKE, “Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia.”

[118] Ibid.

[119] FARLEY, “Potential Short-Term International Volunteer’s Perceptions of Children’s Residential Care in Cambodia - Friends International.”

[120] "Maternal Care and Maternal Health” : publié par l'Organisation Mondiale de la Santé et traduit en 14 langues, cette étude reste aujourd'hui une référence dans le domaine de l'enfance.

[121] Le terme de '*care giver*' est repris tel quel dans les publications françaises.

Bowlby émettait aussi l''hypothèse que ce besoin pour un enfant d'avoir une relation particulière à un '*care giver*' ne pouvait pas être satisfait dans les institutions, à cause d'un taux d'encadrement des enfants trop faible et d'un changement trop fréquent de personnel. Plus tard, Rutter (1981) et Tolfree (1995) ont complété cette idée en relevant dans les prises en charges institutionnelles d'autres facteurs contribuant à la carence maternelle évoquée par Bowlby, comme par exemple le manque de stimulation et une routine rigide.

Ces résultats ont d'ailleurs mené les sociétés occidentales à favoriser au maximum la prise en charge de leurs enfants vulnérables par des familles d'accueil ou une famille élargie et à délaisser de plus en plus la prise en charge institutionnelle.

Plus récemment, en 2003, le *Bucharest Early Intervention Project* (BIEP) a conduit une série d'études comparant le développement d'enfants vivant dans des structures résidentielles avec des enfants non institutionnalisés ou ayant quitté des institutions pour des familles d'accueil. (Parker et al, 2005; Nelson, C., 2007) Les différences entre les deux groupes ont mené à l'hypothèse selon laquelle une prise en charge institutionnelle précoce avait un effet sur le développement physique du cerveau, notamment sur le circuit neuronal impliqué dans la reconnaissance des expressions faciales chez les jeunes enfants.

Ces découvertes concordent avec l'identification par Bowlby d'une période critique avant l'âge de 5 ans pendant laquelle les liens affectifs sont formés, confirmées par les avancées technologiques montrant que c'est pendant les premières années de l'enfance que le cerveau se développe le plus rapidement.

Enfin, les travaux de Goldfarb (1943) comparant 40 enfants de 6 ans vivant en institution et 40 enfants du même âge vivant en famille d'accueil l'ont mené à définir un 'syndrome d'institutionnalisation', caractérisé entre autres par de l'hyper activité et une demande d'affection non sélective.

Ces premiers résultats trouvent déjà un écho dans les témoignages de nombreux bénévoles. Ainsi Léa, ayant eu du mal à mettre en place les exercices de théâtre qu'elle avait préparé parce que "les enfants étant très dissipés, n'ayant pas l'habitude de se concentrer et participer activement à un cours du début jusqu'à la fin" a peut-être été témoin de l'hyper activité d'enfants institutionnalisés. D'autres volontouristes se désolent du manque d'affection ressenti par ces enfants. Une impression provoquée par l'accueil souvent plein d'enthousiasme des enfants pris en charge par une institution lors de la visite d'un étranger :"*Ce jour-là, nous avons donc passé le portail du centre CED, avec quelques questions en tête, des petites craintes, et une grand impatience. Un petit bonhomme* [de 4 ans] *nous a alors sauté dans les bras, tout sourire."*[122], alors qu'il n'a jamais vu ces deux jeunes filles, nouvelles bénévoles dans son centre d'accueil, et qu'il n'était peut-être même pas au courant de leur arrivée.

Une responsable de *M'lup Russey*, association cambodgienne travaillant avec le gouvernement cambodgien pour réintégrer les enfants pris en charge par des institutions, décrit ce comportement comme "caractéristique d'un enfant institutionnalisé". Elle explique : *"Ce n'est pas un comportement normal de petits enfants [face à un inconnu]. Les petits enfants restent derrière leurs parents, étant très timides, jusqu'à ce qu'ils connaissent la personne, et ensuite ils vont doucement aller vers elle. Ils ne vont pas courir vers elle, lui faire des câlins et s'accrocher à elle. Ce n'est pas un comportement mignon ou merveilleux. C'est un trouble affectif. Ce qui parait mignon est en réalité un symptôme de l'institutionnalisation. Si les enfants montrent ce comportement, alors ils sont institutionnalisés, et leur réintégration en-dehors du centre va prendre plus de temps, parce qu'ils ne savent plus comment former des relations saines."*[123]

[122] "Newsletter CED Mai 2015."
[123] M'luprussey Organization, *Child Issues*.

La question de la réintégration de l'enfant institutionnalisé à la société est le second point soulevé par les professionnels de l'enfance. En effet, l'âge moyen auquel les enfants intègrent une institution au Cambodge est de 11 ans (*Friends International*, 2015). À cet âge, les désordres de développement du cerveau observés par Bowlby ne seront plus constatés. Cependant, les risques de perte de connections avec la société cambodgienne et leur communauté (famille étendue, village), qui sont nécessaires pour une réintégration réussie dans le tissu social et économique du pays est dénoncé par les organisations prônant la réintégration des enfants pris en charge par des structures à long terme.

Ces effets à long terme de l'institutionnalisation sont moins bien documentés. On peut toutefois relever le travail effectué par l'organisation *M'lup Russey* et le Projet SKY sur ce sujet. L'objectif de ce projet est de contribuer à la "réintégration dans les communautés de jeunes adultes ayant grandi en 'orphelinats', et de les préparer à une vie indépendante libérée des effets de l'institutionnalisation".

En 2007, SKY a conduit une recherche interactive sur une période d'un mois menée avec plus de 500 adolescents cambodgiens de plus de 15 ans vivant dans des 'orphelinats' de Phnom Penh, avec l'objectif de déterminer quels étaient leurs besoins vis-à-vis de leur réintégration dans la société.[124] Les résultats de cette étude seront exposés de manière assez complète ici, puisque cette étude démontre la véracité de nombreux arguments remettant en cause l'institutionnalisation des enfants

Une partie de l'étude traitait des peurs et des appréhensions par deux questions. L'une d'entre elles était : *"Qu'est-ce qui vous inquiète le plus lorsque vous pensez au fait de partir [de l'orphelinat] ?"* La seconde était : *"Quels problèmes pensez-vous rencontrez lorsque vous quitterez l'orphelinat et retournerez dans votre communauté ?"* Après que de nombreux participants aient demandé *"Pourquoi posez-vous deux fois la même question ?"*, les responsables du projet sont arrivés à la conclusion suivante : "toutes les peurs de ces jeunes adultes [à propos de leur futur] concernent ce qui va se passer lorsqu'ils quitteront l'orphelinat et retourneront dans leur communauté".

Cette constatation a été confirmée par de nombreuses autres remarques des jeunes participants, mettant en exergue leur appréhension de devoir répondre à des besoins basiques d'une vie indépendante : comment se faire des amis ? où vivre ? comment gagner assez d'argent pour acheter à manger ? et d'ailleurs, comment se préparer à manger ? comment faire pour prendre soin de soi ?

Un des participants a dit : "Je me sens comme un canard qu'on libérerait d'une cage et qui a peur que quelqu'un le cuisine." Les responsables du projet expliquent ce sentiment : "La plupart d'entre eux, lorsqu'ils seront réintégrés [à la société], ne seront pas capable de retourner dans leur famille, parce qu'ils se sentiront comme de complets étrangers dans leur propre village. […] Ils ont vécu à Phnom Penh, parlent comme des Phnom Penhois, s'habillent comme des gens de la ville, et ils ont une éducation formelle plus avancée que leurs pairs au village. Quand ils rentrent au village, bien qu'ils aiment leur famille et que leur famille les aime (ils les ont placé parce qu'ils voulaient le meilleur pour eux), ils vont se rendre compte qu'il n'y a plus de lien entre eux, [….] ils n'ont pas partagé assez dans leur vie pour garder un lien [même si ils retournaient dans leur famille deux fois par an]. Ils peuvent leur rendre visite, mais ils ne peuvent pas vivre avec eux. Où vont-ils donc vivre après avoir quitté l'orphelinat ?"

Cette constatation est importante, car au Cambodge, l'intégration dans la société, l'obtention d'un emploi, se font principalement grâce aux réseaux familiaux et communautaires. En l'occurrence, chez ces jeunes adultes, les liens familiaux et communautaires ont été brisés par toutes ces années vécues loin des leurs. C'est une des raisons pour lesquelles leur réintégration s'avère compliquée.

[124] Ibid.

D'autres participants ont exprimé la peur de ne pas comprendre le langage corporel et les sous-entendus utilisés par les adultes, et par conséquent leur peur de se faire avoir, d'être abusé, trafiqué, exploité, sans s'en rendre compte, parce qu'ils font trop vite confiance aux gens et se reposent trop vite sur eux. D'autres encore ont exprimé leur peur de tomber dans le crime, l'addiction aux drogues, le vol, etc. comme une conséquence du fait de ne pas réussir à gagner assez d'argent pour vivre correctement.

Ces observations ont mené les responsables du projet à faire le lien entre cette situation et une étude menée en Russie entre 1993 et 1994 sur les chemins suivis par des jeunes ayant vécu en résidence entre 17 et 19 ans a obtenu les résultats suivants : 1 sur 5 sont devenus criminels ; 1 sur 7 sont tombés dans la prostitution ; 10% se sont suicidés. Si un scénario similaire se produit au Cambodge, au vu du nombre d'enfants vivant en institution, le pays risque de se retrouver dans une situation critique où des milliers de jeunes adultes se retrouveraient à nouveau vulnérables une fois lâchés dans le tourbillon de la vie. L'augmentation de la criminalité observée à Phnom Penh depuis quelques années est peut-être d'ailleurs déjà une manifestation de ce phénomène …

La conclusion principale de cette étude est donc que la prise en charge institutionnelle d'enfants semblant être en situation d'hyper vulnérabilité ne fait que les maintenir dans cette vulnérabilité. Une fois réintégrés dans la société cambodgienne, ces jeunes adultes sont donc toujours autant, voir encore plus vulnérables qu'avant. En effet, "avant d'entrer dans les orphelinats, aussi dysfonctionnelle que leur vie pouvait paraître, ils savaient où chercher une protection. Et aussi dysfonctionnelle que cette protection pouvait paraître, ils savaient où aller pour trouver à manger. Et aussi horrible que cette nourriture puisse paraître, ils savaient quelque chose. Lorsqu'ils quittent l'orphelinat, ils ont perdu ce savoir, ils ne savent plus quoi faire." L'institutionnalisation des enfants entraînerait donc une génération entière de jeunes adultes dépendants de la société, continuant à vivre dans des foyers gérés par des ONG, ou à travailler pour des ONG où ils seront accompagnés voire assistés.

Face à ces effets à long terme de l'institutionnalisation des enfants, on ne peut alors que se poser la question du rôle joué par les volontouristes.

Dans le cas des jeunes enfants, pris en charge avant l'âge de 5 ans, nous avons vu que leurs comportements affectifs peuvent être perturbés par le manque d'une présence maternelle forte et que leur prise en charge institutionnelle ne pouvait palier à ce besoin par manque de personnel et à cause d'un trop grand roulement dans l'encadrement. La succession de bénévoles agissant auprès des enfants ne peut alors que rajouter à ce désordre affectif. De plus, leur présence risque de créer un attachement excessif avec un des enfants, qui pourrait alors créer en plus un sentiment d'abandon chez l'enfant.

Dans le cas d'enfants plus âgés et d'adolescents, le risque d'un attachement excessif entre un bénévole et un enfant est toujours présent. L'abandon est vécu différemment par les jeunes qui interprètent alors cela comme un manque d'intérêt de la part des bénévoles, qui paraissent heureux de les voir sur place mais semblent les oublier une fois rentrés dans leur pays. Ainsi témoigne un jeune garçon népalais ayant grandi dans des foyers pour enfants sans pour autant être orphelin :

"Il y avait beaucoup de bénévoles : pour une courte durée, une longue durée, ou moyennement longtemps, en fonction du visa ! […] Une fois, ils viennent pour une courte durée, et ils nous donnent de l'amour, mais ensuite ils partent et quand je leur écris ils ne répondent pas. Je dis à une bénévole "Sœur, je me sens seul." et ils vont répondre "Pas de problème, je suis là.", mais ensuite ils rentrent

chez eux, je leur écris et ils ne répondent pas. Quand j'étais petit, tout le monde m'aimait, mais maintenant je suis grand et j'ai besoin d'amour."[125]

De plus, nous avons vu que ce dont ont besoin ces jeunes adultes est une aide à la réintégration dans la société cambodgienne. Cette réintégration nécessite un accompagnement vers une réappropriation de la culture, des traditions, des relations humaines de la manière dont elles sont pratiquées dans le pays. Ce travail ne peut être effectué que par des éducateurs et travailleurs sociaux qui connaissent ces codes ainsi que la langue, et qui ne peuvent donc être que des cambodgiens. Un bénévole ne venant que pour quelques semaines, ne connaissant rien à la culture, à la langue et aux codes de pays sera non seulement incapable d'accompagner le jeune correctement, mais risquera en plus de contribuer à sa déstabilisation.

Les organisations travaillant directement avec des victimes d'abus de leurs droits font d'ailleurs particulièrement attention à ce que les volontaires de courte durée aient peu d'interaction avec ce public. Ils sont aussi très attentifs aux risques d'attachement que les allées et venues des volontaires de courte durée peuvent provoquer chez le public dont ils s'occupent.[126]

La solution proposée par le Projet SKY comme par *Friends International* est donc de commencer à penser les foyers pour enfants comme des accueils de court terme. "La solution à long terme est de reconstruire la structure familiale pour que les enfants puissent rester dans leur famille." Il s'agit donc de retrouver la famille, directe ou étendue, de ces enfants, et si ce n'est pas possible, de trouver des familles d'accueil qui s'occuperont de ces enfants. La solution du placement à long terme doit être gardée pour les situations d'urgence, et même dans ces situations, devrait être remise en question en faveur de solutions alternatives.[127]

Impact sur le volontouriste lui-même

Nous l'avons évoqué, certains auteurs reprochent au volontourisme d'être trop axé sur la satisfaction de besoin du volontouriste. Cependant, certaines opinions divergent de ce courant principal, affirmant que le bénévole ne ressort pas toujours gagnant non plus de ce genre d'expérience.

Ainsi, dans leur reportage en immersion dans le monde du volontourisme commercial, Jennifer ISTACE, Marie JORIS et Catarina LETOR parlent-elles de "prise en otage du volontaire par un business qu'il ne soupçonne pas"[128]. Le volontouriste ne ressent pas forcément cette prise en otage, et c'est le cas de toutes les personnes diffusant leur témoignage enthousiaste après leur expérience de volontourisme à l'international.

Cependant, pour d'autres, cette expérience peut s'avérer difficile, car éloignée de ce à quoi ils s'attendaient. Arrivés à la fin de leur séjour, ceux-ci remettent en question ce qu'ils ont réellement amené à ces enfants. Ils ont souvent un sentiment de frustration. Ils réalisent que les problèmes auxquels ces populations font face sont bien plus complexes que simplement s'occuper des enfants, et qu'ils ne peuvent pas résoudre ces problèmes. C'est le cas de Jenny, volontouriste américaine de 30

[125] PUNAKS and FEIT, “The Paradox of Orphanage Volunteering - Combating Child Trafficking through Ehical Voluntourism -Next Generation Nepal.”

[126] SMITH-BRAKE, “Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia.”

[127] “Don’t Create More Orphans.”

[128] ISTACE, LETOR, and JORIS, “Tourisme humanitaire, un nouveau business ?”

ans dans un orphelinat dans le nord de la Thaïlande qui porte un regard critique sur la mission qu'elle effectue :"Je ne sais pas comment ce type de volontariat résoudra ces problèmes, ici ou ailleurs."[129]

Ball (2014) relève que certaines études ont montré que "de nombreux bénévoles étaient finalement déçus de tels placements, sentant que leur capacité à contribuer de manière significative à la prise en charge et à l'éducation des enfants est tellement limitée qu'ils ressentent leur présence dans le centre comme n'étant pas utile."[130]

C'est ce que Marie-Caroline JARREAU exprime dans son mémoire Intercordia – DUECODEV, *Inutile volontariat ?* :

"Une phrase est souvent revenue à mon esprit au cours de cette expérience : « Je prends la suite de volontaires et d'autres volontaires prendront ma suite. » Le responsable de l'association, l'autre volontaire présente, ou les personnes impliquées dans les projets y faisaient souvent référence. Certains ont plus ou moins marqués les esprits, d'autres ont été oubliés. Se positionner par rapport à une lignée de volontaires est l'une des premières questions auxquelles le nouvel arrivant est confronté. Cette succession de volontaires peut réellement poser question, notamment par les comparaisons qu'elle génère. Il s'instaure ainsi une sorte de compétition, une pression supplémentaire qui s'ajoute au stress de la découverte du pays."[131]

J'ai moi aussi ressenti cette inutilité et cette pression de "faire ma place" dans le centre, particulièrement après l'arrivée d'autres bénévoles qui me semblaient trouver leurs marques plus rapidement que moi.

Bien qu'une expérience de volontourisme puisse être difficilement vécue par le volontouriste lui-même, la plupart des études et des témoignages mettent surtout en exergue les bénéfices que celui-ci saura retirer d'une telle expérience.

On peut retrouver parmi ces bénéfices la satisfaction d'avoir apporté sa pierre à l'édifice, ou encore de beaux souvenirs de la découverte d'une nouvelle culture. C'est d'ailleurs ce que certaines compagnies de volontourisme vendent à leurs clients. Par exemple, on peut trouver sur le site de l'agence américaine *Ecotourism* la 'publicité' suivante *: "Participer à des activités de volontourisme est une excellente manière de profiter d'expériences de voyage uniques, et d'enrichir votre voyage avec des souvenirs authentiques et gratifiants. Vous pouvez faire une différence dans la vie de la population locale !"*[132]

Au-delà de ces apports que l'on pourrait considérer superficiels, ce sont avec de nouveaux savoir-être (relativisation des difficultés, indépendance par rapport à son milieu d'origine, tolérance plus grande, ouverture d'esprit, maturité) que repart le volontouriste, "parce que l'expérience de la différence et la confrontation des difficultés aident à évoluer, pour peu que l'on soit prêt à cela"[133]. À ces savoir-être peuvent aussi s'ajouter un désir de s'engager accru par cette expérience.

Bien que cette "incitation à l'engagement" ait été relevée par de nombreux auteurs, J. SMITH-BRAKE remarque dans sa revue de littérature qu'aucune étude montrant la longévité ou la permanence des bénéfices déterminés pour les bénévoles de court-terme, n'a été réalisée. Elle précise que

[129] Ibid.

[130] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

[131] JARREAU, "Inutile Volontariat ?"

[132] "The International Ecotourism Society | Uniting Conservation, Communities, and Sustainable Travel."

[133] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

la plupart des études se sont concentrées sur les déclarations des volontouristes au retour de leur expérience, exprimant une intention, plutôt qu'un réel acte, d'engagement.[134]

Relativiser son rôle

« Faut pas s'laisser gagner par l'euphorie de croire que l'on est un homme important. » Louise Attaque, Qu'est-ce qui nous tente ?

Daniel GUTTENTAG conclue son article *Volunteer Tourism: as good as it seems?* (Tourisme volontaire : aussi bien que ça en a l'air ?)[135] par l'affirmation suivante :

« Si d'une manière ou d'une autre, le travail du bénévole est préjudiciable à une communauté d'accueil, alors les changements personnels du bénévoles le deviennent au dépend de la communauté d'accueil. »

"Se sentir utile est un besoin profond et une source de joie. Ce sentiment est humain et positif, mais il est important de distinguer l'utilité de ce qu'on fait et le bénéfice qu'on en retire soi-même. S'avouer que l'on peut éprouver du plaisir dans cette expérience sans se cacher derrière les arguments de l'utilité ne peut qu'améliorer son action. On tentera dès lors de distinguer ce qui est utile aux autres de ce qui nous fait plaisir."[136] Il faut aussi comprendre que si cette expérience changera peut-être notre vie, elle ne changera à priori pas la vie de la communauté locale ou d'un individu en particulier comme nous l'aurions aimé.

Je crois que l'objectif n'est pas que l'autre se souvienne de nous, mais bien que nous nous souvenions de l'autre. Si l'on aborde la rencontre sous cet angle, on laissera bien plus de souvenirs chez l'autre. Je n'aurai sûrement pas l'occasion de leur exprimer mon souvenir et eux non plus, mais je pourrai les raconter à mon entourage et peut-être le feront-ils aussi ?

[134] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[135] SINGH, *Critical Debates in Tourism*.

[136] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

4.2.6 Partage et transfert de compétences

Dans sa définition du volontourisme, l'ONG *Next Generation Nepal* précise : "Dans beaucoup de cas de volontourisme, le volontouriste n'a pas besoin d'avoir des compétences initiales ou une expérience significative en lien avec son poste et cette mission a été élaborée autant avec l'intention de donner une expérience au touriste que pour pourvoir à un besoin au sein de la communauté d'accueil."[137]

Cette définition montre non seulement la volonté d'une réciprocité dans les impacts recherchés de cette expérience, mais fait également ressortir la problématique liée aux compétences réelles des volontouristes. En effet, la plupart des agences de volontourisme et des organisations proposant des missions de ce genre mettent en avant la non-nécessité d'avoir des compétences particulières pour se lancer dans l'expérience.

Toutefois, nous avons pu voir grâce aux témoignages recueillis dans les parties précédentes que les volontaires en VSI revendiquaient l'aspect professionnel de leur engagement. La plupart d'entre eux occupent des postes à responsabilité, pour de la communication, de la recherche de fonds ou la gestion des bénévoles. Pourtant, dans certaines organisations, ce sont les volontouristes qui sont chargés de ces tâches, se succédant au même poste. Dans certains cas, des volontouristes sans aucune expérience ni compétence dans le domaine médical sont amenés à effectuer des actes médicaux comme des piqûres ou des soins importants sur des blessés. Enfin, et dans une majorité des cas, les volontouristes sont plébiscités pour enseigner une langue étrangère aux enfants pris en charge par l'organisation, alors qu'ils n'ont jamais eu quelque formation ou expérience dans l'enseignement, et ils enseignent parfois même une langue qu'ils ne maîtrisent pas complètement, qui n'est pas leur langue maternelle. Il arrive en effet que de jeunes volontouristes désirant améliorer leur anglais grâce à cette expérience se soient eux-mêmes retrouvés à donner des cours d'anglais. Bien que mon séjour ait été relativement long (6 mois), ma situation était l'une de celles-ci : je donnais des cours de français à des enfants, alors que je n'avais jamais enseigné une langue à qui que ce soit avant. Je pourrais dire que mon expérience d'animatrice et de monitrice de ski m'avait donné une expérience de l'enseignement, mais j'ai constaté à mes dépends que l'enseignement d'une langue est très spécial, et bien différent de l'enseignement de quelque activité sportive ou physique que ce soit.

Les volontouristes occupent donc bien souvent des fonctions pour lesquels ils ne sont pas vraiment compétents. Pourtant, comme le relève une responsable d'ONG de la coalition *Chab Daï*, "ce n'est pas parce que quelqu'un veut venir qu'il correspond forcément à vos besoins. Et ce n'est pas parce que quelqu'un ne vous coûte rien qu'il va améliorer votre programme.", et cette situation a plusieurs conséquences.

Tout d'abord, si l'encadrement des enfants est principalement composé de bénévoles non compétents qui se relaient, au-delà des désordres comportementaux qui ont été évoqués dans la partie précédente, la structure devient inévitablement incompétente, et la présence des bénévoles inutile.

Ensuite, il apparaît qu'un projet porté uniquement par des bénévoles successifs, sans référent qui le suive du début à la fin, à moins de chance d'être mené à bout correctement. Les entretiens menés par J. SMITH-BRAKE avec les responsables d'ONG l'ont amené à la conclusion suivante : *"Cela n'aide pas d'avoir des bénévoles de court-terme qui lancent une nouvelle initiative ou projet, parce qu'ils partent souvent avant que cette initiative ait vraiment décollé. Les bénévoles n'ont souvent pas assez de temps pour transférer la prise en main et la gestion du projet à quelqu'un d'autre, et souvent, les pé-*

[137] PUNAKS and FEIT, “The Paradox of Orphanage Volunteering - Combating Child Trafficking through Ehical Voluntourism -Next Generation Nepal.”

riodes de bénévolat ne se chevauchent pas, créant un vide dans la connaissance et la prise en main du projet."[138] Ces structures incompétentes se retrouvent alors avec des projets peu organisés et difficiles à mettre en œuvre.

Pourtant, la définition d'un projet avec les bénévoles revient souvent dans les recommandations des responsables de structures comme des spécialistes du bénévolat/volontariat, pour pouvoir mener des actions atteignant les objectifs recherchés. Dans son étude des VSI, C. LEROUX montre notamment "l'omniprésence du projet comme principale modalité d'action, la diversité des savoir-faire et des savoir-être nécessaires, et la pluridisciplinarité des savoirs demandés pour exercer le métier d'agent de développement"[139]. Elle parle d'ailleurs ici d'un "métier d'agent de développement", ce qui nous renvoie encore une fois à l'aspect professionnel de l'aide au développement. Ces métiers sont pourtant dévalorisés par la pratique du volontourisme dont les "pratiquants" prennent la place de professionnels, selon V. DALONNEAU[140].

Les professionnels en question sont en partie originaires de pays occidentaux et spécialisés dans la solidarité internationale, mais il peut aussi simplement s'agir de professionnels locaux. Les bénévoles apportant une main d'œuvre gratuite à la structure, celle-ci ne fait pas le nécessaire "pour se développer et disposer d'une équipe solide, professionnelle et rémunérée capable de mener réellement à bien des projets."[141] Des bénévoles inexpérimentés ne parlant pas un mot de khmer prennent donc la place de cambodgiens ayant fait des études pour devenir professeur d'anglais. Cela permettrait pourtant d'avoir au moins un personnel stable encadrant les enfants. Pour des postes différents, le constat est le même. Employer un cambodgien amènerait de la stabilité à la structure et aux projets mis en place.

Cette question de compétences et de pérennité des projets est d'ailleurs relevée dans l'évaluation du VSI par le Ministère des Affaires Étrangères et Européennes, qui note que "la demande de VSI est motivée d'abord pour combler un manque en ressources humaines, en moyens financiers et en crédibilité. Elle est ensuite motivée pour renforcer les capacités. Dans un seul cas, elle a pour objectif de rendre pérenne une structure locale." Cette constatation est complétée plus loin par la recommandation suivante :

> *« Pour ce qui est des missions des volontaires, il n'est pas pertinent que des volontaires, notamment ceux qui n'ont pas d'expérience professionnelle antérieure, se retrouvent "responsables-coordinateurs" sur un projet. Il n'est pas non plus pertinent qu'un volontaire sans expérience prenne des responsabilités non prévues dans son profil de poste, pour suppléer un manque de ressources. Le risque de cette tendance observée aujourd'hui est d'en arriver à un volontariat de substitution de l'assistance technique mais également de substitution des compétences locales. Il peut en revanche, être envisagé de faire appel à un volontaire ayant une plus longue expérience pour répondre à la situation de difficulté vécue par un partenaire."*[142]

Il est intéressant de remarquer que dans le cadre du volontariat, une réelle importance est portée aux compétences apportées par le volontaire à son organisation d'accueil, ainsi qu'au cadre de mise en

[138] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

[139] LEROUX, "Le volontariat solidaire à l'international. Une expérience formative à l'épreuve des parcours professionnels."

[140] DALONNEAU, "Tourisme Humanitaire ou Volontourisme, aider ou visiter ?"

[141] Ibid.

[142] MAEE, "Résumé de l'évaluation du dispositif de VSI."

œuvre de ces compétences. En effet, les structures faisant appel à des volontaires en VSI sont bien moins nombreuses que celles faisant appel à des bénévoles ou des volontouristes. Elles sont par contre en général mieux organisées et l'efficacité de leurs projets est notable. De là à dire que c'est cette structuration et cette réflexion sur la mise en œuvre de compétences extérieures qui mène à ces résultats, il n'y a qu'un pas.

Partage et transfert de compétences

Ces mécanismes de pérennité des projets doivent donc être portés par les organisations et le personnel locaux. Dans certains cas, il peut s'agir d'un "mode de travail et d'organisation de l'équipe reposant sur le binôme permettant le partage et le transfert de compétences en limitant les rapports hiérarchiques".[143]

Dans le cas d'organisations qui préfèreraient avoir des bénévoles de longue durée, les responsables ont tout de même identifié des mécanismes qui permettent de garantir au maximum l'impact positif sur l'organisation de la présence d'un bénévole de court-terme (moins de 3 ou 6 mois) : "en concentrant le temps du bénévole sur des tâches concrètes et clairement définies, de sorte que le personnel et les responsables de l'organisation puissent se concentrer sur la mission plus globale de l'organisation."[144] On retrouve d'ailleurs ces mécanismes dans les recommandations de Raymond et Hall (2008) pour améliorer la compréhension culturelle parmi les volontouristes.

Un transfert de compétences ne semble donc possible que si les volontaires et bénévoles sont compétents dans le domaine de leur mission et qu'ils sont amenés à travailler en coopération avec des locaux qui seront responsables de la pérennité du projet. Il faut cependant veiller à ce que les locaux s'approprient culturellement ces compétences, sans rester calqués sur le modèle occidental amené par les volontaires/bénévoles, afin que ces connaissances servent de base de travail et de réflexion pour la communauté locale, mais pas de modèle *ad vitam eternam.* Le transfert de compétences ne semble par contre pas pouvoir être réalisé sur une trop courte période, pour les raisons d'adaptation au contexte culturel déjà évoquées dans une partie précédente.

[143] Ibid.

[144] SMITH-BRAKE, "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia."

4.2.7 Développement d'une économie locale ou globale ?

Des bénévoles étrangers se succèdent, occupant un poste qui pourrait être occupé par un salarié local permanent. Nous venons de voir que ce genre de situations, très courante dans le secteur du volontourisme, pouvait conduire l'organisation à être incompétente, mal structurée, et à avoir des projets qui ne voient pas le jour.

Quels bénéfices pour l'économie locale ?

Un autre problème ayant été évoqué est celui de la participation de l'organisation à l'économie locale. En effet, en utilisant la main d'œuvre gratuite et abondante des volontouristes, les organisations qui les accueillent économisent les salaires qui auraient dû être versés à des employés locaux.

Cependant, participer à l'aide au développement d'un pays, c'est pour moi avoir l'ambition de l'aider à atteindre une autonomie dans laquelle l'aide ne sera plus nécessaire et les acteurs occidentaux non plus. Dans cette optique, l'apport de compétences, de main d'œuvre étrangère, non seulement n'est pas suffisant, mais va à l'encontre de l'autonomisation de la société. En effet, pour être autonome, cette société doit être capable de fournir une activité à ses membres tout en leur permettant de vivre décemment. Dans le monde d'aujourd'hui, cela passe par la possibilité pour les membres de cette société d'avoir une activité professionnelle rémunérée qui leur permettra par la suite d'utiliser les services ou de contribuer à la réussite de l'activité professionnelle d'autres membres de cette société.

En continuant de faire appel au corps bénévole pour des tâches nécessitant un suivi dans le temps, ces organisations rendent inutiles la main d'œuvre locale. De plus, ces structures ne survivent en général que grâce aux dons venant de l'étranger. Lorsqu'il s'agit de dons matériels, cela ne fait pas non plus fonctionner l'économie locale. Lorsqu'il s'agit de dons financiers, ceux-ci peuvent en partie être réinvestis dans l'économie locale, mais les problèmes de transparence vis à vis de l'utilisation de ces fonds restent récurrents au Cambodge. Dans certains cas, les donateurs risquent d'enrichir involontairement des dirigeants corrompus de foyers, et leur argent n'est alors malheureusement profitable ni aux bénéficiaires de l'organisation, ni au reste de la société.

D'autre part, les bailleurs de fonds (États étrangers, agences de développement gouvernementales, organisations transnationales) prennent pour acquis la venue des volontouristes et se reposent sur leur apport sans compétences mais gratuit pour offrir une aide plus réduite aux ONG et à l'État. De plus, au Cambodge, l'influx de monnaie étrangère, et principalement de dollars américains, *via* les donateurs étrangers, contribue à perpétrer la dépendance du pays vis-à-vis de la monnaie américaine et de ses fluctuations.

Un argument avancé pour justifier le recours à la venue de volontouriste est justement leur utilisation de l'économie locale pour se nourrir, voyager, et satisfaire leur besoin de consommation occidental. L'étude de cas d'un projet de volontourisme au Maroc de Corti, Marola et Castro (2010) a effectivement trouvé un certain niveau de redistribution économique résultant de la visite de volontouristes occidentaux dans des zones en développement. Cependant, aucune comparaison n'a été explorée entre le bénéfice qu'aurait engendré le simple envoi d'argent à l'ONG d'accueil et celui fait en dépensant leur argent en tant que volontouriste.[145]

L'argument de la survie financière de l'organisation qui n'est souvent pas en mesure de fournir des salaires décents à un employé local est également souvent avancé et compréhensible, mais nous renvoie alors vers l'utilité réelle de cette organisation. Si celle-ci est simplement capable de fournir un

[145] Ibid.

toit et de la nourriture aux enfants qu'elle héberge, mais qu'elle n'est pas en mesure de s'inscrire dans l'économie locale, alors peut-être n'a-t-elle pas vraiment l'utilité qu'elle espère ? Pour V. DALONNEAU, ce fonctionnement ne fait que maintenir la structure et les bénéficiaires dans une situation de dépendance vis-à-vis des volontouristes, et cela sans évolution possible. Ces questions se soulèvent d'autant plus après les conclusions exprimées précédemment quant aux conséquences néfastes que peut avoir la prise en charge institutionnelle des enfants.

Pour contribuer à ce cercle vertueux vers une société cambodgienne autonome, les acteurs de l'aide au développement au Cambodge se doivent donc de prendre en compte l'importance de donner du travail aux cambodgiens. Les ONG les mieux structurées le font souvent, mais les centaines d'autres petites ONG utilisant de nombreux bénévoles sur de courtes durées le font beaucoup moins. Au-delà de l'emploi local, le refus de dons matériels qui pourraient être achetés au Cambodge constitue déjà un pas vers la mise à contribution du reste de la société vers son autonomisation.

Une économie globale toute puissante au *Nord* ?

La réflexion sur l'impact du volontourisme sur l'économie locale ne peut se faire sans prendre un peu de recul et regarder à qui profite ce secteur.

"Tourisme volontaire : une analyse globale", un rapport publié en 2008 par l' *Association for Tourism & Leisure Education*[146] après une enquête auprès plus de 300 organisations de tourisme volontaire dans le monde, propose les chiffres suivants : le marché du tourisme volontaire regroupait alors 1,6 million de volontouristes par an, représentant une valeur monétaire comprise entre 832 millions et 1,3 milliard de livres sterling (1,7 à 2,6 milliards d'euros). (*Association for Tourism & Leisure*, 2008 dans Butcher and Smith, 2010)."[147]

Ces chiffres nous donnent une idée de la dimension économique qu'a prise le secteur du volontourisme aussi pour les pays *du Nord*. Un aperçu d'un des opérateurs de volontourisme les plus connus, *Projects Abroad*, peut nous donner une première explication de l'ampleur de cette somme. *Projects Abroad* a pour but d'organiser des séjours de tourisme volontaire pour ses clients, proposant plus de 215 programmes de volontourisme dans 32 pays dans le monde. Leur site répertorie 11 différents domaines pour des missions au Cambodge. Ces séjours sont facturés au client/volontouriste à partir de 832€ la semaine.[148]

Ces sommes paraissent astronomiques au vu du coût de la vie au Cambodge. Le tableau ci-dessous donne un aperçu des dépenses nécessaires à Phnom Penh, la capitale du pays :

[146] Association pour la formation au tourisme et aux loisirs

[147] FARLEY, “Potential Short-Term International Volunteer’s Perceptions of Children’s Residential Care in Cambodia - Friends International.”

[148] Projects Abroad, “Missions de Volontariat et Stages Au Cambodge, Bénévolat.”

Tableau 1 Coût de la vie à Phnom Penh

Hébergement	• Chambre avec sanitaires (louée par un cambodgien) : **US $70 à US $100/mois** • Maison en collocation : **US $200 à US $500/mois** • Chambre en *guesthouse* : **US $360 à US $750/mois**
Nourriture	• Prix d'un repas dans un restaurant de rue classique : **US $0,50 à US $4/repas** • Pour un mois (30 jours à 3 repas/jours) : **US $45 à US $360/mois**
Transport	• Achat d'un vélo : **US $30 à US $40/mois**
TOTAL	US $300 et US $1000/mois

Pour ma part, pendant les 8 mois de mon séjour au Cambodge, ces coûts me sont revenus à environ US $300/mois (environ 300€/mois), sans compter tous les extras (visites touristiques, sorties restaurant ou cinéma, soirées entre amis, etc.). Toutes dépenses comprises (billet d'avion aller, vacances et déplacements dans le reste du pays, visa 1 an, et extras déjà cités), les 8 mois (32 semaines) que j'ai passé au Cambodge m'ont coûté environ 3400€. Pour la même durée, le simple fait d'utiliser les services de *Projects Abroad* (mise en relation avec l'organisation partenaire, assurance de voyage, nourriture et logement, transports quotidiens pour le travail, support logistique sur place) m'auraient coûté 4900€, auxquels il aurait fallu rajouter tous les extras qui comptent pour une bonne partie de la somme finale.

L'entreprise envoyant plus de 9000 volontouristes dans le monde par an, si l'on estime le coût moyen d'une mission à 800€/semaine et la durée moyenne de séjour à 3 semaines[149], cette activité permettrait à *Projects Abroad* d'empocher près de 22 millions d'euros par an.

C'est contre ce commerce lucratif qui se cache sous un vocabulaire lié à l'aide au développement que l'association *Service Volontaire International* (SVI[150]) se bat, afin de sensibiliser les personnes désirant faire du bénévolat à cette dérive du volontourisme. Pierre de Hanscutter, son directeur, explique que sur les 1000€ que le volontouriste va payer à une agence de volontourisme du genre *Projects Abroad*, celle-ci en reversera 600 à un "businessman" qui fait le lien avec l'association locale à laquelle il ne reversera que 100€[151].

Ainsi témoigne une journaliste belge ayant tenté l'expérience *Projects Abroad* pour documenter le sujet de l'intérieur. Envoyée sans mission précise dans une école au Cambodge, elle découvre sur place qu'elle devra enseigner l'anglais à des enfants de maternelle alors que les professeurs locaux ne

[149] Le coût de US $800/semaine correspond environ au coût minimum pour une expérience de volontourisme au Cambodge. La durée de 3 semaines a été choisie arbitrairement à partir de mes différentes lectures d'analyses et de témoignages sur le volontourisme.

[150] ATTENTION à ne pas confondre le SVI (Service Volontaire International) qui est une association, avec le VSI (Volontariat de Solidarité Internationale) qui est un dispositif de volontariat de l'État Français.

[151] Ces chiffres ne sont pas documentés. Il s'agit plutôt de montrer les différences en terme de redistribution des sommes payées.

parlent eux-mêmes pas du tout anglais. Le prix de leur séjour (1665€ + 800€ de billet d'avion) est sensé couvrir les frais de mise en relation et de placement chez un partenaire local, mais également une subvention à l'ONG qui soutient l'école où elle travaille avec quelques autres volontouristes, qui répètent, mois après mois, les noms des couleurs et des fruits en anglais. C'est donc avec surprise qu'elle découvre que cette subvention ne prenant même pas en compte le coût des repas pour les enfants, c'est le professeur qui se charge de payer le repas, et qui demande donc une contribution financière supplémentaire aux parents. Les salaires des professeurs cambodgiens de cette école varient également en fonction de la venue de bénévoles de *Projects Abroad* : $24 si personne ne vient, $80 s'il y a des bénévoles.[152]

De cette manière, ce n'est ni le partenaire local, ni le volontouriste qui sont gagnants, mais bel et bien l'agence de volontourisme et la personne intermédiaire.[153]

Ainsi, au *Service Volontaire International*, le volontourisme est défini comme "un produit commercial importé par des agences de voyage qui ont vu que les gens voulaient faire de l'humanitaire"[154]. *Next Generation Nepal* relève également cette particularité dans sa définition du volontourisme, précisant que "les volontouristes paient souvent pour ces expériences et les agences de tourisme et de bénévolat qui offrent ces expériences le font souvent avec l'objectif de faire du profit."[155] Pour le SVI, le volontourisme vu sous cet angle constitue selon eux "le pire du tourisme et le pire du volontariat".

En effet, il ressort de nombreux témoignages décrivant une mission où un nouveau groupe de volontouristes enjoués repeignent année après année les murs d'une école ou d'un orphelinat. C'est le "pire du volontariat". De l'autre côté, ces volontouristes sont parfois logés dans des conditions sommaires, pour leur permettre de découvrir les conditions de vie locale, alors qu'ils ont payé des sommes bien plus élevées qui auraient pu leur offrir un logement haut de gamme du pays : le "pire du tourisme".

Ces pratiques sont donc créatrices de richesses dans les pays *du Nord*, dont les pays et les communautés hôtes de volontouristes ne profitent pas.

---

[152] ISTACE, LETOR, and JORIS, "Tourisme humanitaire, un nouveau business ?"

[153] Voir Annexes 4: Rencontre avec Pierre de Hanscutter, directeur du Service Volontaire International (SVI)

[154] Ibid.

[155] PUNAKS and FEIT, "The Paradox of Orphanage Volunteering - Combating Child Trafficking through Ehical Voluntourism -Next Generation Nepal."

4.2.8 L'évolution de la relation "aidé-aidant"

P. de HANSCUTTER, directeur du SVI, estime que le volontourisme "commercial" "détruit à la fois le secteur touristique local et le secteur associatif"[156].

Le secteur touristique local pâtit du fait que les volontouristes ne se tournent pas de son côté, ayant des activités déjà organisées et préparées par l'agence de volontourisme. En face, le volontourisme "commercial" donne une image négative du secteur associatif dans le pays d'accueil comme dans les pays d'origine des volontaires. Les habitants d'un village qui voient leur école repeinte chaque année par de jeunes occidentaux, mais qui ne voient aucune retombée économique positive pour eux risquent d'avoir une image faussée de l'aide au développement dans leur pays.

Dans les pays occidentaux où sont basées ces agences de volontourisme, on donne au contraire au monde du développement et au bénévolat une image "salvatrice" qui attire de plus en plus de jeunes vers ces agences. Le retour plein d'enthousiasme de ces volontouristes après une expérience "enrichissante" et "valorisante" pour eux, donne au contraire une image dévalorisante du pays d'accueil, renforçant les stéréotypes sur la pauvreté et contribuant à vendre un certain voyeurisme plutôt que de provoquer une réelle envie d'engagement. Bien souvent, les témoignages regorgent de manières de dire que "tout là-bas leur est utile, pas besoin d'avoir des compétences spécifiques, un sourire et la volonté d'aider suffisent". Ce sont sur de tels témoignages que notre société se construit une image de la solidarité internationale bien lointaine de la réalité.

Nous avons pu remarquer que dans la grande majorité des discussions concernant les compétences des bénévoles ou volontaires dans le milieu de la solidarité internationale, on ne parle que de transfert de compétences, sous-entendu de la personne occidentale vers la personne locale. On parle par contre très rarement de partage de compétences ou de savoirs faisant appel à la réciprocité d'un échange. Le contexte étant celui de l'aide au développement, cette constatation nous permet de nous pencher plus avant sur la relation "aidant-aidé" dans ce milieu de la solidarité internationale. Quelles sont ces relations, comment évoluent-elles ? Nous allons ici tenter de répondre à ces questions.

L'Homme blanc en tant que "sauveur"

Nous avons déjà évoqué plusieurs fois l'image de "sauveur" que se donne le blanc occidental en mission de solidarité internationale dans un "pays en développement". Cette image provient en partie de l'imaginaire collectif de nos pays, et le bénévole part toujours avec de bonnes intentions et la volonté de faire bien. Cependant, nous avons aussi vu que les motivations qui poussaient le volontouriste à s'engager dans une telle expérience étaient mêlées d'égocentrisme et d'altruisme, les unes ayant une influence sur les autres.

"Être lucide sur cette ambiguïté [attitude généreuse ET besoins non avoués] permet de rester humble et évite de se poser en "sauveur de l'humanité"."[157] Ce conseil donné par le *guide du voyageur solidaire* du réseau RITIMO, vise à éviter ce qu'ils nomment "l'équation Pays du Sud = Besoin de moi !" Une responsable d'ONG interrogée pour le rapport de *Chab Daï* perçoit d'ailleurs ce comportement comme "diviseur" entre la population et les agents de développement.[158]

Il s'agit de comprendre que toute population, même si elle semble démunie, est capable de se prendre en main, avec ses savoir-faire, ses compétences, sa manière de penser et de s'organiser, etc., sans pour autant avoir besoin d'une aide étrangère. "Souvent d'ailleurs, en cas de catastrophes, ce

[156] Voir Annexe 4"Rencontre avec Pierre de Hanscutter, directeur du Service Volontaire International (SVI)

[157] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

[158] SMITH-BRAKE, “Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia.”

sont les populations locales qui sont les plus rapides et les plus efficaces dans la mise en œuvre des secours d'urgence."[159]

À partir de là, on peut alors commencer à aborder l'aide au développement du point de vue de la population aidée et non de celui du "bienfaiteur" occidental. Commencer par se poser la question de savoir si cette population ressent vraiment un besoin d'aide, ou si ce n'est pas plutôt nous, avec notre vision d'un monde où notre mode de vie constitue la norme à suivre, qui cherchons à combler les besoins que nous ressentons en vivant dans leur société. Aborder la question sous cet angle, c'est donc reconsidérer l'objectif réel de notre action, et admettre que parfois, une population ne ressent pas le besoin d'avoir notre aide, ou qu'elle a besoin d'une aide spécifique que nous ne sommes pas en mesure d'apporter si nous ne possédons pas les compétences correspondantes.

Le défi de la solidarité internationale se trouve donc dans la "capacité [à] mobiliser et valoriser, à travers son action, les ressources, savoir-faire et productions locales"[160], plutôt que "faire à la place de". Arriver avec toutes les solutions en mains, c'est un peu comme transformer l'aide au développement en un jeu dans lequel il faudrait choisir une réponse parmi celles qui nous sont proposées pour répondre à une question décontextualisée.

Dans les projets d'aide au développement, on retrouve très souvent la volonté de combiner préservation et développement au niveau de la communauté visée, au nom du développement durable. Le problème dans cette approche repose sur la méconnaissance des problématiques de développement durable par les populations locales. La détérioration de l'environnement dans beaucoup de ces pays vient d'ailleurs souvent de l'application directe de modes de consommations occidentaux dans des sociétés qui n'y étaient pas du tout préparées. Au Cambodge, l'arrivée du plastique et sa facilité d'utilisation a permis de remplacer tous les autres emballages existants. Dans un pays où les gens étaient habitués à utiliser des emballages naturels (feuilles de bananiers par exemple) qui pouvaient être jetés dans la nature sans conséquences, ils ont gardé les mêmes habitudes avec le plastique. Le pays ayant été détruit, aucun moyen de collecte des déchets n'existait et n'a pu être mis en place, et la pollution due aux déchets plastiques est omniprésente au Cambodge.

Ceci donne un exemple de l'impact que peut avoir l'importation de modes de consommation sans prise en compte du contexte. En arrivant au Cambodge, les occidentaux ont importé des habitudes de consommation qui se sont étendues au reste de la population. Toutes les cultures de la planète ont à un moment donné été influencées par d'autres, et leur construction ainsi que leur évolution repose justement sur la circulation des idées et l'adaptation d'une coutume à un environnement particulier. Cependant, il convient de faire attention à ce que les idées circulent et soient adaptées à chaque contexte. Le fait d'imposer un trait de sa culture à une société qui ne le possède pas occulte l'échange culturel. Au contraire, celui-ci est respecté si chacun aborde l'Autre avec respect et prend le temps d'expliquer ses spécificités culturelles sans pour autant chercher à les présenter comme étant de valeur supérieure à celles de son interlocuteur.

"Dans un environnement où un groupe privilégié donne de son temps et où un autre groupe « sous-privilégié » reçoit de l'assistance, la relation établie ne donne pas un pouvoir égal aux 2 groupes. C'est une forme de néocolonialisme." (Daniel Guttentag, "Volunteer Tourism : as good as it seems?") [161]

---

[159] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.
[160] Ibid.
[161] SINGH, *Critical Debates in Tourism*.

Cette idée que notre manière de penser est meilleure que celle de la population d'accueil a été défendue et appliquée pendant des décennies par les empires coloniaux européens jusqu'à ce que les populations colonisées, puis "aidées" après la décolonisation, aient intégré cette idée. C'est représenter dès le départ la coopération avec "une main au-dessus de l'autre"[162]. L'exprimer aujourd'hui va alors contribuer à renforcer deux stéréotypes : celui qu'a la population d'accueil sur les occidentaux qui "de toute façon, savent mieux", et celui qu'ont les bénévoles sur la situation de ces populations qui les laissent faire parce que "ils ne savent pas". Des stéréotypes qui "divisent et augmentent ces déséquilibres de pouvoir qui sont destructeurs"[163]

Une relation d'interdépendance

Le renforcement de ces stéréotypes contribue également à maintenir une relation d'interdépendance entre la population aidée et les acteurs du développement.

En effet, la survie des organisations locales dépend souvent uniquement des dons venant de l'étranger. Cette dépendance financière conduit les responsables de ces organisations, ou les populations directement, à ne pas oser donner leur avis sur les projets proposés par les bénévoles, de peur de perdre leur aide. Cela peut aussi conduire les organisations à accepter la venue de bénévoles qui ne sont pas capables d'apporter des compétences correspondant à leurs besoins, uniquement parce que ce bénévole a déjà aidé financièrement l'organisation. Ainsi, des projets incomplets, mais aussi irréalistes au vu des besoins et des modes de travail locaux vont être lancés sans jamais voir le jour, ou sans être perpétués une fois le bénévole parti. Dans le cas où un projet voit quand même le jour grâce à la persévérance d'un bénévole, et amène réellement un plus à l'organisation, si aucune transmission n'est réalisée entre le bénévole et le personnel permanent de l'organisation ou même directement les bénéficiaires, le travail effectué sera probablement abandonné au risque de rendre au public bénéficiaire une vulnérabilité qu'il avait perdu.

D'autre part, certaines organisations corrompues ou malveillantes, se retrouvent également dépendantes de la population bénéficiaire. Comme l'explique la responsable de *M'lup Russey*, "au Cambodge, il n'y a pas d'orphelinats parce qu'il y a des orphelins, il y a des orphelins parce qu'il y a des orphelinats".[164] Les responsables de ces organisations se font de l'argent en "créant" des orphelins qui attireront la pitié et l'empathie des donateurs étrangers. Leur intérêt est donc de les garder dans une situation de vulnérabilité où les parents accepteront de laisser leur enfant à la garde d'une structure si on leur promet un accès à l'éducation et même parfois de l'argent.

Cette dépendance vis-à-vis de la population bénéficiaire peut aussi être observée pour les volontouristes qui, "afin de satisfaire leurs objectifs, ont besoin d'un projet sur lequel travailler et ont besoin de quelqu'un dans le besoin à aider." (Vodopivec et Jaffe, 2011)

Enfin, dans le cas du volontourisme "commercial", certaines organisations ne fonctionnent que grâce à l'envoi de bénévoles et de fonds par l'agence de volontourisme, et se retrouvent donc entièrement dépendants des stratégies de ces entreprises, qui peuvent, du jour au lendemain, décider de ne plus envoyer de bénévoles chez ce partenaire.

---

[162] Voir Annexe 4: rencontre avec Pierre de HANSCUTTER, directeur du SVI.

[163] SMITH-BRAKE, “Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia.”

[164] M’luprussey Organization, *Child Issues*.

L'influence du néolibéralisme

"La plupart des ONG sont financées et patronnées par les agences d'aide au développement qui sont, à leur tour, financées par les gouvernements occidentaux, la Banque Mondiale, les Nations Unies et quelques entreprises multinationales. Sans être identiques, ces agences font partie d'un ensemble politique aux contours flous qui supervise le projet néolibéral et dont la demande prioritaire est d'obtenir des coupes drastiques dans les dépenses gouvernementales ! Pour quelles raisons ces agences financent-elles les ONG ? Serait-ce seulement un zèle missionnaire démodé ? De la culpabilité ? C'est sans doute un petit peu plus que cela. Les ONG donnent l'impression de remplir le vide laissé par un État en retraite. Et c'est ce qu'elles font, mais de manière inconséquente. Leur contribution réelle est de désamorcer la colère et distribuer au compte-goutte, sous formes d'aide ou de bénévolat, ce à quoi les gens devraient normalement avoir droit. Les ONG altèrent la conscience politique. Elles transforment les gens en victimes dépendantes et émoussent les angles de la résistance politique.", Arundathi Roy, écrivaine et militante altermondialiste indienne

Cette citation nous donne un résumé qui me semble plutôt bien décrire les mécanismes qui régissent l'aide au développement aujourd'hui. Derrière la volonté des ONG du Nord d'offrir un "appui aux initiatives des acteurs du Sud"[165], pour passer d'une *'aide'* au développement à une *'coopération'* au développement, se cachent des politiques économiques sur lesquelles ni le bénévole, ni les ONG ne peuvent avoir vraiment d'influence. Le volontariat est alors instrumentalisé par les différents acteurs de la solidarité internationale qui poursuivent chacun des objectifs différents : l'apport de compétences et d'argent pour les organisations, une expérience extraordinaire et enrichissante pour les bénévoles, des agendas politiques et économiques pour les grands bailleurs de fonds, etc.

La question qu'il convient alors de se poser est peut-être celle exprimée par le Père PONCHAUD : "Comment parvenir à faire donner la parole au peuple, pour qu'il puisse réaliser les efforts de solidarité qu'il entrevoit nécessaires ?"[166]

[165] MAEE, "Résumé de l'évaluation du dispositif de VSI."
[166] PONCHAUD and MOUCHARAFIEH, "Les méfaits de l'aide internationale."

4.3 Recommandations

Face aux problématiques exposées dans cette partie, les différents acteurs de la solidarité internationale expriment tous des recommandations pour avancer vers des pratiques de bénévolat bénéfiques pour l'ensemble des acteurs. Les recommandations exprimées ci-dessous sont une synthèse de celles émises par certains auteurs académiques, ainsi que par les ONG *Next Generation Nepal*[167] et *Friends International*[168], la coalition *Chab Daï*[169], le *Guide du Voyageur Solidaire*[170] du réseau RITIMO, et le *Ministère français des Affaires Étrangères et Européennes*[171].

Recommandations à destination des organisations d'envoi et d'accueil de bénévoles

Les principales recommandations faites à l'égard des organisations accueillant des bénévoles dans leur structure concernent le travail à faire autour de la venue du bénévole. Ce travail ne peut être effectué sans avoir auparavant réfléchi à la raison d'être, les objectifs et projets à long terme, et les besoins de l'association elle-même. À partir de ces besoins, il s'agit de définir lesquels peuvent être pourvus par les ressources déjà présentes dans l'association, et ceux pour lesquels une aide extérieure serait nécessaire. Cette réflexion pourra ainsi permettre de déterminer un profil de poste pour le bénévole avec des compétences requises pour la mission en question. Il est également recommandé de missionner des personnes expérimentées dans le domaine de la coopération internationale ou des domaines concernés lorsque cela est possible (le principal problème intervenant face à cette recommandation est que les personnes expérimentées dans le domaine de la coopération internationale sont en général des professionnels qui ne peuvent donc pas se permettre de faire du bénévolat à long terme dans ce type d'organisation).

La vérification des antécédents judiciaires des candidats au bénévolat est aussi recommandée, ainsi que l'établissement d'une charte éthique qui permet à l'association de définir ses valeurs, et qui doit être acceptée par les bénévoles. Lorsqu'il s'agit d'une structure d'accueil pour enfants, la charte éthique devrait également être accompagnée d'une déclaration de protection de l'enfance à laquelle les bénévoles devront aussi adhérer.

La venue d'un bénévole n'est pas un événement anodin, et l'organisation doit être prête à l'accueillir. Cela implique non seulement qu'il ait un projet défini sur lequel travailler, mais également que l'organisation soit en capacité de l'accompagner à son arrivée, en lui proposant par exemple "une formation pour les nouveaux bénévoles, en particulier pour ce qui concerne le travail dans un environnement interculturel"[172]. Cela demande de la disponibilité de la part des personnes référentes des bénévoles au sein de l'association, ainsi qu'une préparation de l'ensemble des travailleurs de l'association et de la population bénéficiaire à recevoir ce bénévole, afin que chacun sache pourquoi il vient et quel sera son rôle. Le rapport de la coalition *Chab Daï* préconise d'ailleurs que le bénévole ait un ho-

[167] PUNAKS and FEIT, “The Paradox of Orphanage Volunteering - Combating Child Trafficking through Ehical Voluntourism -Next Generation Nepal.”

[168] FARLEY, “Potential Short-Term International Volunteer’s Perceptions of Children’s Residential Care in Cambodia - Friends International.”

[169] SMITH-BRAKE, “Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia.”

[170] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

[171] MAEE, “Résumé de l’évaluation du dispositif de VSI.”

[172] SMITH-BRAKE, “Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia.”

mologue local dans le personnel, afin de favoriser la pérennité des projets, et d'éviter l'établissement d'une relation hiérarchique entre le bénévole et le personnel local. Le même rapport rappelle qu'une partie de la préparation des bénévoles à travailler avec des personnes vulnérables consiste à "s'assurer qu'ils savent que ce sont eux qui sont responsables des relations qu'ils vont avoir avec ces personnes, et non les bénéficiaires", puisque nous l'avons vu pour les enfants, leur histoire ne leur permet pas toujours d'avoir des comportements relationnels adaptés.

En ce qui concerne la pérennité des projets, le rapport de *Chab Daï* préconise également l'accueil de bénévoles sur une longue durée, en particulier pour les organisations ayant peu de ressources humaines à accorder à l'encadrement de ces bénévoles. Ceci permet de dépenser moins d'énergie et temps à en accueillir de nouveaux tous les mois. Ceci permet également la transmission du projet porté par le bénévole au personnel permanent de l'association. Pour les missions de moins de trois mois, ce même rapport recommande d'ailleurs de ne pas attendre de continuité dans les projets, mais au contraire de s'arranger pour que ces missions soient dédiées à des projets spécifiques pouvant être terminés à la fin de la mission.[173]

Cette préparation à la venue des bénévoles devrait également être faite en lien avec les organisations d'envoi de bénévoles, notamment en ce qui concerne leur orientation vers une mission particulière et leur formation pour travailler dans un contexte interculturel qui reflète la réalité du terrain. En ce qui concerne le choix des bénévoles, les organisations d'envoi devraient se positionner en premier lieu en support des organisations d'accueil, et leur laisser une grande liberté de sélection des bénévoles, car ce sont elles qui savent le mieux quels sont leurs besoins et quel type de bénévoles elles recherchent.

Recommandations à destination des potentiels volontouristes/bénévoles

La population des pays occidentaux, et donc les potentiels volontouristes/bénévoles ne sont pas exempts de recommandations pour les aider à vivre une expérience qui soit bénéfique autant pour eux que pour leur organisation d'accueil et la population bénéficiaire.

Nous avons vu qu'il existe de nombreux impacts négatifs liés à l'institutionnalisation d'enfants. C'est pourquoi les organisations militant pour des prises en charge alternatives des enfants recommandent avant tout de ne pas faire de bénévolat dans des "orphelinats", afin de ne pas participer à cette vague d'institutionnalisation. Cependant, de nombreux autres acteurs ne vont pas jusque-là, et proposent quelques conseils qui peuvent s'appliquer à du bénévolat dans n'importe quel secteur. Ces recommandations s'articulent principalement autour d'un seul et même sujet : la préparation au départ.

En tant que potentiel bénévole, il s'agit tout d'abord de déterminer ce qui nous pousse à partir. Une réflexion profonde sur nos motivations nous permettra dans un premier temps de mieux nous connaître, et de partir "en tant que nous même"[174]. Cette lucidité sera utile au moment d'affronter les difficultés liées à l'éloignement de nos proches, à la perte de nos repères, à un environnement inconnu. Elle nous permettra également de déterminer plus précisément quel genre d'engagement nous voulons prendre et dans quel contexte.

[173] Ibid.
[174] Voir Annexe 3 : Accompagnement du bénévole et préparation au voyage

Le *Guide du voyageur solidaire* de RITIMO propose ainsi de se poser des questions sur nos attentes (pourquoi partir, dans quel cadre, avec quels objectifs ?), nos acquis (quelle sont nos expériences, nos connaissances dans le domaine de la solidarité internationale ?), nos apports (que sommes-nous en mesure d'apporter, serions-nous prêts aussi à le faire dans notre propre pays ?), et nos rapport aux autres (comment envisageons-nous notre relation avec la population qui nous accueillera ?)[175]. Les réponses que le futur bénévole fera à ces questions lui permettront alors de mesurer la maturité de son projet et de sa réflexion sur le sujet.

La seconde étape consiste à se renseigner le plus précisément possible sur le pays dans lequel on désire s'engager. Une meilleure connaissance du pays, de son histoire, de ses traditions, de sa culture, permettra au futur bénévole de mieux appréhender les problématiques qui y trouvent place. Par exemple, le fait que la majorité des potentiels volontouristes interrogés par J. FARLEY ignorent que la plupart des enfants pris en charge par des structures au Cambodge ne sont pas orphelins[176], montre que ces personnes se sont certainement peu renseignées sur le sujet avant de décider de s'engager. La connaissance de ce fait n'aurait peut-être pas changé leur volonté de s'engager, mais aurait probablement changé leur manière d'aborder le sujet.

Comme le souligne le *Guide du Voyageur solidaire* de RITIMO, "le départ doit être vu comme un moyen privilégié de réfléchir sur le développement, l'engagement et la coopération."[177] Un travail de prise d'informations sur ces sujets permettrait alors au futur bénévole de prendre conscience des enjeux économiques et historiques liés de l'aide au développement (colonisation, néocolonialisme, néolibéralisme), ainsi que de l'importance que prend la notion d'interculturalité dans l'expérience qu'il s'apprête à vivre. Cela lui permettrait aussi de comprendre que quelle que soit son action sur le terrain, elle aura un impact sur le public bénéficiaire, et que celui-ci peut être négatif. Il s'agit alors de tout mettre en œuvre pour qu'il ne le soit pas.

Le choix de son organisation d'accueil est également très important. Il s'agit non seulement d'adhérer au projet et aux valeurs de cette organisation, mais également de vérifier qu'elle est fiable. Nous avons en effet vu que de trop nombreuses organisations gardaient des enfants dans de mauvaises conditions, dans l'unique objectif de faire du profit. La connaissance du contexte dans lequel le futur bénévole s'apprête à s'engager lui permettra donc de mieux apprécier le travail fait par les ONG sur le terrain afin de choisir celle avec laquelle il a envie d'aller plus loin. Un travail de recherche d'informations sur cette organisation est également essentiel. Grâce à Internet, l'accès à cette information est très facile depuis nos pays occidentaux, et les sources d'informations sont nombreuses (site internet officiel de l'organisation et des associations partenaires, blogs d'anciens bénévoles, forums, ambassades officielles dans le pays, ONG de références, etc.). La confrontation de toutes ces informations permettra de s'assurer de la véracité et du bien-fondé des projets de son organisation d'accueil.

Le choix d'une association avec laquelle s'engager doit également reposer sur ce qu'on peut potentiellement lui amener. Ainsi, la plupart des acteurs de la solidarité internationale s'accordent pour recommander aux potentiels bénévoles de ne proposer leur aide que pour des compétences spécifiques qu'ils possèdent, rappelant que tout le monde n'est pas apte à travailler avec des enfants vulnérables, et que cela est aussi vrai dans les pays *'en développement'* que dans les pays *'développés'*. Il s'agit également d'être prêt à s'adapter aux programmes de l'association plutôt que de vouloir imposer ses propres règles.

---

[175] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

[176] FARLEY, "Potential Short-Term International Volunteer's Perceptions of Children's Residential Care in Cambodia - Friends International."

[177] RITIMO, *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*.

La question des compétences apportées renvoie à celle de la pérennité du projet dans lequel le bénévole sera impliqué. De même qu'aux organisations d'accueil, il lui est recommandé de prévoir un séjour assez long pour qu'il soit significatif pour lui, et pour l'organisation. C'est en effet aussi au futur bénévole de s'assurer que le projet qui lui sera confié pourra être mené à bien dans le temps de son séjour ou le cas échéant, pourra être transmis dans de bonnes conditions au personnel permanent. Cependant, le bénévole doit aussi rester lucide quant au fait que sa présence ne changera pas forcément le cours des choses, et qu'il ne sera pas forcément utile. Cela demande de l'humilité et de l'ouverture d'esprit, pour se diriger vers une situation d'apprentissage et d'échange.

Afin de favoriser l'échange et la compréhension interculturelle, il s'agit également pour le futur bénévole de reconsidérer le voyage en tant que tel comme une opportunité pour apprendre à connaître le pays, aller à la rencontre de sa population et essayer de comprendre sa manière de communiquer et ses traditions. Définir le voyage et la rencontre comme seul objectif plutôt que de chercher à faire du bénévolat à tout prix est une alternative qui est également souvent proposée.

Une autre alternative proposée est celle d'un engagement différent. Cela peut être en s'engageant dans son pays d'origine, dans un contexte culturel que l'on connait mieux, et qui nous permettrait de mener plus loin et plus efficacement des projets de solidarité, en participant à des actions citoyennes ou en changeant nos modes de vie et de consommation. Cela peut aussi être en soutenant des projets de développement qui ont fait leurs preuves.

Ainsi, comme le *Guide du Voyageur Solidaire* de RITIMO l'exprime très bien, "cette préparation peut sembler fastidieuse, [mais] elle est indispensable pour mesurer sa motivation et la confronter aux réalités. […] Réfléchir n'empêche pas de se révolter ni de s'engager, cela permet juste de le faire d'une façon plus pertinente."[178]

Recommandations à destination du secteur de l'aide au développement et du tourisme

Les recommandations des acteurs du développement ne sont pas destinées qu'aux bénévoles et aux associations qui les accueillent, mais également à l'ensemble du secteur de l'aide au développement dont ils font eux-mêmes partie. Ces recommandations s'adressent aussi au secteur du tourisme, et principalement aux acteurs du tourisme dit "alternatif". En effet, le volontourisme mêlant envie de voyage et de bénévolat, les deux secteurs sont concernés.

En premier lieu, il s'agit pour le secteur de l'aide au développement de communiquer sur les réalités du terrain, tant au niveau des besoins et des conditions de prise en charge du public bénéficiaire, que du travail effectué par les ONG et les professionnels de la solidarité internationale. Cette communication doit s'adresser non seulement au grand public parmi lequel se trouvent les potentiels bénévoles, mais également aux petites ONG qui agissent elles aussi sur le terrain sans pour autant être toujours au fait des connaissances et techniques éprouvées par d'autres.

Communiquer sur le travail des professionnels de la solidarité internationale aurait pour impact de les faire connaître et de valoriser leur parcours, mais également de mettre en lumière la nécessité d'avoir des compétences spécifiques pour mener à bien certains projets. Cela permettrait entre autre de mettre un terme à ces missions de volontourisme médical où des bénévoles sans aucune connaissance médicale sont mis en situation de soignant.

[178] Ibid.

Une valorisation des projets d'autonomisation et de réintégration des publics bénéficiaires au sein de la société devrait également être effectuée. Cela permettrait à la fois de mener progressivement à un changement de pratique de la part de l'ensemble des acteurs du milieu, et de réorienter l'action de soutien du public occidental vers ces solutions 'alternatives'. Dans le cadre de la protection de l'enfance, les deux mouvements se déroulant en simultané permettraient de généraliser la prise en charge par la communauté, en rendant au contraire l'institutionnalisation comme la 'dernière alternative', de même qu'il en est dans nos pays occidentaux.

La valorisation de ces projets d'autonomisation rentre aussi dans l'objectif de casser les stéréotypes du 'blanc sauveur', en permettant aux populations de se prendre elles-mêmes en charge. Il s'agit pour cela de travailler dans l'optique d'une véritable coopération et d'abandonner l'assistanat encore pratiqué par un grand nombre d'organisations, grâce à la mise en valeur et au renforcement des savoir-faire, savoir-être et compétences locales permettant d'adapter ensuite les compétences qui pourraient être transmis par les occidentaux à leur environnement.

Les stéréotypes doivent également être cassés du côté des potentiels bénévoles, en sensibilisant cette population aux risques liés à l'institutionnalisation des enfants, à l'inutilité souvent constatée des engagements de courte durée sans compétence spécifique, et à la réalité des agences de volontourisme pour qui l'objectif principal reste de faire du profit. Il s'agit de mettre aussi en valeur aux yeux du public les réussites en matière de réintégration montrant que c'est une solution qui fonctionne, et qu'il n'est pas vain de soutenir.

Cependant, il paraît aussi nécessaire de développer de nouvelles formes de bénévolat, de coopération, qui permettraient à la fois de satisfaire les envies et besoins des occidentaux de s'engager, et d'avoir un impact positif sur la population bénéficiaire. Ces nouvelles formes de bénévolat pourraient être orientées vers des compétences professionnelles, telles que l'informatique, la recherche de fonds, ou d'autres compétences techniques.[179]

Dans l'objectif d'un engagement différent, il s'agit également pour le secteur du développement de travailler en coopération avec le secteur du tourisme. Il peut s'agir entre autre d'aider le touriste à remettre le voyage et la rencontre au centre de ses préoccupations, tout en développant un tourisme 'solidaire' qui travaillerait avec des organisations locales pour favoriser le développement d'une économie locale et d'une autonomisation des populations.

De son côté, le secteur du tourisme pourrait également jouer un rôle important dans la sensibilisation du public aux problématiques liées au volontourisme, et cela en donnant des informations, mises en garde et recommandations sur le sujet pour les pays concernés, ou en renvoyant vers des acteurs spécialisés et reconnus. Par exemple, le bureau cambodgien de l'UNICEF qui recommande aux potentiels bénévoles d'éviter de travailler dans des institutions pour enfants.

Le volontourisme peut avoir des effets négatifs, notamment auprès des enfants. Il n'est pourtant pas question de tout rejeter dans ce concept, mais plutôt de faire en sorte que les bénévoles, les organisations d'envoi et d'accueil, ainsi que tout le secteur du développement comme du tourisme se mobilisent dans un même objectif pour impulser un changement dans les pratiques qui permettra de limiter l'impact négatif qu'une aide mal ajustée peut avoir, sans pour autant éteindre la volonté d'engagement de la population occidentale, qui peut être source de beaucoup d'avancées.

[179] FARLEY, “Potential Short-Term International Volunteer’s Perceptions of Children’s Residential Care in Cambodia - Friends International.”

5 Quel avenir pour le volontourisme ?

Les parties précédentes nous ont permis d'aborder le sujet du volontourisme sous différents aspects. Les témoignages de bénévoles, volontaires et responsables de structures d'accueil pour enfants nous ont tout d'abord permis de mettre à jour les ressentis des acteurs du développement au Cambodge et de plonger plus profondément dans le sujet. Après un retour sur la définition à donner au volontourisme, le travail de recherche bibliographique appliqué aux différentes thématiques du développement dans le cadre du volontourisme nous a permis de regrouper les avis des différentes parties.

Porter un jugement sur le volontourisme est un exercice difficile. En effet, cette pratique dépend de beaucoup de paramètres (motivations complexes du bénévole, implication de la population locale, objectif de la présence du bénévole, entre autres), et il est difficile de généraliser une analyse pour toutes les thématiques abordées.

C'est pourtant ce que je vais tenter de faire en m'appuyant sur les différents points de vue abordés dans ce travail.

Peut-on porter un jugement sur l'ensemble des acteurs du volontourisme ?

Porter un jugement sur l'ensemble des acteurs du volontourisme me semble inadapté. En effet, chacun de ces acteurs joue son rôle dans ce milieu, possède ses propres valeurs et y voit son propre intérêt. Tout dépend de l'angle sous lequel on aborde la question : du côté de l'enfant, du bénévole, du touriste, de l'agence de voyage ou de l'organisation d'accueil.

À partir du travail effectué dans les parties précédentes, il me semble toutefois que de nombreux points peuvent être remis en question afin de se forger son propre avis sur le sujet.

Quelle place occupe réellement le milieu de la solidarité internationale ?

Il apparaît clairement que tous les secteurs dans lesquels on observe du volontourisme n'ont pas les mêmes enjeux. En effet, entre une mission de protection/restauration de l'environnement et une mission liée au secteur de l'enfance, les problématiques sont bien différentes. Il est donc important de bien prendre en compte le contexte dans lequel on se positionne.

Toutefois, certaines thématiques sont communes à tous les secteurs. Parmi elles, la relation existante entre les communautés 'locales' aidées, et les 'agents de développement'. Par 'agents de développement', j'entends toutes les personnes impliquées dans un projet avec l'objectif d'aider une population. Nous avons bien vu dans le développement des avis académiques concernant le volontourisme, que de nombreux auteurs dénoncent une forme de néocolonialisme influencée par l'idéologie du néolibéralisme présente dans nos pays occidentaux.

Je crois aujourd'hui que cette question est importante dans une démarche de remise en question de la solidarité internationale telle que nous la connaissons aujourd'hui. En effet, l'analyse d'A. ROY évoquant la mise sous perfusion par les ONG de la population "[émoussant] les angles de la résistance politique" me semble particulièrement pertinente dans le cas du Cambodge. Un expatrié de longue date dans le pays m'avait d'ailleurs fait part de la même opinion lors d'une discussion sur la situation des ONG au Cambodge. En gardant le peuple cambodgien dans une situation d'assistanat et en supplantant l'État dans certains de ses devoirs (développement de l'éducation, de la santé), les ONG ont conduit le milieu de l'aide au développement, qui se voulait à ses débuts apolitique, à se politiser d'une manière plus ou moins consciente et à occuper une place dans le jeu politique du Royaume.

La politisation du milieu de la solidarité internationale peut même être exacerbée par les pratiques de volontourisme. C'est ce que prétend Jim Butcher dans son article *"Volunteer tourism may*

not be as good as it seems" (2012) : "Le bénévolat n'est pas le problème, et le tourisme non plus. Pour moi, ce sont les politiques et les déclarations politiques derrière et autour du tourisme volontaire international qui sont problématiques et parfois assez réactionnaires."[180]

La question qu'il convient de se poser concerne donc la volonté ou non des ONG à occuper un rôle politique dans les pays où elles agissent. Une chose est sûre, c'est qu'en continuant de recevoir des subventions de la part des gouvernements occidentaux ou des agences transnationales telles que la Banque Mondiale, elles font partie du jeu politique et économique de ces puissances.

Vers un changement d'approche dans les structures d'accueil pour enfants

Nous avons vu que l'institutionnalisation des enfants sur le long terme pouvait avoir des effets négatifs sur leurs comportements affectifs et en vue de leur réintégration à la société cambodgienne, risquant de les rendre encore plus vulnérables qu'ils ne l'étaient avant leur prise en charge institutionnelle. Il serait dès lors facile de blâmer toutes ces structures d'accueil pour enfants qui pensant bien faire, leur rendraient en réalité la vie future plus difficile qu'on ne le croirait.

Pourtant, il est important de noter qu'excepté les structures créées dans l'objectif de faire du profit, la plupart des foyers pour enfants au Cambodge ont été créés avec une réelle volonté de les aider. Les responsables de ces structures seraient donc coupables d'un crime d'ignorance. Il est vrai qu'une meilleure connaissance du pays, des questions concernant la protection de l'enfance dans leurs pays d'origine, associées à une prise de recul après l'émotion, auraient peut-être conduits à un moins grand nombre de structures de ce type au Cambodge.

Toutefois, on ne peut revenir en arrière, et si les difficultés de réintégration prévues par le Projet SKY s'avèrent vraies, il est temps de s'atteler à ce problème. Plutôt que de montrer du doigt ces structures d'accueil à long terme, il faudrait sensibiliser leurs responsables à ces problématiques qu'ils ne connaissent peut-être pas du tout. Construire des programmes proposant des solutions de réintégration pour aider les 'orphelinats' à évoluer dans leur soutien aux enfants cambodgiens. Passer d'une prise en charge résidentielle à un soutien direct aux familles.

Cette transition me paraît difficile, mais essentielle au vu des résultats des différentes études sur le sujet. Les organisations ainsi que leurs donateurs auront peut-être du mal à laisser partir "leurs" enfants. Pourtant, accompagner les enfants au sein de leur famille ne signifie pas les abandonner, mais les soutenir autrement. Ce soutien se fera nécessairement par le biais de dons, qui seront alors directement investis pour favoriser l'autonomisation des familles, alors qu'une partie d'entre eux sert aujourd'hui à payer le loyer et les charges liées au fonctionnement d'un foyer. Et ce soutien ne pourra se faire sans la présence des ONG et de leurs donateurs, qui ne sont donc pas encore voués à la disparition au Cambodge.

Quel avenir pour le bénévolat ?

Si l'on suit cette démarche de substitution des structures d'accueil pour enfants par des programmes de soutien aux familles, il apparaît immédiatement que les bénévoles qui se relaient aujourd'hui dans ces structures ne trouveront pas de successeurs. D'autre part, nous avons vu que les volontouristes, comme les bénévoles de très courte durée, venant la plupart du temps sans compétences spécifiques à apporter comme un plus à leur organisation d'accueil, avaient finalement peu d'impact sur les projets de l'organisation. Leur succession discontinue entraînerait même parfois une incapacité pour l'organisation à avoir des projets suivis sur le long terme.

Alors si les bénévoles sont inutiles pour des organisations de toute manière vouées à disparaître, comment gérer la volonté et le besoin de s'engager chez les jeunes et moins jeunes de nos pays occidentaux ?

[180] SINGH, *Critical Debates in Tourism*.

Un premier travail sur la sensibilisation de toutes ces bonnes âmes (dont je faisais bien entendu partie) à la réalité de la solidarité internationale me semble incontournable.

Les volontouristes sont encore moins au fait que les responsables des organisations qui les accueillent, des possibles effets négatifs de l'institutionnalisation des enfants. Ils sont souvent peu informés sur la complexité d'un travail avec un public vulnérable et sur le fait qu'il existe des professionnels du développement dont c'est le travail. Un travail parallèle de sensibilisation aux réalités des relations de dominant-dominé perpétuées par le volontourisme peut être aussi nécessaire à une prise de conscience de nos comportements inconsciemment dévalorisants vis-à-vis des populations locales auxquelles nous désirons venir en aide.

Aborder ces deux sujets de front permettrait peut-être aux populations occidentales de réaliser à quel point elles sont survalorisées. En envoyant des milliers de bénévoles blancs qui ne sont pas toujours compétents au "chevet" de population *du Sud*, nous contribuons à renforcer l'idée que les exigences que nous avons chez nous ne sont pas nécessaires chez eux (par exemple, la prise en charge des enfants par des familles d'accueil et leur suivi par des travailleurs sociaux).

L'interculturalité et l'échange qui devrait découler de ces rencontres ont de plus pris l'allure d'une voie à sens unique où nous sommes heureux d'aller chercher ce qui nous plaît dans leur culture pour l'adapter à la nôtre, mais où nous leur imposons de changer dans la leur ce qui ne nous y plaît pas. Nous contribuons ainsi à dissimuler les savoir-faire, les compétences de ces populations, et nous oublions de chercher les raisons des différences qui nous séparent dans nos manières de penser, de communiquer, de travailler…

Cette situation peut paraître bien sombre, mais elle est loin d'être irrémédiable. Une évolution des mentalités au sein de nos sociétés peut permettre d'avancer vers un apprentissage de la rencontre, depuis le plus jeune âge. Cette revalorisation de la rencontre, sans arrière-pensée fondée sur une quelconque relation hiérarchique basée sur des critères dépendant de notre culture, permettra aussi peut-être de revaloriser le voyage.

Aller plus loin que le "voyage-type" du *backpacker* qui dit fuir le tourisme de masse, mais s'inscrit dans une nouvelle catégorie de touristes qui suivent tous les mêmes chemins que les autres et où le volontourisme est devenue la norme.

Un voyage qui se suffise à lui-même, et où notre manière de voyager soit en soi un engagement. En choisissant une agence de voyage qui adhère à nos valeurs, qui travaille avec la population locale, ou en choisissant de voyager plus lentement, de prendre le temps de la rencontre, en choisissant les petits vendeurs de rue plutôt que la "facilité" des supermarchés. En prenant le temps de la rencontre, voyager peut rimer avec s'engager.

Ceux qui resteront et tiendront tout de même à "agir" auront peut-être déjà pris plus de recul face à la situation. À ceux-là, nous pouvons encore proposer des alternatives. Pourquoi ne pas valoriser l'engagement "national", au sein de nos propres pays, dans des associations qui s'occupent aussi de populations vulnérables et défavorisées ? La misère française est peut-être moins exotique que la misère cambodgienne, mais au moins nous adresserions-nous à des personnes qui nous ressemblent, avec qui nous partageons une histoire, une langue, une culture.

Et enfin, pour ceux qui tiendront à s'engager à l'étranger, peut-être auront-ils vraiment trouvé leur voie ! Je suis convaincue que la solidarité internationale ne doit pas s'arrêter à de la substitution, où les bénévoles et volontaires font un travail qu'aurait pu exercer un local. La solidarité internationale se doit d'être dans l'accompagnement vers une autonomie du pays. En cela, les binômes volontaire/local dans le but d'un partage de compétence peut être transposé au bénévolat. Les fonds que

rassemblent un bénévole à destination de l'organisation dans laquelle il part faire de l'animation pendant quelques semaines pourraient être utilisés pour offrir un salaire à un jeune animateur cambodgien avec qui il travaillerait en binôme. Une telle coopération permettrait non seulement un véritable échange culturel entre les animateurs sur ce sujet en particulier, mais également une ouverture des enfants pris en charge par l'organisation vers le monde extérieur, grâce à la rencontre d'un jeune adulte intégré à la société. Et s'il s'agit d'un groupe de jeunes occidentaux venant faire des travaux de rénovation d'un bâtiment, pourquoi ne pas chercher à les faire travailler avec de jeunes khmers sur le modèle des chantiers internationaux que l'on trouve aussi dans nos pays ? Cela favoriserait non seulement la rencontre et l'échange, mais aussi le désir d'engagement au sein même de la population cambodgienne !

Quel avenir pour le volontourisme ?

Le volontourisme tel qu'il a été exposé dans ce mémoire a vraisemblablement des limites considérables, notamment en ce qui concerne les compétences apportées, l'entretien d'un système économique qui ne profite qu'à des agences de volontourisme basées dans les pays *du Nord*, ou encore l'envasement du milieu de la solidarité internationale dans une situation d'assistanat de la population locale.

Une volonté de coopération existe déjà dans les grosses ONG principalement, mais est trop peu répandue parmi les petites organisations qui sont pourtant les plus nombreuses. Ce sont elles aussi qui font le plus appel aux volontouristes pour pallier à un manque de ressources humaines et financières. L'évolution vers une nouvelle solidarité internationale axée sur la coopération et l'autonomisation des populations bénéficiaires me semble pourtant indispensable, mais le volontourisme tel qu'il existe aujourd'hui n'est pas en mesure d'accompagner ce mouvement. En particulier, les faits exposés concernant les effets de l'institutionnalisation des enfants appellent à un changement d'orientation de la part des organisations concernées vers des prises en charge "alternatives".

Cette évolution du secteur de la solidarité internationale doit s'accompagner d'une évolution du volontourisme, qui condense les volontés d'engagement et de voyage, qui ne sont pas prêtes de s'évanouir. En particulier, le volontourisme dans les petites structures d'accueil pour enfants étant l'un des facteurs contribuant à leur survie, celui-ci est aussi voué à disparaître.

Une évolution possible peut être la mise en valeur des compétences de chacun en leur proposant de les mettre à contribution lors de voyages touristiques, en partenariat avec des ONG et pourquoi pas des agences de tourisme jouant un rôle d'intermédiaire. Cette mise à contribution des compétences devra toutefois être pensée et préparée en amont de la venue des "nouveaux" volontouristes, pour que leur venue soit l'occasion d'une formation spécifique et d'un transfert réel de compétences, qui sera renforcé par un travail en binôme avec un salarié ou bénévole local. Cela impliquera également une moins grande proximité avec le public bénéficiaire vulnérable.

Ce volontourisme ne permettra pas à tout le monde d'agir de cette manière, car certaines compétences existent déjà dans le pays visité. Pour tous ceux qui risquent alors d'être frustrés de ne pas pouvoir s'engager de cette manière, il s'agit alors de proposer et de mettre en valeur les autres formes d'engagement déjà évoquées : engagement bénévole ou mobilisation citoyenne dans son propre pays, changements dans les modes de consommation, valorisation du voyage et de la rencontre, etc.

6 RÉSUMÉ

L'objectif de ce travail était de déterminer dans quelle direction pouvait évoluer le volontourisme tel qu'on le connaît aujourd'hui, en particulier au sein des structures d'accueil pour enfants au Cambodge.

Un rappel de l'histoire du Cambodge, détruit par un retour à une société agraire et l'élimination systématique des intellectuels, suivis de 20 ans de conflits armés entre gouvernement et forces armées rebelle, nous a permis de mieux comprendre les problématiques auxquelles le pays est aujourd'hui confronté. Ce rappel historique nous a également permis de revenir sur les conditions ayant entraîné l'afflux continu des ONG au Cambodge depuis plus de 30 ans. Parmi ces ONG, celles gérant des structures d'accueil pour enfants. Elles se comptent par centaines et prennent en charge des milliers d'enfants cambodgiens, pour la plupart non-orphelins, mais placés par leurs parents dans l'espoir de leur offrir une meilleure éducation. Ces structures accueillent pour la plupart des bénévoles occidentaux pour des périodes plus ou moins longues et des missions allant de l'animation à la communication en passant par l'enseignement de langues étrangères. Ce sont ces bénévoles de court-terme que l'on appelle *'volontouristes'*, mais qui sont plus couramment appelés *'volontaires'*.

Cette confusion entre les termes *'volontaire'*, *'bénévole'* et *'volontouriste'* vient d'une traduction inexacte du terme anglais d'origine : *'voluntourism'*, contraction de *'volunteer tourism'* ou *'tourisme bénévole'*. Le terme français de *'volontaire'* a une signification pourtant différente du *'bénévole'*, impliquant entre autre une indemnisation et une durée minimum d'engagement.

À travers les témoignages de bénévoles et volontaires français travaillant au Cambodge, nous avons ensuite exploré leur parcours dans leur engagement auprès d'une ONG, ainsi que leurs ressentis vis-à-vis de leurs expériences de bénévolat et de volontariat. Il est ressorti de ces témoignages que les Volontaires de Solidarité Internationale (VSI) revendiquent l'aspect professionnel de leur engagement et regrettent le fait qu'il ne soit pas reconnu à sa juste valeur par les autres acteurs du développement ou leur entourage. D'autre part, il est apparu que dans un contexte culturel aussi différent du nôtre que celui du Cambodge, un temps d'adaptation au nouvel environnement du bénévole/volontaire était nécessaire. Ce temps d'adaptation est dépendant de chacun, et semble s'allonger en fonction de la durée prévue de la mission. Il fait partie d'un des paramètres jouant un rôle important dans la compréhension des cultures, des comportements, mais aussi de l'environnement de travail, et par là même joue un rôle non négligeable dans la bonne réalisation des projets des bénévoles/volontaires. Une comparaison entre les attentes des bénévoles/volontaires exprimées avant le départ et la réalité vécue du terrain a montré qu'il était difficile de formuler des attentes réalistes vis-à-vis d'une telle mission, surtout dans le cas d'une première expérience de ce type. Une manière de formuler des attentes plus réalistes semble être de de préparer cette mission avec l'organisation d'accueil, une période de réflexion entre la prise de décision de s'engager et le départ sur le terrain permettant également de prendre du recul et d'aborder cette expérience plus objectivement au regard de ses motivations.

Les témoignages de responsables de structures d'accueil pour enfants sont venus compléter ceux des bénévoles/volontaires. Il est ressorti de ces témoignages que les expériences des organisations avec des bénévoles de court-terme sont plus souvent considérées comme risquant d'avoir des effets négatifs ou n'ayant pas particulièrement d'impact positif sur l'organisation ou le public bénéficiaire. De plus, il est apparu que ces organisations recherchaient si possible des bénévoles expérimentés et compétents pour le projet dans lequel ils seront impliqués. Tous font également état de la nécessité

de réguler les visites pour réduire les dérangements émotionnels qu'elles pourraient provoquer chez les enfants.

Suite à ces témoignages, nous avons abordé le sujet du volontourisme d'une manière théorique, en explorant dans un premier temps un peu plus précisément les domaines de la solidarité internationale, et du tourisme, et nous nous sommes arrêtés plus particulièrement sur l'influence du néolibéralisme occidental sur la vision de l'aide au développement par les populations des pays *du Nord* et leur volonté de s'engager auprès de leurs homologues des pays *du Sud*.

Nous avons ensuite vu que le volontourisme regroupe des pratiques assez différentes : d'un séjour d'une ou deux semaines au-milieu d'un grand voyage, organisé à la dernière minute, à un séjour de parfois plus d'un mois organisé avec l'aide d'une agence spécialisée dans les séjours de bénévolat.

La définition retenue pour le volontourisme est donc celle d'un bénévolat de court terme (d'une semaine à un mois) ayant un objectif principal autre que celui de la mission dans laquelle il s'engage (souvent, cet objectif est celui de voyager et de découvrir une autre culture).

Les différentes thématiques liées au volontourisme ont ensuite été abordées à partir des conclusions des différentes études menées par des académiques comme par des ONG.

La première conclusion tirée de cette étude théorique est que les potentiels volontouristes au sein de structures d'accueil pour enfants ont une grande méconnaissance de la réalité des "orphelinats" cambodgiens, une majorité d'entre eux ne sachant pas que ces enfants ont encore la plupart du temps des parents ou une famille proche.

Le second point sur lequel nous nous sommes attardés concernait les motivations et attentes des volontouristes et leur comparaison avec les attentes des organisations d'accueil. Les différentes études sont venues appuyer la conclusion faite grâce aux témoignages de la première partie, évoquant un écart important entre les deux parties. Ces études ont également montré l'importance des motivations égocentriques liées à l'identité du volontouriste, et qui le poussent à s'engager.

Nous avons ensuite évoqué les relations interculturelles mises en jeu au sein de l'organisation d'accueil, entre le volontouriste et la population locale (population, salariés de l'organisation et bénéficiaires). Il a été noté que l'échange interculturel considéré par beaucoup de volontouristes comme un point central de cette expérience, était en réalité souvent restreint à cause d'une mauvaise préparation de la part du volontouriste, d'un accompagnement trop faible de la part de l'organisation, et surtout d'une durée de séjour trop courte. De plus, il a été remarqué que ces séjours de courte-durée pendant lesquels l'échange interculturel est réduit, risquaient au contraire de leur objectif premier, de renforcer les stéréotypes que chaque population a sur l'autre.

Un des points centraux de ce mémoire consistait à déterminer quel impact les missions de volontourisme pouvaient avoir sur le public bénéficiaire, les organisations d'accueil et le volontouriste lui-même. La majorité des études mettent en valeur les changements bénéfiques au volontouriste, en termes de maturité, de prise de conscience globale, et d'apprentissage culturel. Bien que la plupart d'entre elles considèrent l'expérience de volontourisme comme un tremplin vers un plus grand engagement citoyen futur, quelques auteurs relèvent que cet engagement est en effet désiré par un grand nombre de volontouristes, mais qu'il est dans les faits peu observé.

Quelques auteurs relèvent également que les bénéfices pour le volontouriste sont trop souvent valorisés au détriment de l'impact négatif que peut avoir une mission de volontourisme sur l'organisation d'accueil et le public bénéficiaire. Ces impacts peuvent tout d'abord concerner le fonctionnement de l'organisation d'accueil qui, dépendant financièrement de la venue des volontouristes, risque d'adapter ses programmes en fonction des désirs des volontouristes et non des besoins du public bénéficiaire. La venue d'un trop grand nombre de bénévoles risque également de conduire à un assista-

nat de la population qui la rendrait ainsi encore plus vulnérable. La succession de misions de courte durée est aussi citée comme limitant les possibilités de mener des projets pérennes, car rendant difficile la transmission du travail fourni d'un bénévole à l'autre, surtout si aucun suivi n'est fait par un personnel permanent de l'organisation.

Enfin, un travail important a été consacré à l'impact de l'institutionnalisation des enfants. Les études académiques ont montré depuis plus de 50 ans que la prise en charge résidentielle des enfants en bas âge risquait de provoquer chez eux des désordres affectifs ainsi que de l'hyper activité. Ces résultats ont mené dans les pays occidentaux à la valorisation des prises en charge "alternatives" en famille d'accueil ou par la famille élargie. Pourtant, au Cambodge, malgré l'observation de ces syndromes d'institutionnalisation chez une grande partie des jeunes enfants pris en charge, le nombre d' "orphelinats" ne cessent d'augmenter. D'autre part, la mise en parallèle d'une étude effectuée en Russie chez des jeunes adultes ayant grandi en institution, et une étude menée auprès de jeunes cambodgiens de plus de 15 ans ayant eux aussi grandi en institution, a permis de mettre en lumière la difficulté pour ces jeunes de réintégrer leur société. Il apparaît que cette institutionnalisation les détache de la vie en société et de leur communauté, et les rend ainsi encore plus vulnérable à leur entrée dans la vie active, où ils risquent d'être abusés, exploités, ou de tomber dans le crime ou la drogue.

La thématique suivante concernait les compétences apportées par les volontouristes. Il est apparu que ceux-ci sont la plupart du temps inexpérimentés et parfois incompétents pour remplir la mission qui leur est confiée. Si une organisation s'appuie sur la venue de volontouristes, cela risquerait alors de la mener à une mauvaise structuration et vers des programmes inadaptés, risquant alors d'atteindre négativement les bénéficiaires.

Nous avons ensuite abordé l'impact économique du volontourisme, et constaté que l'apport de fonds et de matériel depuis l'étranger ne contribuait pas à faire fonctionner le tissu économique local. Au contraire, les volontouristes faisant appel à des agences de volontourisme organisant pour eux des séjours payants à des prix exorbitants contribuent sans s'en rendre compte à enrichir des sociétés qui n'ont de la solidarité internationale que le vocabulaire, et qui ne reversent aux organisations qui accueillent les volontouristes qu'une infime partie du prix payé par ceux-ci. Ces dynamiques contribuent pour certains à transformer la pauvreté tout comme l'engagement bénévole en "produits commerciaux".

Ces remarques nous ont ensuite conduits à étudier la relation aidé-aidant établie dans le milieu de la solidarité internationale aujourd'hui. Il est apparu qu'une hiérarchie entre le "blanc savant" et le local "ignorant" telle qu'elle avait été instaurée du temps des colonies était encore présente dans l'esprit des deux parties. Cette relation contribue à garder le Cambodge dans une position d'assistanat et de dépendance vis-à-vis des acteurs de la solidarité internationale. D'autre part, il apparaît que les volontouristes sont eux aussi dépendants de la vulnérabilité de ces populations s'ils veulent pouvoir s'engager. Cette interdépendance semble être alimentée par les pensées du néolibéralisme qui régissent politiquement et économiquement le monde de la solidarité internationale par l'intermédiaire des grands bailleurs de fonds.

Suite à l'ensemble de ces constatations, nous avons ensuite relevé les principales recommandations émises par les différents acteurs de la solidarité internationale pour évoluer vers des pratiques de bénévolat bénéfiques à tous. Parmi celles-ci, nous relevons en particulier l'importance d'évoluer vers une généralisation des prises en charges "alternatives" des enfants vulnérables, en soutenant financièrement et matériellement les familles et les communautés pour qu'elles puissent éduquer elles-mêmes leurs enfants, plutôt que d'avoir à les placer dans des institutions. L'évolution de la prise en charge des enfants devrait se faire parallèlement à un travail de valorisation des initiatives de coo-

pération et d'autonomisation plutôt que celles d'assistanat qui restent les plus connues du grand public. Cette sensibilisation sur les réalités du terrain pourrait entre autre faite en partenariat avec le secteur du tourisme, tout en revalorisant les richesses d'un voyage engagé en faveur d'une économie locale et de la rencontre.

Cette évolution du secteur de la solidarité internationale aura certainement un impact sur les pratiques de bénévolat, qui pour évoluer, devraient aussi suivre quelques conseils. Parmi ceux-ci, la préparation d'une mission de bénévolat semble un des points les plus importants pour le bénévole, et doit comprendre une recherche d'informations sur le pays, son histoire, sa culture, mais aussi sur le secteur de l'aide au développement. Ce travail de préparation doit aussi prendre en compte une sélection consciencieuse de l'organisation avec laquelle le futur bénévole veut s'engager, en fonction de ses objectifs et de ses valeurs. Il s'agit également de mesurer l'importance de l'échange interculturel dans une telle expérience, et d'être lucide sur l'apport réel qu'il aura auprès de cette organisation.

Du côté de l'organisation d'accueil, on relève également un "devoir" d'accompagnement du bénévole dans la préparation de sa venue, et pour son adaptation à un environnement de travail multiculturel. Il est préconisé de définir le plus précisément possible ses objectifs à long terme ainsi que ses besoins, afin de pouvoir faire appel à un bénévole ayant les compétences requises pour mener à bien un projet pouvant subvenir aux besoins précédemment définis. Aussi, afin de favoriser l'efficacité et la pérennité des projets, il est recommandé de rechercher en priorité des bénévoles de longue durée, et de les faire travailler au maximum avec un homologue salarié local qui s'assure du suivi des projets sur la durée. Ce travail en binôme favoriserait ainsi un transfert de compétences menant à l'autonomisation de l'organisation et de la population.

L'ensemble de ces réflexions sur le sujet du volontourisme, qu'elles soient basées sur des témoignages et des expériences vécues ou des études plus complètes m'a permis d'essayer d'amener une réponse à notre question principale concernant l'avenir du volontourisme dans les structures d'accueil pour enfants au Cambodge.

L'ensemble des données me pousse à penser qu'une évolution de la prise en charge des enfants au Cambodge vers des solutions "alternatives" constitue la meilleure solution dans l'optique d'une autonomisation du pays et d'un retrait de l'aide internationale à long terme. Si ces structures sont menées à disparaître, le volontourisme qui y est lié le sera aussi.

Cependant, ce jour n'est pas encore arrivé, et le volontourisme tel qu'il existe aujourd'hui ne me semble pas être assez profitable à la population bénéficiaire pour le garder en l'état. Une évolution de cette pratique semble donc aussi nécessaire. Cette évolution peut par exemple prendre le chemin d'un volontourisme axé sur le transfert de compétences pour des sujets spécifiques. Cependant, cette solution n'étant pas en mesure de satisfaire toutes les volontés d'engagement, il s'agit peut-être surtout de revaloriser les autres formes d'engagement, qu'il soit citoyen ou bénévole dans son propre pays, à travers le voyage et la rencontre ou au travers de modes de consommation et de vie plus responsables.

CONCLUSION

J'ai cherché par ce travail à répondre à ma question centrale, à savoir : **Quel avenir pour le volontourisme dans les structures d'accueil pour enfants au Cambodge ?**

L'explication du contexte dans lequel se trouve le Cambodge aujourd'hui, et de son histoire qui a mené à l'afflux d'ONG dans le pays, et notamment de structures d'accueil pour enfants a été la première étape de ce travail.

J'ai ensuite tenté d'amener un premier regard tout à fait subjectif sur les pratiques de volontourisme au Cambodge, à partir de mon expérience et des témoignages de bénévoles, volontaires, et responsables de structures d'accueil pour enfants.

Enfin, j'ai confronté les principales conclusions de cette vision subjective à un point de vue théorique du sujet, décrit à partir de la littérature existante. Cette approche m'a permis d'élargir un peu le sujet et de considérer le volontourisme dans son ensemble, à l'intérieur du secteur de la solidarité internationale, tout en gardant un regard particulier sur sa pratique dans les structures d'accueil pour enfants. La vision de l'aide au développement qui a été fait dans cette partie plus théorique est principalement basée sur la manière dont elle se présente au Cambodge, et qui me concernait.

Les principales conclusions que l'on peut tirer de ce travail sont les suivantes. Tout d'abord, l'institutionnalisation systématique des enfants cambodgiens est caractéristique de ce pays, et n'est pas justifiée, au vu des pratiques "alternatives" choisies par nos sociétés occidentales. La mise en lumière des impacts négatifs de cette institutionnalisation sur les enfants, à savoir un dérangement des comportements affectifs et une hyperactivité pour ceux pris en charge avant 5 ans, et les difficultés de réintégration à la société des jeunes adultes ayant grandi en institution, me permet de dire que le choix de soutenir les familles et les communautés en leur sein, afin qu'elles puissent s'occuper elles-mêmes de l'éducation de leurs enfants, semble la meilleure solution. Dans cette optique de dégénéralisation de la prise en charge résidentielle à long terme des enfants, le volontourisme dans ces structures n'a plus lieu d'être.

Pour autant, cette évolution ne sera pas immédiate, et un travail se doit d'être mis en place pour évoluer doucement vers cet objectif. Il s'agit tout d'abord de privilégier les séjours bénévoles de longue durée (une durée minimale de 3 mois semble être acceptée par un grand nombre d'acteurs) et de les inscrire dans un objectif de coopération et d'autonomisation des populations locales. Cette approche nécessite donc une préparation consciencieuse de la mission de bénévolat, tant du côté du bénévole que de l'organisation d'accueil.

Les séjours de courte durée restent envisageables pour des missions spécifiques requérant des compétences adaptées. Les autres séjours de volontourisme (séjours de courte durée, inférieurs à un ou deux mois) semblent inadaptés à un objectif de coopération et d'autonomisation. Les pratiques de volontourisme "commercial" semblent particulièrement à rejeter au vu de leur faible prise en compte des enjeux de la solidarité internationale et des besoins de la population locale.

Enfin, afin de garder intacte la sensibilité des populations occidentales aux problèmes de pauvreté et de développement présents dans le monde, malgré la diminution des offres de volontourisme, un des objectifs des secteurs du tourisme comme de la solidarité internationale pourrait être de revaloriser le voyage et la rencontre d'un côté, et les autres formes d'engagement de l'autre, quitte à imaginer une nouvelle sorte de bénévolat.

POSTFACE

Cette réflexion sur le volontourisme m'a mené vers une réflexion plus large de remise en cause de l'aide au développement telle qu'elle existe aujourd'hui.

Chacun à notre manière, nous croyons bien faire. Mais en mettant les pieds sur le territoire cambodgien, en prenant les choses en main à la place de la population, l'aidons-nous vraiment ? Une aide d'urgence semblait effectivement nécessaire à la suite de la période Khmer Rouge, mais la situation du Cambodge vis-à-vis des ONG aujourd'hui est toujours basée sur de l'assistanat plutôt que de la coopération, plus de 30 ans après la fin du conflit. Alors en continuant notre action dans ce pays, agissons-nous vraiment pour leur bien ? Je serai tentée de dire non, mais je comprends à quel point il est difficile d'accepter cette réponse.

Cette expérience de bénévolat n'a pas entièrement changé ma vie, mais elle en a changé certains aspects.

Ma soif de découverte, de partage, s'est exacerbée au fil de mes voyages à travers le Cambodge et ses pays voisins, de mes lectures, des rencontres inattendues faites sur mon chemin qui m'ont donné envie d'aller encore plus loin dans ma connaissance et ma compréhension des mécanismes qui régissent les sociétés, les cultures, l'économie ou la géopolitique.

Je fais partie de celles et ceux dont l'envie de s'engager a été augmentée. Pour l'instant, je vis cet engagement en ayant adopté un mode de consommation plus responsable avec pour objectif de privilégier les circuits courts et la production locale. Je suis également rentrée beaucoup plus sensible à la misère qui existe aussi en France. Et pourtant, je sens que cette sensibilité s'est atténuée depuis que je suis rentrée. Je fais également partie de celles et ceux pour qui l'expérience a été difficile, certainement l'expérience la plus difficile de ma vie. Enfin, je fais aussi partie de celles et ceux pour qui cette expérience a créé un fort attachement à ce pays qu'est le Cambodge. Ce ne sont pas tant la gentillesse des gens, leur culture ou leur manière de penser, qui comme beaucoup de gens m'ont touchée. Ce sont au contraire les difficultés que j'y ai rencontrées et que j'ai finalement réussi à surmonter ; les remises en question que j'y ai subi et auxquelles j'ai fini par répondre ; le fait que 8 mois de ma vie se sont déroulés là-bas. 8 mois, c'est court, mais ces 8 mois m'ont tant appris que je reste attachée à ce pays.

Bien entendu, il y a aussi mon association, CED, que je persiste d'ailleurs à appeler "mon" association, bien que je n'y sois plus vraiment investie. Et pourtant, c'est d'abord grâce à elle que j'ai mis les pieds au Cambodge et vécu tout ce que j'y ai vécu. J'y ai vu évoluer pendant quelques temps 40 petits et grands enfants, sans jamais vraiment les comprendre. J'y ai observé chez certains ces symptômes d'institutionnalisation, le désordre émotionnel et l'hyper activité, et encore plus aujourd'hui après avoir écrit ce mémoire, je m'interroge sur leur devenir, je me demande si cet accueil était vraiment la meilleure chose que nous puissions leur offrir. Et pourtant, j'ai pu voir à quel point cette prise en charge pouvait être bénéfique pour certains, comment un petit garçon malnutri, triste et renfermé à qui il était difficile d'arracher un sourire, a pu devenir en quelques mois un petit garçon fort et épanoui, grâce à l'accompagnement de la directrice et du personnel du centre, mais aussi aux autres enfants qui l'ont accueilli.

Les histoires comme celle-ci me donnent envie de continuer l'aventure, mais les conclusions des études exposées dans ce mémoire finissent de me convaincre que l'accueil résidentiel à long terme n'est pas la meilleure idée pour ces enfants vulnérables. Qu'eux aussi ont droit à vivre dans une famille et à se développer et grandir avec des repères clairs. Alors un accueil d'urgence pour les remettre ensuite sur le bon chemin me semble effectivement préférable. Mais cela implique aussi de laisser partir ces enfants auxquels les responsables des ONG, les donateurs se sont attachés. Cela implique

aussi de mettre peu à peu la clé des ONG sous la porte et de laisser enfin le Cambodge prendre son autonomie et voler de ses propres ailes. C'est comme laisser son enfant prendre son indépendance et s'installer seul dans son appartement. On lui a dédié tellement de temps de notre vie qu'il est difficile de le laisser partir. Et pourtant, on sait bien que c'est inévitable et que c'est ce qu'il y a de mieux pour lui.

REMERCIEMENTS

Les pages de remerciements m'ont toujours tiré un sourire des lèvres, elles me paraissaient superflues, simple formalité pour coller à la norme de bienséance. Mais à l'heure de boucler ce mémoire, je comprends finalement à quoi servent ces remerciements. Il y a réellement des personnes sans qui je ne serais pas en mesure de rendre ce travail aujourd'hui, et j'ai envie de les remercier, alors moi aussi je m'y colle !

Dans l'ordre d'apparition, **MERCI** à …

- Mes petits parents (oui, ce sont bien eux les premiers dans l'histoire !), qui m'ont laissée vivre cette expérience sans s'angoisser et en toute confiance !
- L'équipe d'Intercordia, pour avoir accepté de m'accompagner jusqu'au bout de l'aventure, bien que j'aie mis du temps à soutenir ce mémoire,
- Tous mes copains cordialistes avec qui j'ai fait mes premiers pas dans cette aventure, parce qu'ils sont eux, tout simplement !
- L'association Cambodge Enfance Développement, et tout particulièrement Sylvain et Sophie toujours présents, même pour des débats jusqu'au bout de la nuit,
- Ma' Seiha au Cambodge, qui me disait : "Moi je suis âgée, je sais, mais toi, tu es jeune, tu ne sais pas." Et elle a bien raison, il me reste encore tellement à apprendre !
- Les bénévoles de CED qui m'ont chacun beaucoup appris,
- Jean-Claude, mon tuteur, simplement pour avoir été là, l'oreille (ou plutôt les yeux) à qui je pouvais tout écrire sans complexes. Il en sait bien plus que tout autre sur la 'Noémi du Cambodge',
- Guigui, Xababa, Gigi, Adri et le grand Ben à Phnom Penh qui m'ont aidée à oublier que je n'allais pas bien,
- Sarah, Julien, Max, Léa, Ignacio, Zoe, Marios, et tous ceux qui ont partagé ma route pour quelques temps sur le chemin du retour, avec qui j'ai appris à prendre le temps de vivre,
- Toutes celles et ceux qui ont bien voulu m'accorder un moment pour parler du volontourisme, en face à face ou par mail,
- M. Braccini, mon conseiller-mémoire, pour son accompagnement et sa disponibilité,
- Le GrandZymZym, mon correcteur officiel, associé à Roberto et John, qui m'ont filé un sacré coup de main pour la traduction et la compréhension de la documentation en anglais,
- Toutes celles et ceux qui m'ont envoyée des bonnes ondes pendant la dernière ligne droite de la rédaction,
- Et puis tous les autres, parce que j'en ai forcément oublié !

Ça fait beaucoup de gens tout ça, mais finalement, c'est vrai que c'est bien de remercier ceux qui nous ont aidés. Alors voilà, **ORKUN !**

BIBLIOGRAPHIE

Contexte

- "Ambassade Du Cambodge En France - Le Pays." Accessed May 7, 2015. http://ambcambodgeparis.info/?q=cambodge-pays.
- "Cambodge : L'insuffisance de Femmes À La Tête Des Syndicats Freine Leurs Revendications." *AlterAsia*, January 27, 2016. http://www.alterasia.org/201601273054/cambodge-linsuffisance-de-femmes-a-tete-syndicats-freine-leurs-revendications/.
- BRINKLEY, Joel. *Cambodia's Curse : The Modern History of a Troubled Land*, 2012.
- "CIA - The World Factbook." Accessed June 11, 2016. https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook/geos/cb.html.
- RUDGE, Vanessa. "Ending Violence Against Women, a Guide to Working with Volunteers." UN Women Cambodia. Accessed June 11, 2016. http://www2.unwomen.org/~/media/field%20office%20eseasia/docs/publications/2015/03/un-w-volunteer-manual-revised2015.pdf?v=1&d=20150303T020056.
- "Transparency International - The Global Anti-Corruption Coalition." Accessed June 11, 2016. http://www.transparency.org/cpi2015.
- SACAREAU, Isabelle. "Au pays des bons sentiments : quelques réflexions critiques à propos du tourisme solidaire." *Téoros. Revue de recherche en tourisme* 26, no. 3 (September 1, 2007): 6–14.
- BLOOM, Greg, and Nick RAY. *Cambodge - Lonely Planet*. 8ème édition. Lonely Planet Publications, 2012.

ONG et structures d'accueil pour enfants au Cambodge

- "COUNCIL FOR THE DEVELOPMENT OF CAMBODIA (CDC)." Accessed March 20, 2016. http://www.cdc-crdb.gov.kh/cdc/ngo_statement/general_ngo_information.htm.
- MAURICE, Krystel. "Les Défenseurs Des Droits de L'homme Vent Debout Contre Le Projet de Loi Sur Les ONG." *Cambodge Post*, July 2, 2015. http://www.cambodgepost.com/3153-les-defenseurs-des-droits-de-lhomme-vent-debout-contre-le-projet-de-loi-sur-les-ong/.
- CCC. "Report of CSO Contributions to the Development of Cambodia 2011." Accessed June 12, 2016. http://cso-effectiveness.org/IMG/pdf/ccc_launchevent_press_release_eng.pdf.
- "ONG - Novethic." *Novethic*. Accessed March 13, 2016. http://www.novethic.fr/lexique/detail/ong.html.
- TRANNIN, Sabine. *Les ONG occidentales au Cambodge, La réalité derrière le mythe*. L'Harmattan. Points sur l'Asie, 2005.

– FARLEY, James. “Potential Short-Term International Volunteer’s Perceptions of Children’s Residential Care in Cambodia - Friends International.” Friends International, 2015.

Ma confrontation avec le volontourisme

– “Association Cambodge Enfance Développement (CED).” Accessed September 7, 2016. http://www.ced-asso.org/.
– LEDOUX, Noémi. “Carnet de route de mon volontariat au Cambodge avec CED et Intercordia.” Carnet de voyage, n.d.
– LEDOUX, Noémi. “Note de Recherche n°2 : Aspects Réflexifs, Premiers Pas Vers Le Mémoire.,” August 24, 2015.
– LEDOUX, Noémi “Questionnaire de Réflexion Autour Du Projet Intercordia,” April 7, 2014.
– LEDOUX, Noémi. “Rapports D’étonnement,” n.d.
– Larousse, Éditions. “Définitions : Tourisme - Dictionnaire de Français Larousse.” Accessed September 4, 2016. http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/tourisme/78701.
– Projects Abroad. “Missions de Volontariat et Stages Au Cambodge, Bénévolat.” Accessed September 4, 2016. http://www.projects-abroad.fr/pays/cambodge/.
– BRUNEL, Sylvie. “ONG et Mondialisation,” n.d.
– “Organisation Mondiale Du Tourisme OMT.” Accessed September 4, 2016. http://www2.unwto.org/fr.

Le volontourisme aujourd'hui, état des lieux

– BONNEAU, Élodie. “Phénomène d’occidentalisation au Népal et ONG internationales : quels liens ? quelle conséquences ?,” September 2015.
– DALONNEAU, Vincent. “Tourisme Humanitaire ou Volontourisme, aider ou visiter ?,” décembre 2011.
– “Don’t Create More Orphans.” Accessed September 5, 2016. http://www.thinkchildsafe.org/thinkbeforedonating/.
– EL ALAOUI, Françoise. *Faim Développement Magazine, CCFD*, mai 2016.
– Ministère des Affaires étrangères et du Développement. “Présentation Du Cambodge.” *France Diplomatie*. Accessed September 4, 2016. http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/cambodge/presentation-du-cambodge/.
– ISTACE, Jennifer, Catarina Ana LETOR, and Marie JORIS. “Tourisme humanitaire, un nouveau business ?” *IHECS Café 2015*, 2015.

- "Service Volontaire International, SVI, Belgique," n.d. http://www.servicevolontaire.org/.
- JARREAU, Marie-Caroline. "Inutile Volontariat ?" Intercordia, 2009.
- LEROUX, Cécile. "Le volontariat solidaire à l'international. Une expérience formative à l'épreuve des parcours professionnels." Paris Descartes, 2014. http://www.observatoire-volontariat.org/IMG/pdf/these_leroux_celine.pdf.
- *Les métiers de l'humanitaire*. L'Étudiant, n.d.
- MAEE. "Résumé de l'évaluation du dispositif de VSI." Ministère des Affaires Étrangères et Européennes, juin 2009.
- M'luprussey Organization. *Child Issues*. Accessed September 7, 2016. https://www.youtube.com/watch?v=FFQYkj8Vvbw.
- NEP Cambodia. "Education in Cambodia." Accessed March 20, 2016. http://www.nepcambodia.org/index.php?option=com_content&view=article&id=47&Itemid=54&lang=en.
- "Newsletter CED Mai 2015." *Cambodge Enfance Développement*, Mai 2015. http://ced-asso.org/IMG/pdf/images.pdf.
- PONCHAUD, François, and Claire MOUCHARAFIEH. "Les méfaits de l'aide internationale," October 1994.
- PUNAKS, Martin, and Katie FEIT. "The Paradox of Orphanage Volunteering - Combating Child Trafficking through Ehical Voluntourism -Next Generation Nepal." Next Generation Nepal, 2014.
- RITIMO. *Partir pour être solidaire, guide du voyageur solidaire*. Ritimo, 2007.
- SINGH, Tej Vir. *Critical Debates in Tourism*. Vol. 57. Aspects in Tourism. Channel View Publications, 2012.
- SMITH-BRAKE, Julia. "Give and Take - A Chab Daï Study on the Impact, Perceptions & Management of Short-Term Volunteers in the Human Rights Sector in Cambodia." Coalition Chab Daï, Avril 2015.
- "The International Ecotourism Society | Uniting Conservation, Communities, and Sustainable Travel." Accessed September 5, 2016. http://www.ecotourism.org/.
- "Think Child Safe," n.d. http://www.thinkchildsafe.org/thinkbeforevisiting/fr/index.html.
- "UNAT (Union Nationale Des Associations de Tourisme)," n.d. www.unat.asso.fr.
- "Uniterra." Accessed September 4, 2016. http://uniterra.ca/fr/uniterra.
- "Veille info tourisme - Observation écononomique du tourisme mondial : prévisions, poids et impacts." Accessed September 4, 2016. http://www.veilleinfotourisme.fr/observation-econonomique-du-tourisme-mondial-previsions-poids-et-impacts-151453.kjsp.
- "When Children Become Tourist Attractions." Accessed September 5, 2016. http://www.thinkchildsafe.org/thinkbeforevisiting/.

ANNEXES

1. TÉMOIGNAGES ..... - 103 -

1.1 DEMANDE DE TEMOIGNAGE ECRIT AUPRES DE BENEVOLES ET VOLONTAIRES ..... - 103 -
1.2 TEMOIGNAGES ECRITS DE BENEVOLES ET VOLONTAIRES ..... - 105 -
1.3 TEMOIGNAGE D'UNE PSYCHOLOGUE A PROPOS DU SENTIMENT D'ABANDON ..... - 112 -
1.4 TEMOIGNAGES ORAUX ISSUS D'UNE RENCONTRE ENTRE BENEVOLES ET VOLONTAIRES ..... - 114 -

2. RENCONTRES ..... - 118 -

2.1 QUESTIONS ABORDEES ..... - 118 -
2.2 TRANSCRIPTION DES RENCONTRES ..... - 119 -

3. ACCOMPAGNEMENT DU BENEVOLE ET PREPARATION AU VOYAGE ..... - 125 -
4. RENCONTRES AU SALON DES SOLIDARITES ..... - 127 -

4.1 QUESTIONS ABORDEES ..... - 127 -
4.2 DISCUSSIONS ..... - 128 -

5. ENQUÊTE SUR LA PERCEPTION DU VOLONTARIAT ET DU VOLONTOURISME ..... - 133 -

1.5 ENQUETE (VERSION FRANÇAISE) ..... - 134 -

6. HISTOIRE, CULTURE ET ECONOMIE DU CAMBODGE ..... - 142 -

6.1 LE CAMBODGE ..... - 142 -
6.2 FAITS HISTORIQUES ..... - 143 -
6.3 PROBLEMATIQUES RENCONTREES PAR LA SOCIETE CAMBODGIENNE ACTUELLE ..... - 145 -
6.4 TRADITIONS ET CULTURE ..... - 147 -
6.5 L'ECONOMIE DU PAYS ..... - 147 -

1. TÉMOIGNAGES

1.1 Demande de témoignage écrit auprès de bénévoles et volontaires

Afin de recueillir des témoignages d'anciens bénévoles et volontaires ou en poste, j'ai lancé en décembre 2015 un appel sur les groupes Facebook rassemblant la communauté francophone au Cambodge. Julie et Joycia ont répondu à cet appel.

Peu de temps avant, je me suis adressée à d'anciens bénévoles de CED (l'association qui m'a accueillie au Cambodge), en leur posant des questions similaires (la formulation de certaines questions a changé et d'autres sont spécifiques à CED). Ce sont à ces questions (transcrites au-dessus des réponses) qu'a répondu Léa.

Leurs témoignages ont été donnés en réponse au mail suivant.

"Bonjour !

Tout d'abord, merci beaucoup d'avoir accepté de m'aider !

Pour resituer mes questions, j'écris un mémoire sur le volontourisme dans les structures d'accueil pour enfants au Cambodge.

Je m'intéresse particulièrement à l'évolution votre façon d'aborder ce genre d'expérience (le volontariat/bénévolat dans une structure d'accueil pour enfants au Cambodge) **depuis le moment où vous avez commencé à y penser jusqu'à maintenant.**

Voilà donc quelques pistes de réflexions pour me parler de ce que vous avez ou êtes en train de vivre.

- **pourquoi vous êtes parti(e)** *(pas seulement ce que vous avez raconté à vos proches, mais ce qui vous a poussé, au fond de vous, à partir)*
- si vous pensez que vous avez bien **préparé votre venue** ou non, et comment vous vous êtes préparé(e),
- **comment votre association d'accueil vous a-t-elle accueilli(e), conseillé(e), préparé(e), suivi(e)** avant, pendant, après votre mission,
- si votre **vision du bénévolat** a changé après cette expérience,
- ce que vous pensez du **volontourisme** *(le volontourisme regroupe les expériences de bénévolat de courte durée, parfois partie intégrante d'un voyage touristique),*
- si vous aimeriez **recommencer une expérience similaire** et pourquoi,
- est-ce que vous **retirez quelque chose de positif ou de négatif** de cette expérience,
- qu'est-ce que vous pensez avoir **apporté à l'association**, et **au public aidé**, et est-ce que ça correspond à **ce que vous pensiez apporter avant de partir,**
- les **difficultés** que vous avez pu rencontrer avant de partir, sur place, et en rentrant en France,
- ce que vous avez **aimé ou non** dans cette expérience

(Et plus largement, si le sujet vous inspire :

- **ce que vous avez appris de votre expérience plus généralement** (tout ce que vous avez pu apprendre, sur vous ou les autres, sur le Cambodge, l'aide au développement, la vie d' "expatrié", l'Asie, etc),
- ce que vous pensez de **l'aide au développement au Cambodge**,
- l'évolution de votre vision : du Cambodge, de la culture khmère, de l'Asie, de l'aide au développement, de la pauvreté, etc
- si vous avez trouvé facile de venir dans un pays comme le Cambodge pour une mission comme celle que vous avez faite,
- ...)

Tous les points précédents ne sont que des idées que je vous donne pour parler de votre expérience, vous êtes libres de me raconter ce que vous voulez. Je n'émettrai aucun jugement de valeur sur ce que vous voudrez bien me dire, votre témoignage sera là pour m'aider à aborder le sujet du bénévolat de différents points de vue provenant de personnes ayant toutes eues une expérience dans ce domaine.

La seule chose que je vous demande, c'est de ne dire que des choses que vous pensez vraiment, qu'elles soient positives ou négatives.

Votre témoignage est susceptible d'être cité dans mon mémoire qui sera rendu public après sa soutenance, sauf si vous me demandez de ne pas vous nommer ou même de ne pas vous citer, je m'engage à respecter votre demande."

1.2 Témoignages écrits de bénévoles et volontaires

Ces témoignages ont constitué la toile de fond de ma réflexion dans la 3ème partie de ce travail : "Ma confrontation avec le volontourisme". Il est important de considérer qu'ils représentent la pensée de ces personnes au moment où elles ont rédigé ces lignes, et que leur réflexion sur le sujet peut avoir évolué depuis.

1.2.1 Témoignage de Léa, envoyé le 30/12/2015

(*Léa a été bénévole à CED pendant 3 semaines en fin d'année 2015.)*

"Ça y est plus d'un an ont passé ! Pourtant ça paraît si proche...

- pourquoi vous êtes partie,
Un rêve d'enfant lorsque je regardais Canal J et que je voyais tous ces enfants dans les pays défavorisés, j'avais envie de faire ma part pour un monde meilleur (cf. la légende du colibri). J'avais envie d'apporter à ces enfants mon attention, ma bienveillance et leur faire travailler la confiance en eux - qui fait souvent défaut aux enfants qui ont peu d'attention de leurs parents - avec des petits exercices de théâtre.

- si vous pensez que vous avez bien préparé votre venue ou non,
Oui je ne sais pas ce que j'aurais pu faire différemment.

- ce que vous pensez de l'accueil des bénévoles à CED
Pour ma part cela s'est bien déroulé car tu étais là mais il n'est pas totalement au point. On ne peut pas en vouloir aux bénévoles qui travaillent depuis la France, sur leur temps personnel pour faire vivre cette structure.

- si votre vision du bénévolat a changé après cette expérience,
Cela demande un très gros investissement.

- si vous avez apprécié collaborer avec d'autres bénévoles ou non,
Oui avec toi bien sûr, tu m'as fait gagner un temps précieux en me briefant sur le contexte de la structure, le fonctionnement, sur les enfants et leurs personnalités et leurs histoires, mais aussi sur Phnom Penh.
Je pense qu'une passation comme ça, entre bénévole est indispensable. Malheureusement tu n'en a pas eu la chance, d'où ton mal être les premières semaines je pense. Mon (court) séjour s'est magnifiquement passé grâce à toi et je pense t'avoir apporté aussi quelques conseils lorsque ça n'allait pas avec certains enfants.

- ce que vous pensez du volontourisme,
Les longues périodes sont préférées par les associations, le temps de formation et d'adaptation nécessaire est alors capitalisé. Les grosses structures peuvent se permettre cette sélection. Les petites structures comme CED en manque de bénévoles acceptent les courts séjours. On pourrait penser que ce n'est pas bon pour les enfants, qu'ils vont s'attacher à des personnes qui ne resteront pas longtemps et en souffrir. Je pense que ce n'est pas le cas et que c'est une projection de notre ressenti en tant que bénévole. Les enfants sont habitués à ces allées et venues de bénévoles, nous leur apportons des moments de loisirs, nous sommes une source d'enrichissement pour eux par les cours ou activités

proposées, nous sommes l'oreille attentive, l'étranger avec qui on peut exercer son anglais, une curiosité par notre physique parfois (mon grand nez!).
Mais nous sommes un peu tous les mêmes pour eux, je ne pense pas qu'ils s'attachent au point que ce soit une lourde souffrance psychologique. C'est un peu comme une colo inversée, on passe de bons moments avec des gens, on est triste un moment lorsque cela se fini mais on garde des bons souvenirs et on a grandi grâce à ces expériences. Pour en avoir discuté avant mon départ avec une psychologue qui a déjà étudié le sujet, ces enfants ont une toute autre façon de gérer le sentiment d'abandon.
Je pense que les courts séjours ne sont pas une mauvaise chose, dans la mesure où chacun peut apporter de sa personne, une activité, un projet particulier qui élargira un peu plus le champ de vision des enfants, leur fera prendre confiance en eux.

- si vous aimeriez recommencer une expérience similaire,
Oui bien sûr, mais plus longtemps si cela est possible un jour.

- est-ce que vous retirez quelque chose de positif ou de négatif de cette expérience,
Que du positif, cette expérience m'a appris beaucoup sur moi-même. J'ai apporté des instants de joie à ces enfants, je les ai écouté, j'ai joué avec eux.

- ce que vous pensez avoir apporté aux enfants et à l'association CED
Je suis venue avec un projet de petits exercices de théâtre (occupation de l'espace, interaction) dans le but de leur faire prendre confiance en eux, ce qui manque souvent à ces enfants qui ne grandissent pas dans une structure où ils ont assez d'attention pour que ce mécanisme de construction psychologique se mette naturellement en place.
Les enfants étant très dissipés, n'ayant pas l'habitude de se concentrer et participer activement à un cours du début jusqu'à la fin, je n'ai pas eu le résultat espéré. Mais j'ai réussi à dessiner des sourires sur leur visage et à les faire coopérer entre eux. Il m'aurait fallu plus de temps, peut-être plus d'expérience aussi.
En dehors de ces petits cours, je leur ai apporté mon attention, j'étais là pour eux et uniquement pour eux. Passer du temps avec les enfants séparément et équitablement à jouer, lire, dessiner était aussi important car valorisant pour eux.

- les difficultés que vous avez pu rencontrer avant de partir, sur place, et en rentrant en France,
Aucune avant ni pendant. Le retour à été un peu dur à cause du choc culturel.

- ce que vous avez appris de votre passage à CED (tout ce que vous avez pu apprendre, sur vous ou les autres, sur le Cambodge, l'aide au développement, la vie d' "expatrié", l'Asie, etc.)
Même sans avoir trop d'expérience avec les enfants, je me suis découvert une fibre pédagogique.

- ce que vous pensez de l'aide au développement au Cambodge,
Beaucoup d'ONG sont présentes, malgré tout le développement est très lent.

- l'évolution de votre vision : du Cambodge, de la culture khmère, de l'Asie, de l'aide au développement, de la pauvreté, etc.
Je n'avais pas une grande culture sur le Cambodge avant de venir, je savais simplement que le pays avait subi de grandes pertes et de gros dégâts pendant la guerre, mais aussi que c'était le pays du sourire et que les gens savaient faisaient face à cette adversité de façon optimiste. J'ai découvert le vrai sens du mot pauvreté en voyant les gens vivre dans leur petite cabane en taule mais c'est vrai avec le sourire. J'ai constaté qu'il y a énormément d'ONG présentes.

- si vous avez trouvé facile de venir dans un pays comme le Cambodge pour une mission comme celle que vous avez faite,

Tout s'est fait très facilement et rapidement pour ma part."

1.2.2 Témoignage de Joycia, envoyé le 02/01/2016

(Joycia est partie avec Projects Abroad *pour un bénévolat auprès d'enfants pour une durée de 3 mois. Elle a quitté cette structure après 3 semaines.)*

"Les raisons qui m'ont poussée à partir sont nombreuses et vous paraitrons surement très clichées! Un moment donné, j'ai eu l'impression que le Cambodge en particulier m'appelait.
Lorsque j'étais adolescente, comme tous les adolescents en crise j'ai fait quelques bêtises. La punition que m'avaient donnée mes parents était celle de donner mon argent aux hôpitaux Kantha Bopha. Plus tard, au cours de ma formation professionnelle, j'ai travaillé dans un hôpital dans le service de radiologie et mon chef était Cambodgien. Il avait une petite soixantaine, avait quitté le Cambodge lorsqu'il avait 17 ans pour Paris. Il m'a raconté son histoire des dizaines de fois et me ramenait toujours un Krama. Un peu plus tard, toujours au cours de cette formation j'ai eu mon travail de diplôme à faire. Il me fallait un sujet original, que personne n'avait jamais traité. Mon ancien chef en radiologie m'a tout de suite dit de m'intéresser aux hôpitaux Kantha Bopha et d'en faire un parallèle avec les hôpitaux pédiatriques Suisses. Deux ans se sont écoulés après la réussite de mes examens.
Puis je suis entrée dans une période de ma vie de jeune adulte qui ne me correspondait pas. J'étais dans une relation stable avec mon ami de l'époque, un job intéressant, un salaire attrayant, des relations familiales simples. Mais je sentais que tout ça n'était pas moi, j'avais besoin de prendre l'air, d'apprendre à me connaître, de faire quelque chose de bien de mes dix doigts. Il me manquait quelque chose, j'avais un profond mal être en moi et le faire un voyage humanitaire m'avait toujours donné envie.
Lorsque j'ai réservé mon billet d'avion, un tout autre type de sentiments sont entrés en jeux. Le challenge est de suite apparu, mes proches me disaient tous sans exception "Mais tu es sure?! Une jeune femme toute seule à l'autre bout du monde? Mais c'est pas trop dangereux? Et le challenge personnel que je m'étais fixé est devenu une preuve que je devais donner à tous. Avec ces questionnements et l'intérêt porté à mon voyage et donc à ma personne, une sensation de "toute-puissance" est apparue. J'avais l'impression de faire quelque chose d'un peu risqué, que j'allais faire quelque chose qui ferait de moi une personne bien.

J'ai préparé ma venue mais pas comme je l'aurai dû. J'avais 21ans quand j'ai pris cette décision, courageuse mais pas téméraire. J'ai donc fait appel à un organisme de tourisme volontaire (*Projects Abroad*). Je suis restée dans cette structure pendant 3 semaines, je me suis ennuyée comme jamais auparavant.
L'association dans laquelle j'ai travaillé m'a très bien accueilli, c'était un orphelinat tenu par des sœurs catholiques. Mais j'ai décidé d'écourter mon temps de travail là-bas 9 semaines avant la fin. Je ne me sentais pas à ma place, je n'étais pas dans un climat convivial et j'ai rapidement eu l'impression de faire plus de mal que de biens aux enfants hébergés dans cette structure. J'ai longtemps eu honte d'avoir payé pour aller aider, ça m'a paru absurde et j'avais l'impression de coloniser. Ces petits bouts sans repères devaient faire une prière catholique avant les repas, ils sont bouddhistes. Pourquoi ne pas les instruire sur leur propre culture avant de faire du prosélytisme? En quittant j'ai perdu une grosse somme d'argent, mais avec le recul je sais que j'ai pris la bonne décision.

Après cette première expérience, ma vision du tourisme volontaire a énormément changé. Les structures au Cambodge sont pour les 2/3 corrompues, les enfants ne sont pas protégés dans les orphelinats, et travailler en tant que volontaire dans une telle structure c'est cautionner cette maltraitance. Bien sûr, il existe de formidables structures. Mais je pense que nous devons étendre notre vision et pousser notre réflexion, ces pays ont-ils réellement besoin de nous? N'est-ce pas des problèmes gou-

vernementaux principalement ? Que cautionne-t-on réellement, à quoi participe-t-on? Je pense que ces réponses nous échappent tout simplement. Nous sommes aveuglés par notre égo de bien-faiseur. Mon expérience au Cambodge m'a montré que les structures qui fonctionnent bien sont soit locales (ex: Cambodia Diabetes association), soit tenues par une personne de l'extérieur et qui n'emploient que des locaux (ex: Kantha Bopha, Pour un Sourire d'enfant).

Après cette expérience plus au moins négative (c'est mon avis), je pense que partir sur une courte durée n'apporte rien. Travailler dans un orphelinat et en partir 1 mois (ou souvent bien moins) après est un nouvel abandon que les enfants doivent supporter. Ils ne savent plus dans quels bras aller et je trouve cela d'une tristesse incomparable. En discutant avec des français vivant au Cambodge, nous en sommes venus à la conclusion que le volontourisme pouvait aisément se comparer à une "machine à laver la conscience"...

Je pense repartir un jour, mais plus dans le cadre d'une vraie mission comme en propose *Médecins Sans Frontières* par exemple, ou tout autre organisme qui propose un programme d'aide concret.
A savoir que sur les 2000 francs suisses versés à *Projects Abroad*, environ 100 dollars a été reversé à l'orphelinat dans lequel j'ai été.

Je retire de nombreuses choses positives, j'ai pu développer un esprit plus critique. Une certaine ouverture d'esprit mais que j'ai acquis en vivant un peu à la locale, dans un village de la province de Siem Reap, en m'intégrant dans la communauté locale, etc. Les incroyables moments que j'ai passés au Cambodge étaient avec mes amis cambodgiens, leurs rires, leur générosité que je retrouve encore aujourd'hui par les contacts réguliers que j'ai avec eux.

Le négatif que j'ai pu ressentir est le mal être par rapport à ma première expérience et la difficulté que j'ai eu à me réintégrer dans ma propre vie. J'ai repris mon ancien job, et 6 mois après je démissionnais. J'ai eu l'horrible sensation de faire un retour en arrière dans ma vie. J'ai fait une grosse déprime à mon retour, je n'étais plus tout à fait à ma place dans ma vie, je ne suis pas sortie pendant 6 mois (moi qui sortait boire un verre tous les soirs), ce qui a provoqué un éloignement de mon cercle amical, de ma famille aussi.

Cette année au Cambodge ne m'a pas radicalement changée, je suis toujours la même, mais je pense me mentir moins à moi-même. Je ne donne pas plus d'argent aux SDF qui dorment en bas de chez moi, je suis par contre, de façon contradictoire un peu plus moralisatrice. Je suis fière de raconter mes aventures et les mésaventures drôles vécues la bas. Je pense qu'il ne faut pas se voiler la face, on développe un certain égo vis à vis d'un tel voyage.

Les difficultés sur place étaient avec l'administration, le VISA n'est pas pénible à obtenir mais c'est contraignant et stressant. D'un point de vue médical, quand on a un problème c'est compliqué aussi (plus de 90% des médicaments sont des contrefaçons). Certains organismes rencontrés étaient corrompus, de nombreux politiciens aussi et je ne vous parle pas des chefs de village rencontrés lors d'une mission d'urgence,...).

Je pense ne rien avoir apporté à l'association. Que ce soit moi ou quelqu'un d'autre, c'est bien égal pour tout le monde.

Mais j'ai vraiment aimé ce temps passé là-bas. J'aimerai beaucoup y retourner, voir l'évolution du pays, revoir les gens qui ont partagé mon quotidien."

1.2.3 Témoignage de Julie, envoyé le 17/12/2015

(Julie est volontaire en Service Civique à l'École du Bayon*, proposant une école aux enfants défavorisés de la région des temples d'Angkor.)*

- pourquoi vous êtes parti(e) ***(pas seulement ce que vous avez raconté à vos proches, mais ce qui vous a poussé, au fond de vous, à partir)***

J'ai terminé mon master 2 de communication en juin dernier et je n'avais aucune envie de me lancer dans un CDI et d'être bloquée à un endroit pendant plusieurs années. J'avais aussi envie de quitter la France et de découvrir de nouveaux horizons, d'autant plus que je n'avais jamais quitté l'Europe de ma vie. Enfin, j'avais besoin de donner du sens à mon travail. Je suis passionnée par la communication, mais je ne suis pas prête à en faire n'importe comment. Je tiens à travailler pour une structure qui fasse des choses éthiques et non pour n'importe quelle entreprise qui ne fait que du greenwashing. Je me suis donc lancée dans les candidatures pour un service civique à l'étranger, qui était pour moi l'option idéale. J'ai postulé dans 5 ou 6 pays pour des missions diverses, plus ou moins en rapport avec la communication. Après un entretien sur Skype, j'ai eu une réponse positive pour partir au Cambodge, à Siem Reap. L'*École du Bayon* recherchait un Service Civique en communication et les missions correspondaient exactement à mon profil !

- si vous pensez que vous avez bien préparé votre venue ou non, et comment vous vous êtes préparé(e),

J'ai eu peu de temps pour préparer mon départ : début juillet, j'apprenais que je partais pour mi-septembre. Je travaillais à plein temps jusqu'à fin août. Mais les choses se sont bien passées : demande de passeport, demande de visa, achat de mon billet d'avion, vaccins, puis formation de 3 jours avec la *Guilde Européenne du Raid* juste avant mon départ. Cette formation était top : nous étions une vingtaine de jeunes s'apprêtant à partir en service civique aux 4 coins du monde et avons abordés tous les aspects importants : l'arrivée dans un nouveau pays, le choc culturel, la distance avec ses proches, les sujets administratifs (assurance, salaire, sécurité, etc.), la gestion de projet…

- comment votre association d'accueil vous a-t-elle accueilli(e), conseillé(e), préparé(e), suivi(e) avant, pendant, après votre mission,

L'association ne m'a pas vraiment aidée à préparer mon départ, c'est surtout la fille que j'allais remplacer là-bas qui m'a informée sur tout ce qui était important. Nous nous sommes rencontrées à Paris avant mon départ et elle m'a expliqué aussi bien la vie au Cambodge que le poste que j'allais reprendre. Ensuite, arrivée sur place, la coordinatrice de projet m'a expliqué tout ce que je devais savoir et m'a bien intégrée.

- si votre vision du bénévolat a changé après cette expérience,

Je ne m'étais pas vraiment fait d'idée sur le bénévolat avant. Ce que je sais aujourd'hui, c'est que ce n'est pas seulement un travail, c'est un investissement personnel. Bien sûr, étant en service civique, je suis indemnisée par l'État français, mais ce n'est pas le cas de tous les volontaires autour de moi. Mais en tant que travail, c'est tellement plus enrichissant et motivant car l'on voit le résultat : on aide des populations défavorisées qui sont complètement ignorées dans notre monde occidental.

- ce que vous pensez du volontourisme ***(le volontourisme regroupe d'une manière générale les expériences de volontariat/bénévolat de courte durée, parfois partie intégrante d'un voyage touristique),***

J'aime bien l'idée de partir en vacances et de faire une bonne action en même temps, d'ailleurs, je vois beaucoup de volontouristes qui viennent visiter notre ONG. Cependant, je ne suis pas sûre des

motivations des agences qui organisent cela. Les bénévoles dépensent en général des sommes colossales pour partir en mission.

Je ne peux pas vraiment développer le sujet car ce n'est pas mon cas, je suis expatriée pour au moins 1 an.

- si vous aimeriez recommencer une expérience similaire et pourquoi,

Il est clair que je recommencerai l'année prochaine si c'est possible ! Ma situation actuelle m'apporte tout ce dont j'ai besoin : découvrir et m'immerger dans une nouvelle culture, continuer à faire mon métier tout en aidant une bonne cause : favoriser l'accès des enfants à l'éducation.

- qu'est-ce que vous pensez avoir apporté à l'association, et au public aidé, et est-ce que ça correspond à ce que vous pensiez apporter avant de partir,

Je pensais leur apporter mon dynamisme, mes compétences en communication et ma motivation à faire bouger les choses, je pense que pour l'instant c'est en bonne voie !

- les difficultés que vous avez pu rencontrer avant de partir, sur place, et en rentrant en France,

N'ayant pas de gros moyens financiers, j'ai eu du mal à financer mon départ et tout ce qu'induit un départ à l'étranger (vaccins, billet d'avion, visa, etc.)

Heureusement, j'ai la chance d'avoir de supers amis qui m'ont fait une grosse cagnotte d'anniversaire pour m'aider à financer mon voyage !

- ce que vous avez aimé ou non dans cette expérience

Je dirais que j'aime tout (pour le moment, cela ne fait que 3 mois que je suis au Cambodge), les difficultés sont plutôt :

- La distance avec les proches ;
- Le fait d'avoir peu de temps libre pour découvrir mon pays d'accueil car je travaille plus de 40 heures par semaine ;
- Le fossé entre les khmers et les touristes/expatriés à Siem Reap.

1.3 Témoignage d'une psychologue à propos du sentiment d'abandon

Mme de Fozières est psychologue. Léa, ancienne bénévole à CED, ayant abordé avec elle le sujet du sentiment d'abandon chez les enfants placés, je l'ai contacté pour avoir son avis sur le sujet.

Mail du 30/12/2015, Noémi LEDOUX à Virginie de FOZIÈRES

"Bonjour Mme de Fozières,

je suis Noémi Ledoux, et je suis en train d'écrire un mémoire sur le **volontourisme** (une pratique de bénévolat de courte durée, mêlée au tourisme) dans les **structures d'accueil pour enfants**, dans le cadre d'un diplôme d'études de la coopération et du développement avec la faculté de Strasbourg.

J'écris ce mémoire à la suite d'une expérience de bénévolat de 6 mois dans un foyer pour enfants au Cambodge. Dans mon mémoire, **je m'interroge sur l'utilité des bénévoles qui viennent dans une telle structure pour des courtes durées (moins de 2 mois)**.

Sur ce sujet, de nombreux professionnels de l'aide à l'enfance dans les pays comme le Cambodge (où beaucoup d'enfants sont pris en charge à temps complet par des "orphelinats") mettent en avant l'impact négatif qu'auraient les allées et venues de nouveaux bénévoles sur ces enfants. En effet, selon eux, à chaque fois qu'un nouveau bénévole arrive, un lien se crée avec les enfants, et à son départ, ce lien se rompt. Cette rupture à répétition entraînerait un sentiment d'abandon à répétition et une fragilisation psychologique chez ces enfants au passé difficile (quelque fois ayant déjà été abandonnés par leurs parents). C'est plutôt l'avis que j'avais avant de partir ainsi que sur place, et j'essaie, entre autre grâce à ce mémoire, de tirer les choses au clair sur ce qu'il en est vraiment (dans la mesure du possible !).

J'en ai discuté avec Léa qui n'est pas vraiment d'accord avec moi, et pense plutôt que cette idée que les enfants vont souffrir de notre départ (je la cite) *"est une projection de notre ressenti en tant que bénévole. Les enfants sont habitués à ces allées et venues de bénévoles, nous leur apportons des moments de loisirs, nous sommes une source d'enrichissement pour eux par les cours ou activités proposées, nous sommes l'oreille attentive, l'étranger avec qui on peut exercer son anglais"*.
Elle m'a dit qu'avant de partir au Cambodge, elle avait discuté avec vous de ces situations, et que **selon vous, ces enfants ont une autre façon de gérer le sentiment d'abandon.**

Cette idée m'intéresse beaucoup, puisque je n'ai trouvé aucune documentation sur ce sujet, l'aspect négatif de la chose étant beaucoup plus documenté que l'aspect positif. J'aimerais donc savoir si nous pourrions en discuter.

N'hésitez pas à me contacter par mail ou téléphone pour en parler, mes coordonnées sont en fin de mail.
Merci de l'attention que vous porterez à ma question,
Noémi LEDOUX"

Mail du 26/01/2016, Virginie de FOZIÈRES à Noémi LEDOUX

"Bonsoir, je vous répond enfin... Je me suis renseignée pour vous répondre auprès d'amis évoluant dans la sphère d'accueil concernant soit des familles venant de l'étranger (familles déstructurées, séparées), soit auprès de personnes intervenant à l'étranger. Il apparait que ce questionnement devient de plus en plus pris en compte par les intervenants de ces différentes structures. Pour exemple, à Marseille, une équipe d'accueil a décidé de ne plus déléguer un seul "référant" auprès des

familles, mais plusieurs afin d'éviter ces situations d'attachements du côté des intervenants comme celui des familles. Autre exemple, au Sénégal, une pouponnière accueillant des enfants soit orphelins soit placés par des familles en grande difficulté met en place actuellement une réflexion. Cette structure accueille régulièrement des occidentaux bénévoles. Les "nanas" s'occupant des enfants déclarent arriver à gérer ces bénévoles, être habituées tout comme les enfants. Toutefois, il a été demandé à une psychologue de mettre en place une action afin d'organiser un accueil et un encadrement des intervenants occasionnels et de fait ces relations d'attachements.

Du côté psychanalytiques, nous sommes tous confrontés avec la séparation, la perte, la castration. Ces enfants l'ont vécue en amont avec leurs parents. La souffrance demeure et laisse une trace. Toutefois, ce qui interpelle est la façon dont chacun va, soit au mieux la sublimer, soit l'occulter, la refouler et parfois la rejouer en la répétant. La répétition est un repère important lors d'un suivi thérapeutique et ce qui peut en être travaillé dans le cas où elle statufie le sujet. Néanmoins, mes réflexions sont celles d'occidentales. Ces enfants évoluent au sein d'une autre culture, où le désir de vie peut sans doute s'exprimer différemment, et notamment, la notion d'attachement.

Bien à vous, V de Fozières"

1.4 Témoignages oraux issus d'une rencontre entre bénévoles et volontaires

Les témoignages suivants sont issus de deux rencontres organisées par l'antenne de France Volontaires *au Cambodge sur le thème de "La perception du volontariat" à l'espace volontaires de Phnom Penh. Étaient présents des volontaires en Service Civique, des Volontaires de Solidarité Internationale, des bénévoles et des stagiaires ayant été ou étant en poste au Cambodge. Ces rencontres ont été enregistrées par* France Volontaires Cambodge *en mai 2015 et mai 2016. La sélection des échanges a été effectuée par* France Volontaires Cambodge*. Les témoignages suivants sont donc une transcription écrite de ces enregistrements, réalisée par mes soins. Je les ai ensuite regroupés par thème abordé.*

Questions de préparation aux rencontres

Afin de préparer ces rencontres, il avait été demandé à chaque participant de réfléchir aux questions suivantes. Ces questions ont servi de fil conducteur à la discussion pendant les rencontres.

Avant

- Quelle idée vous faisiez-vous du volontariat ?
- C'est avant tout : une expérience professionnelle ? L'expression d'une solidarité envers les populations du sud ? Un temps de formation continue ? La découverte et la compréhension d'une autre culture ? Une occasion de partir à l'étranger ?
- Quelles étaient vos interrogations principales avant le départ : à la fois sur la mission et sur le pays ?
- Comment imaginiez-vous votre mission avant de partir ?
- Comment votre entourage a perçu votre projet ?

Pendant

- Qu'est-ce que le volontariat pour vous actuellement ?
- Avez-vous trouvé facilement votre place au sein de votre structure d'accueil ?
- Comment percevez-vous votre rôle aujourd'hui ?
- La question de la légitimité se pose souvent, comment la gérez-vous ?
- Étiez-vous bien préparé à travailler dans un milieu interculturel ?
- Rencontrez-vous des difficultés ?
- Les points positifs et les points négatifs de votre mission ?
- Échangez-vous régulièrement/de temps en temps de façon informelle avec d'autres volontaires sur ces questions ?

Après

- Quel bilan pour ceux qui sont à quelques semaines, ou mois, du départ ?
- Comment avez-vous vécu votre mission ? Et la question de l'inter culturalité ?
- Quelles expériences vous ont le plus marqué ?
- Qu'est-ce que cette expérience de volontariat vous a apporté ?
- Avez-vous trouvé des réponses à vos interrogations ?
- Et l'Après ? Appréhension ? Projets ?
- Pensez-vous que cette expérience est un « plus » sur votre CV ?
- Si vous pouviez repartir au début : changeriez-vous quelque chose ? Si oui, quoi ?
- Quels conseils pouvez-vous donner à ceux qui débutent leur mission ?

Durée de la mission et adaptation

"J'ai pu m'apercevoir qu'une mission de 3 mois, c'est très très court et au bout d'un mois et demi on commence à s'adapter, à prendre les choses en main."

"C'est pas pareil de faire un an et renouveler que de faire deux ans. Tu ne vas pas t'investir de la même façon. Un an ça m'a paru hyper court, c'est passé à une vitesse extraordinaire. Et finalement j'ai eu l'impression que j'ai eu un an pour découvrir et un an pour [faire vraiment les choses]."

"Je crois qu'il y a deux phases, c'est la zone de découverte et la zone de confort, et en fonction de la mission tu peux atteindre ces zones différemment à et à différents moments. [Dans ma précédente mission] il y a un moment où j'ai eu l'impression d'atteindre ma zone de confort, là dans ma mission actuelle je pense que je ne l'atteindrai jamais. C'est tellement des challenges qui montent en flèche que sur les deux ans je pense que je ne l'atteindrai pas. Ce sera quand même une expérience, je l'espère bien, mais en fonction des responsabilités que tu as et de comment ça évolue, il n'y a pas de règle."

Attentes

"Il y a un énorme décalage entre ce que je m'étais fait comme idée de ce que ça allait être et ce qu'est mon quotidien aujourd'hui. […] Il y a un côté où on idéalise un peu, on se dit "Je vais partir à l'autre bout du monde", […]"

"Avant de partir, c'était quand même plus un moyen de partir qu'un rêve de "sauver le monde"."

"Je ne sais pas ce que ça va être, mais ça va être bien."

"Avant de venir on a simplement lu ce que l'association fait, et finalement en arrivant ici, c'est pas forcément ce qu'on croyait."

"Vis-à-vis des attentes, ça ne s'inscrit pas forcément dans le même parcours suivant les personnes. Il y a des personnes qui veulent en faire leur métier, travailler dans le développement, dans l'humanitaire. Pour moi ça correspondait à un moment où j'avais envie d'évoluer dans ma carrière professionnelle, dans mes choix de vie, et c'est un peu par hasard que je suis arrivée en VSI. […] J'ai commencé par me dire, "Peut-être que je peux faire un bénévolat de quelques mois pour avoir un pied à terre puis évoluer." […] Puis dans la discussion [avec les associations] est venue l'idée du volontariat : "Vous avez des compétences, vous pourriez peut-être les mettre en pratique sur une plus longue période." C'est un chemin qui a été peut-être un peu plus long, mais j'ai toujours eu l'impression que je n'avais pas forcément les mêmes attentes que d'autres personnes dont ça fait partie d'une évolution de carrière. [J'ai eu l'impression de] prendre les choses avec moins d'attentes par rapport au poste, aux compétences qu'on me demandait. Je n'avais pas d'attente de ce côté-là, […] pour moi c'était une aventure en soi, un chapitre que j'avais envie de vivre dans un pays différent, une culture différente, et donc mes attentes étaient plus tournées vers ma capacité personnelle à m'intégrer dans un nouveau milieu."

"J'étais à un moment de ma vie professionnelle où j'avais envie de faire autre chose, de faire quelque chose qui avait du sens à ce moment-là. Pas forcément pour en faire ma carrière mais pour faire quelque chose qui avait plus de sens que ce que je faisais jusque-là. À ce moment-là je ne pensais pas forcément partir à l'étranger. J'étais en recherche d'emploi active dans le secteur de la solidarité mais j'étais plus parti pour trouver un emploi en France et j'ai eu cette opportunité de venir au Cambodge […] mais ça restait quand même une grande inconnue et il y a eu pas mal de questions à ce niveau-là. Et puis ça s'est fait très très vite, entre le moment où j'ai envoyé ma candidature et le mo-

ment où je suis arrivé au Cambodge il s'est passé moins de trois mois. Moins de trois mois pour deux ans, c'est assez rapide. Donc il y a eu beaucoup beaucoup de questions, mais en même temps je me suis dit "C'est maintenant ou jamais".

"J'ai dû attendre 9 mois avant de pouvoir vraiment partir, et entre temps j'ai eu le temps de réfléchir, de me remettre dans la situation réelle, de me poser les questions différemment, d'évoluer et de me dire "Ce sera différent." L'enthousiasme de partir s'était un peu estompé et au final […] j'ai dû retrouver des ressources d'enthousiasme pour vraiment partir et me dire "Ouais je pars." mais pour d'autres raisons. Je suis partie pour des raisons qui n'étaient pas les mêmes que celles [du moment où j'avais fait ma candidature]. […] C'est pour ça que je pense que je vis les choses d'une manière différente aujourd'hui. Si j'étais partie un mois après ma candidature, je pense que j'aurais vécu les choses d'une manière beaucoup moins posée, beaucoup moins réfléchie."

" Je sors d'un volontariat où je n'allais pas pour fuir quelque chose mais surtout pour trouver un projet qui m'amène quelque part, c'était plus une orientation. […] Par rapport à des amis qui faisaient aussi du volontariat mais qui partaient pour faire une césure, il y avait une différence dans les réactions, il y avait plus d'appréhensions [pour eux], plus d'excitation aussi. [Pour eux] c'était vraiment quelque chose de nouveau, c'était aussi une façon de lâcher du lest. Alors que pour moi c'est plus dans l'idée de gravir les échelons ou au moins d'avoir une trajectoire linéaire."

Perception par les proches

"Quand on dit qu'on est volontaire, beaucoup de gens pensent qu'on est bénévole. On oublie le côté professionnel."

"Ça a été très compliqué pour moi la perception par mon entourage en France qui me disait "t'es infirmière, t'as ton diplôme, t'as du travail, qu'est-ce que tu quittes ton travail pour partir un an en vacances, en plus pour ne même pas bosser avec ton diplôme, tu vas rentrer tu trouveras jamais de taf en tant qu'infirmière", mon départ a été très mal perçu."

"Ils imaginent tous qu'on distribue des sacs de riz."

"Qu'est-ce que tu fuis ?"

"Pour moi c'est un choix de carrière à part entière, mais je n'avais pas la vision que ça [pouvait] être une parenthèse. La perception extérieure n'est parfois pas facile. Je reviens de France et les gens ont l'impression que je suis en vacances. […] Il y a aussi la "distance" salariale […] qui n'est pas facile à expliquer et à valoriser."

"J'ai l'impression que tout le monde m'enviait beaucoup : "Ah tu as de la force, c'est bien ce que tu fais." Beaucoup de gens me disaient "Ah mais si j'avais le courage de faire ça, j'aimerais bien. Toi tu peux encore le faire pour telle ou telle raison." Finalement il y a eu très peu de gens […] qui m'ont dit "Mais pourquoi tu fais ça ? T'as ton CDI, ton appart' !" "

"Ils me disent souvent "T'as de la chance !" mais moi au bout d'un moment je leur dis "C'est un choix aussi". C'est un choix de vie, on sait tous qu'on n'a pas un salaire mirobolant, il y a du plus et du moins partout."

"Il y a un moment où on pense que le volontaire est quelqu'un qui vient faire le bien dans le sens "sauver les gens" alors que c'est surtout une aide qu'on apporte avec nos compétences, nos acquis, notre formation, notre vécu."

" [Les questions de nos proches] permettent de se poser aussi soi-même des questions […] "Quelles compétences ça va m'apporter ? Est-ce que je vais grandir derrière ?" avant d'arriver [sur le terrain]."

"Dans la mentalité française, le VSI c'est un moyen et pas une finalité. Alors que justement pour les américains, pour les australiens dans une moindre mesure, pour les japonais aussi, c'est le fait d'être volontaire [qui importe], c'est pas la mission en tant que telle, c'est pas le contenu. Alors qu'en France effectivement, il y a quand même beaucoup de gens qui sont VSI, qui se considèrent à juste titre comme des professionnels du développement, et pour eux le VSI, c'est un moyen de mettre en œuvre leur savoir-faire au service d'une association. Ils se considèrent avant tout comme des professionnels avant d'être volontaire."

"Je suis volontaire, mais pour moi c'est vraiment le travail que je veux faire. C'est pas vraiment un volontariat pour moi, mais je suis payée comme une volontaire. C'est le chemin que je veux prendre dans ma vie. J'ai beaucoup d'expérience professionnelle, et j'ai réalisé que j'aime bien travailler premièrement pour les ONG et deuxièmement dans le pays sur lequel je travaille, le travail sur le terrain, [d'être au contact] des victimes des violations des droits de l'Homme. J'ai vraiment l'impression que ce que je fais ça a du sens." (Avocate en droit international et droits de l'Homme)

"Inconsciemment, je pense qu'on a une quête de reconnaissance et qu'on espère aussi obtenir parce qu'on va dans une mission plus sociale peut-être qu'auparavant, et au final, cette reconnaissance n'existe pas plus, voire peut-être moins, que dans d'autres secteurs, que peut être le secteur privé lucratif dans lequel on a au moins la reconnaissance de nos pairs et aussi avec une reconnaissance salariale qui est ajustée au niveau d'investissement dans l'entreprise. Ici, quelle que soit l'investissement dans ton ONG, tu vas toujours avoir la même reconnaissance salariale ça va pas bouger, et après, la reconnaissance des pairs elle existe, elle n'existe pas, elle est insuffisante, … Généralement, comme on a des envies un peu plus importantes de reconnaissance on la trouve insuffisante. C'est pour ça que je trouve que le mot "reconnaissance" est crucial dans le volontariat et j'ai l'impression que beaucoup de volontaires se sentent en manque de reconnaissance, parce que comme on n'a pas le côté salarial, on a envie de l'avoir ailleurs, et c'est plus compliqué de l'avoir ailleurs."

Rapport avec les collègues

"En étant volontaire, on gagne quand même plus que nos collègues khmers."

"C'est compliqué au Cambodge vis-à-vis des collègues. Ils ne comprennent pas notre statut de volontaire, les *volunteer*. Ils disent "Tu as des indemnités qui sont trois fois supérieures à notre salaire." (réaction : "Pas toujours ! Moi c'est pas le cas et ils ne comprennent même pas que j'accepte d'être payée comme ça. J'ai un collègue qui me dit tout le temps "Mais va bosser là-bas, tu seras [mieux] payée ! Qu'est-ce que tu fous là ? Tu perds ton temps !" et vis-à-vis de la société en général, je trouve ça un peu pénible au quotidien qu'on soit toujours perçu comme cette élite blanche richissime alors que c'est pas le cas.")"

"Plutôt que le rapport avec les collègues, [ce qui me dérange] c'est le regard, entre volontaires, qu'on a aussi les uns sur les autres : juger ceux qui veulent être absolument dans l'acculturation et qui vont du coup juger ceux qui veulent une chambre avec une clim' … Chacun le vit différemment et chacun peut se permettre de porter des jugements sur la manière dont l'autre le vit. […] On a tous des attentes, ou une capacité, ou une envie, à se projeter dans la culture locale ou à la vivre différemment, et il y a des endroits où c'était dur les relations entre volontaires face à ça."

2. RENCONTRES

2.1 Questions abordées

Lors de ces rencontres, j'ai expliqué à mes interlocuteurs ma démarche de rédaction d'un mémoire sur le volontourisme suite à mon expérience de bénévolat à CED. Bien que la discussion ait été libre, les questions qui ont été abordées sont les suivantes. Cette liste n'est pas exhaustive, et toutes ces questions n'ont pas été abordées avec tous mes interlocuteurs.

- Que faîtes-vous dans votre organisation ?
- Accueillez-vous des bénévoles/volontaires dans votre association ? Pourquoi ? Qu'apportent-ils à votre structure ? Qu'est-ce qui changerait s'il n'y avait plus de bénévoles/volontaires ?
- Comment sont recrutés les bénévoles/volontaires dans votre structure ? Quelles compétences sont requises ? Quels sont vos critères de sélection ?
- Quel est le travail qui leur est demandé ? Qu'attendez-vous d'eux ? Signent-ils avec vous une charte ou un contrat de bénévolat/volontariat ?
- Combien accueillez-vous de bénévoles/volontaires sur une année ? Combien à la fois ? Accueillez-vous aussi des groupes ?
- Comment les accompagnez-vous dans leur préparation avant le départ, une fois sur place, et à leur retour ?
- Une transmission du travail fait d'un bénévole à l'autre est-elle organisée ? Comment ?
- Combien de temps restent-ils sur place ?
- Vos bénévoles/volontaires reçoivent-ils une formation avant de partir ? Quel genre de formation ?
- Leur demandez-vous une contribution financière ? À quoi correspond-elle ?
- Reçoivent-ils une indemnisation ? Pour quoi ?
- Quels sont les problèmes rencontrés avec les bénévoles/volontaires ?
- Fonctionnez-vous avec un système de parrainage ? Pourquoi ?
- Quels sont les points positifs/négatifs du parrainage selon vous ?

- Faîtes-vous une distinction entre bénévole et volontaire ? Qu'est-ce que le bénévolat/volontariat pour vous ?

« Le volontourisme regroupe les expériences de bénévolat de courte durée, souvent partie intégrante d'un voyage touristique ».

- Pensez-vous que vous accueillez des volontouristes (personnes pratiquant le volontourisme)?
- Que pensez-vous du volontourisme ?
- Comment a évolué votre vision de l'aide au développement, de la solidarité internationale, du bénévolat, du volontariat au fil des années ?

"Certaines personnes estiment qu'une succession de bénévoles de courte durée auprès d'enfants pourrait avoir un impact négatif sur les enfants aidés par l'association, apportant de l'instabilité émotionnelle et une perte constante de repères."

- Êtes-vous d'accord ou non avec cette idée ? Pourquoi ?

2.2 Transcription des rencontres

Ne possédant pas de moyen d'enregistrement lors de ces rencontres, seules les notes manuscrites que j'ai prises pendant celles-ci me permettent de les retranscrire. Les points rédigés dans ces documents ne sont donc pas une transcription exacte des propos de mes interlocuteurs, sauf expression d'une citation.

2.2.1 Rencontre avec John THOMSON, responsable de projets à *People Improvement Organization (PIO)*

La rencontre a eu lieu le 26/05/2015, au sein de l'école de Stung Mancheay de PIO à Phnom Penh (Cambodge). Cette rencontre s'étant déroulée en anglais, elle a été traduite par mes soins en français avec l'aide de mes "traducteurs officiels".

- J. THOMPSON gère le programme d'accueil de bénévoles.
- Sur les 60 salariés, seulement 2 étrangers.
- Processus de sélection en 3 étapes, tout le monde doit passer par ces 3 étapes, qui envoie les bénévoles n'a pas d'importance :
    - CV : de l'expérience dans le travail avec les enfants est requise, dans l'enseignement si possible.
    - Casier judiciaire vierge.
    - Entretien avec J. THOMPSON.
- Différentes origines des bénévoles. La plupart sont envoyés par d'autres organisations :
    - Just World International (USA, principal partenaire, envoie la plupart des bénévoles)
    - Cambodia volunteer organization (organisation et bénévoles cambodgiens)
    - International Volunteer HeadQuarter (Nouvelle-Zélande)
    - Star Kampuchea (bénévoles cambodgiens, via des groupes venant de l'université pour des stages ou emmagasiner de l'expérience,)
    - Global Youth Volunteering Network (Canada, mais ils ne sont pas nombreux)
    - Très peu de "particuliers"
- Il y a approximativement 200 bénévoles/an qui viennent enseigner l'anglais, la plupart dans l'école de Stung Mancheay. Il y a parfois des infirmiers-ères australien-nes. 10% des bénévoles sont khmers. Il y a entre 10 et 12 bénévoles en même temps, ils travaillent tous en binôme avec un professeur khmer. La plupart des bénévoles reste environ 1 mois ; 3 mois serait mieux, mais ceux qui ont fait le meilleur travail sont ceux qui sont restés le plus longtemps (6 mois, 1 an).
- Aucune contribution financière n'est demandée aux bénévoles, seulement des frais administratifs de la part des organisations d'envoi. Ils peuvent fournir un hébergement à bas coût pour les bénévoles s'ils le souhaitent.
- Il y a 3 jours de formation pour chaque bénévole avant qu'ils commencent à travailler : ils apprennent à préparer un cours, ce qui est attendu d'un professeur, le comportement à adopter. Il y a une approche professionnelle, une attente de haut niveau. Ils ne doivent pas être émotionnellement attachés aux enfants, car ce n'est pas ce qu'on attend d'un professeur. Les bénévoles doivent faire preuve de bonnes techniques d'enseignements auprès des bénévoles khmers et des professeurs khmers.
- Les bénévoles signent un accord avec *PIO* à propos de leur tenue vestimentaire, des horaires, des "zones fumeurs", de l'interdiction de prendre des photos. Il y a aussi un accord avec l'organisation d'envoi. La règle de "pas de photos" est là pour respecter l'intimité et la dignité des

enfants. "Imaginez que quelqu'un vienne dans l'école de votre enfant et prenne des photos de lui pour les mettre sur Facebook. Que diriez-vous ?"

- La plupart des problèmes rencontrés sont : des mauvaises techniques d'enseignement, des leçons non préparées et un mauvais travail en équipe avec leur binôme khmer.
- Travailler avec des bénévoles offre aux enfants l'opportunité d'apprendre l'anglais avec une personne dont l'anglais est la langue maternelle.
- Les enfants sont toujours excités de voir arriver un nouveau bénévole, ils apportent de la fraîcheur dans l'école.

Volontourisme

- C'est un modèle commercial pour amener des groupes de touristes à faire du bénévolat, et c'est en général payant.
- Ça fait aussi partie de "l'expérience backpacking", ça les fait se sentir bien parce qu'il y a une sorte de culpabilité à apprécier des vacances dans un pays pauvre.
- Faire du bénévolat efficacement requiert des compétences spécifiques. Il y a un risque si tu acceptes tout le monde, car tu ne sais pas qui sont ces gens. "C'est pareil que gérer un commerce, je serais fou d'employer un gars que je ne connais pas du tout ! ça ne vaut pas le coup, c'est impensable."
- Il y a de nombreux bénéfices pour les volontouristes, mais ils sont naïfs à propos de ce qu'ils font.
- Les tour-opérateurs exploitent la faiblesse humaine. S'ils voulaient vraiment aider, ils le feraient différemment : en organisant des voyages et du bénévolat spécialement pour des médecins ou des ingénieurs agronomes.

2.2.2 Rencontre avec les responsables de *Taramana*

La rencontre a eu lieu en avril 2015, au sein de l'ancien bâtiment de Taramana à Phnom Penh (Cambodge), avec :

Luc HEMRYCK, directeur, VSI
Jocelyn DORDÉ, fondateur, président de l'association, bénévole 9 mois sur 12 au Cambodge
Xavier, bénévole, prof de français
David, contrat local, fundraising

- Les bénévoles sont recrutés sur CV, puis un entretien avec Luc, puis un entretien avec Jocelyn. Les compétences demandées sont la maîtrise de l'anglais et de l'informatique. Ensuite, ça se passe au feeling, s'ils sentent bien la personne ou non, qu'elle a déjà de l'expérience avec les enfants, dans l'animation, l'enseignement. Les bénévoles sont employés pour former le staff et faire de l'animation.
- Un planning pour les bénévoles est établi pour organiser le roulement mais ils s'adaptent aux dates que les bénévoles proposent plus qu'ils n'imposent des dates aux bénévoles. Toutefois, ils n'acceptent pas les groupes de plus de 2 personnes, parce que le centre et les tâches à faire sont trop peu nombreuses pour plus de 2 bénévoles. Les groupes de scouts sont donc systématiquement refusés, parce que trop nombreux, et n'ont pas forcément quelque chose à apporter : les chantiers sont faits par des professionnels. Environ 50 demandes de bénévoles par an, sans compter les groupes de scouts ; 15% sont des demandes de touristes de passage.
- Ils essaient d'avoir des bénévoles qui restent 2-3 mois minimum, car il faut au moins 1 mois pour s'adapter à la structure, à l'environnement, au pays. Ils pensent aussi que les bénévoles qui changent souvent peuvent être perturbant pour les enfants, car il faut s'habituer à la personne.
- L'arrivée de bénévoles permet d'amener un regard neuf sur la structure, alors que si l'on reste toujours avec les mêmes personnes, on ne voit plus forcément ce qui cloche.
- Un logement est proposé pour les bénévoles, ils doivent payer 200$/mois et ont en plus les repas le soir. Ils payent, comme tout le personnel, 1$ leur repas de midi au centre.

- Les bénévoles de passage sont souvent des français vivant au Cambodge et voulant donner de leur temps libre (épouses d'expatriés, expatriés, etc), mais ça ne marche pas souvent, car ils demandent trop souvent que la structure s'adapte à leurs horaires et à leur emploi du temps alors que c'est l'inverse qui devrait se passer. MAIS par exemple, Enzo vient bénévolement 3 fois par semaine pour l'atelier cirque.
- Il y a un problème d'argent avec la professionnalisation des ONG, des gens diplômés dans le développement, la solidarité, mais souvent aussi issus d'écoles de commerce qui veulent être payés, mais les ONG n'ont pas les moyens de les payer à leur « juste valeur ».

2.2.3 Rencontre avec Gérard FEYTMANS, directeur de l'école *Happy Chandara* de *Toutes à l'École*

La rencontre a eu lieu le 27/05/2015, au sein de l'école Happy Chandara*, province de Kandal (Cambodge).*

- Les bénévoles contactent TAE *via* le site internet. Une première sélection se fait en France, puis les dossiers sont envoyés à Gérard qui les étudie puis les contacte si ce qu'ils proposent correspond à un besoin de l'école. Une mission précise est donnée aux bénévoles.
- En général, ils essayent de ne pas accepter un bénévole sur moins de 3 mois. S'arrangent pour trouver une place aux gens envoyés par des donateurs, membres de l'association.

- Gérard ne connaissait pas le terme de volontourisme, mais il y a un problème dans la construction du mot. Faire du bénévolat signifie n'attendre aucun retour, donner gratuitement de son temps et de ses compétences. Par contre, un volontaire cherche à mettre à profit ses compétences au profit d'une association, tout en étant indemnisé et aidé dans sa démarche professionnelle.
- Le tourisme, c'est aller voir des endroits qui ne sont pas les nôtres, pour voir des lieux différents, et rencontrer des gens différents, pour "être loin de tout ce que j'ai au quotidien". Le tourisme est différent des vacances qui ont pour objectif de se reposer.
- Un volontaire qui fait du tourisme, ça n'a donc pas de sens, parce qu'il est payé, et qu'on ne le paye pas pour qu'il fasse du tourisme. Au contraire, un bénévole qui fait du tourisme, "ça a beaucoup de sens". Le bénévolat donne justement du sens au tourisme. Le volontourisme, c'est être volontaire et touriste, ça n'a pas de sens. On devrait appeler ça le *'bénévolo-tourisme'* ou un autre terme du genre. Les bénévoles-touristes peuvent être très utiles à des structures qui n'ont pas la possibilité de recruter un personnel qualifié et de le salarier.
- Le terme *'volontaire'* vient de *'volonté'* qui signifie faire quelque chose que l'on a envie de faire. Tout le monde devrait être volontaire dans ce qu'il fait, dans son travail. Beaucoup de métiers ont pour objectif de rendre les gens heureux, de les aider (avocat, hôtellerie, chercheur, psy, assistant social, etc), il n'y a pas que le bénévolat.

- Il y a déjà eu des gens qui venaient proposer leurs services car en vacances, mais ils ont été refusés car la structure de *Toutes à l'Ecole* n'a pas besoin de leurs services et a déjà des gens qualifiés pour ce qui doit être fait.
- Il a aussi été contacté par des agences de tourisme qui aimeraient proposer à leurs clients de donner de l'argent à *Toutes à l'Ecole* (il s'agit souvent des demandes de clients qui veulent donner à une association, mais ne savent pas à qui donner, et demandent à l'agence de leur conseiller "un bon placement"), et par la suite de faire visiter l'école. Ces propositions ont été refusées car on n'est pas dans un zoo, il ne veut pas que des groupes de 20 personnes viennent visiter l'école. Il a proposé de venir présenter les actions de *Toutes à l'Ecole* à l'hôtel, et de montrer le site internet, mais n'a encore jamais trouvé d'arrangement avec ces agences.
- À propos des "tour-opérateurs" (agences de volontourisme) qui font payer le volontariat, il faut prendre en compte qu'on ne paye pas que ce qu'on nous donne, mais aussi le travail des gens qui ont contribué à te trouver et te proposer ce placement. "C'est pareil que quand tu vas dans un restaurant, ton plat ne correspond qu'à 30% du prix que tu paies, ensuite il faut

prendre en compte le matériel, le loyer, les serveurs, le cuisinier, le personnel d'entretien, etc."

- Les *backpackers* ne sont pas des touristes, ce sont des vacanciers. Ils restent entre eux, sont seuls, sur leurs tablettes, portables ou autres, et ne vont pas du tout à la découverte du pays dans lequel ils voyagent. Un vrai touriste s'ouvre à la culture du pays, à son histoire, à ses coutumes, sa façon de manger, de s'habiller, etc.
- Il voit la gestion des ONG comme la gestion d'une entreprise. L'objectif n'est pas de ramener de l'argent, mais d'employer des gens compétents en les payant selon leurs compétences et leur travail.

À la suite de ma rencontre avec Gérard, j'ai rencontré les 5 bénévoles qui travaillaient actuellement pour Toutes à l'École *: Chantal, Fanny, Ilan, Charlotte et Raphaëlle. J'ai pu échanger rapidement avec eux sur les raisons qui les ont poussés à s'engager bénévolement pour cette association, ainsi que sur l'idée du volontourisme.*

- Aucun d'entre eux ne connaissait le terme de volontourisme mais cela évoque pour eux le fait de lier pour eux volontariat et tourisme. Cependant, ils ne voient pas trop comment ça peut justement être lié, car un volontaire n'est pas là pour faire du tourisme.
- Ils se sont engagés bénévolement ou en stage dans une ONG au Cambodge pour les raisons suivantes :
    - Par obligation (dans le cas du stage) ;
    - Pour s'ouvrir à une nouvelle culture ;
    - Pour aider les gens ;
    - Le CV n'est pas une motivation première, même si ça entre pour certains dans une démarche d'élaboration de carrière.
- En réponse à ma question leur demandant s'ils seraient à payer pour faire du bénévolat, ils me répondent qu'ils ne voient pas pourquoi payer pour donner de son temps à part si ça correspond à ce qu'on te donne (hébergement, nourriture).
- Suite à l'explication que je leur donne concernant les agences de volontourisme, ils trouvent que ça fait un peu « voyage organisé », et au final, ça correspond mal au caractère des bénévoles/volontaires qui sont en général assez aventureux.

2.2.4 Rencontre avec Cynthia et Christopher, anciens bénévoles et co-directeurs du Jardin des Langues Ayravadi

La rencontre a eu lieu le 09/05/2015 à Kep (Cambodge).L'organisation de l'association ayant connu des changements entre 2015 et 2016, ces informations sont celles correspondantes à la date de la rencontre et ne sont pas actualisées.

- L'association propose une école gratuite (avec des cours de français et anglais) après l'école publique le soir et centre de loisirs l'après-midi et toute la journée pendant les vacances. Les élèves s'inscrivent volontairement et viennent quand ils veulent, mais l'assiduité n'est pas toujours au rendez-vous à cause des besoins familiaux. L'association a 3 salariés khmers : un gardien-jardinier, un prof d'anglais, et un salarié assurant une permanence au centre de loisirs.
- Il n'existe pas de support sur lequel se reposer pour les cours, mais il y a un suivi de tous les cours faits pour essayer d'avoir de la continuité dans les cours et de créer un support à l'avenir.
- Les bénévoles donnent des cours de français et d'anglais, assurent une permanence au centre de loisirs. Ils sont recrutés sur candidature volontaire (CV + motivation). L'association essaie de recruter des personnes déjà sorties de l'université, avec si possible de l'expérience dans l'enseignement et le travail avec les enfants.
- Il y a une rotation des bénévoles tous les 3 mois environ, et une présence ponctuelle de bénévoles de très courte durée pour des travaux manuels (charpente, soudure, électricité, etc).

- Avant, ils acceptaient des touristes qui proposaient leurs services directement sur place, mais ont arrêté à cause de mauvaises expériences : alcool et drogue le soir dans le village, devant les enfants à qui ils donnaient cours la journée, alors que c'est un petit village et que tout se sait, peu d'éthique professionnelle vis-à-vis de leur travail de prof. Ce sont des problèmes récurrents à cause de bénévoles ne mesurant pas l'étendue de leurs responsabilités et l'influence de leur comportement sur les enfants.
- Ils considèrent accueillir des touristes volontaires (volontouristes) mais au final, s'ils viennent sur une trop courte durée, ils n'amènent rien à l'association, au contraire, car les enfants n'ont pas envie d'avoir un nouveau prof toutes les 3 semaines et arrêtent de venir. Au contraire, c'est une super expérience pour le volontouriste, surtout dans un endroit comme Kep.

Xavier, ancien directeur de ***l'École de Français de Kep***, ancien nom du ***Jardin des Langues Ayravadi***

- Les *backpackers* de passage recherchent trop souvent un "endroit sympa" pour se poser au-milieu de leur voyage. Il y a eu moins de problème avec les bénévoles qui avaient contacté l'association depuis la France qu'avec les *backpackers* de passage qui restaient 1 ou 2 semaines, pas plus.
- Les *backpackers* venaient plus pour se donner bonne conscience et « gratter une piaule », connaissaient l'endroit par le bouche à oreille principalement.
- Les touristes qui proposent leurs services fournissent du « personnel » pour les associations qui n'ont pas forcément les moyens d'en embaucher, plus leur font une bonne communication de retour dans leur pays.

3. Accompagnement du bénévole et préparation au voyage

Elise BÉCAVIN est accompagnante à la mobilité au CRIDEV (Centre Rennais d'Information). Elle m'a expliqué la démarche d'accompagnement qu'elle effectue avec les jeunes qui s'apprêtent à effectuer une mission de solidarité internationale, quelle que soit la durée et le type d'engagement.

Ceci est la transcription d'un extrait de l'enregistrement de notre rencontre.

"La plupart du temps, [les jeunes qui viennent nous voir disent] "je veux partir en humanitaire", et pas en solidarité internationale, en bénévolat, en volontariat.

Si le voyage est bien accompagné avant, pendant, après, c'est une étape de vie, un passage par le bois sacré, qui mène vers autre chose. On ne sait pas forcément ce qui s'y passe, on n'est pas dans sa zone de confort, on perd ses repères, on est dans sa zone de première fois, dans les expériences de démuni, mais quand on en ressort il s'est passé quelque chose. Pour que le voyage ait cette résonnance là en nous, il faut être accompagné. Sinon on peut facilement tomber dans un rapport de consommation au voyage.

L'important pour nous, c'est "En tant que qui tu pars." En tant que 5ème année de médecine qui va dans un hôpital ou un orphelinat au Burkina Faso ? Tu pars en tant que "qui tu es", et "qui tu es", est-ce que c'est "toi, 5ème année de médecine" ? Le voyage, c'est avant tout une rencontre humaine, d'égal à égal, avec un autre être humain. Pour que tu puisses vivre le voyage, c'est-à-dire de toi en tant qu'humain à la rencontre d'un autre humain en tant que lui-même, il faut que tu partes en tant que toi-même, sinon ça ne va pas se produire.

Dans l'accompagnement, on a les valeurs suivantes :

- un humain = un humain ;
- le voyage se doit d'être l'émancipation de toutes les injonctions et entraves qu'on peut trouver dans la société.

Les jeunes arrivent ici avec une liste mentale de choses à dire pour justifier qu'ils veulent partir en humanitaire ou en solidarité internationale ou volontariat : aider, être utile, apporter de l'eau au moulin d'un monde différent, les études, le CV, la compétence, parler une langue. Ils ont besoin de le justifier pour avoir le sentiment qu'on va s'intéresser à leur projet, qu'on va le valider.

Nous on n'écoute pas ce discours-là. On va leur dire "tu peux rentrer ici et juste nous dire "j'ai envie de partir" ", et ça, on va le développer. On veut cet endroit comme un espace où on peut s'autoriser à dire, "je n'ai pas forcément envie de partir pour améliorer mon CV, pour apprendre l'anglais, pour avoir une compétence. En fait, j'ai envie de partir pour moi, parce qu'il faut que je sorte de mes repères, parce qu'il faut que je m'émancipe de mes parents, de plein de choses".

Les jeunes sont soulagés, car ils disent au final "j'ai vraiment besoin de partir, j'ai vraiment besoin que vous m'aidiez, j'ai pas vraiment de projet concret." On va partir de là. Le voyage, c'est une démarche personnelle, donc on va travailler sur cette valeur de 1 humain = 1 humain, on entre en relation avec quelqu'un d'autre.

Quand on vient nous voir, c'est qu'on a besoin de quelqu'un qui va nous aider à partir, pour les bonnes raisons, les tiennes, qui vont t'émanciper. Tu viens ici, et tu veux partir parce que tu as envie de changer des choses, en toi, chez toi, ici. Ce n'est pas en partant qu'elles vont changer, les choses, c'est en les changeant dès maintenant. C'est pas dans la zone qui soit la plus inconfortable du monde, sans ta sécurité affective et matérielle que les choses vont changer, tu vas subir des changements, mais les choses ne vont pas changer. Le travail fait en accompagnement, c'est donc "amener le chan-

gement dès maintenant" pour entrer en relation avec l'autre ici, et donc là-bas. D'entrer en relation avec tout, sa vision au monde, sa confiance en soi, les stéréotypes, les préjugés, etc. on travaille sur tout ce que les jeunes viennent chercher.

Le terrain sur lequel le projet va se développer, c'est le territoire sur lequel vit la personne, donc c'est ici, ici et maintenant. Donc il va être amené à rencontrer des personnes, des structures ayant un lien avec son projet, et à rencontrer d'autres jeunes qui partent, qui sont partis. […] C'est aussi pour que les jeunes puissent créer du réseau, du contact, qu'ils apprennent à parler d'eux et de ce qu'ils vont faire.

Le voyage, c'est aussi émancipateur, c'est comme ça que tu deviens un citoyen engagé dans le monde. Écrire un carnet de bord pendant le voyage te permet de mettre à distance tes émotions et ce que tu vis.

Je vais te donner un exemple :

Une fille est partie au Chili, et elle est arrivée en disant qu'elle ne se sentait jamais heureuse, souriante, qu'elle n'arrivait pas à rire, qu'elle passait son temps à contempler les autres être heureux et rire. Au bout de 6 mois, elle a été poser des questions à des clowns et leur a posé les questions qu'elle se posait à elle-même "Comment on fait pour rire ? Comment on fait pour faire rire les autres ?", pour savoir si d'autres s'étaient déjà posés les mêmes questions, et comment ils avaient fait pour changer ça en eux. Elle a donc pris des cours, elle est partie au Chili, dans une association de clowns, faire du clown. Révélation, elle a trouvé un sens à sa vie pour le moment, qui l'émancipe. Le voyage c'est ça, nous on participe à créer ça."

4. Rencontres au Salon des Solidarités

Je me suis rendue le 21 mai 2016 au Salon des Solidarités *à Paris, par curiosité et pour rencontrer des acteurs de la solidarité internationale. J'en ai profité pour poser quelques questions à des visiteurs du salon abordés au hasard. Les discussions étaient libres, mais orientée par les questions suivantes.*

Ne disposant pas de moyen d'enregistrement, les extraits ci-dessous sont des notes manuscrites prises au fil de la discussion.

4.1 Questions abordées

1- Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui au Salon des Solidarités ?
2- Vous êtes-vous déjà engagé dans une action de solidarité, en France ou à l'étranger ? Sous quel statut ?
3- Auriez-vous envie de vous engager ? Pour quelle cause ? En France ou à l'étranger ?
4- Quelles raisons vous ont poussé à vous engager, ou vous pousseraient à vous engager ?
5- Si vous vous engagiez dans une action de solidarité, quels seraient vos critères de choix concernant votre mission, l'organisme d'accueil, le cadre de la mission ?
6- Sur quels principes/idées seriez-vous intransigeants ?
7- Si je vous proposais de participer à une action de solidarité, bénévole (non rémunérée), en France ou à l'étranger, et pour laquelle je vous demanderais une participation financière, que me diriez-vous ?
8- Avez-vous déjà entendu parler du volontourisme ?
9- Le volontourisme est une forme de bénévolat de courte durée, inclus dans un voyage à but touristique. Certaines agences de volontourisme demandent des sommes énormes aux personnes qu'elles envoient sur place. Qu'en pensez-vous ?

4.2 Discussions

4.2.1 Raymond, bénévole à HAMAP

1- **Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui au Salon des Solidarités ?**
2- **Vous êtes-vous déjà engagé dans une action de solidarité, en France ou à l'étranger ? Sous quel statut ?**

Je suis bénévole à HAMAP, ONG travaillant dans les domaines du déminage, de la santé, de l'éducation, de l'assainissement, amenant un appui aux associations locales et effectuant un suivi annuel sur le terrain.

Je suis engagé dans le domaine des idées, j'essaie d'amener ma contribution en proposant des idées, mais je n'agis pas moi-même.

3- **Auriez-vous envie de vous engager ? Pour quelle cause ? En France ou à l'étranger ?**
4- **Quelles raisons vous ont poussé à vous engager, ou vous pousseraient à vous engager ?**

Pour être au contact et au service d'une population qui est plus dans le besoin que moi.

5- **Si vous vous engagiez dans une action de solidarité, quels seraient vos critères de choix concernant votre mission, l'organisme d'accueil, le cadre de la mission ?**
6- **Sur quels principes/idées seriez-vous intransigeants ?**

Il ne faut pas donner l'argent n'importe comment. Il faut vérifier comment il est utilisé, ainsi que l'adéquation des projets avec les besoins de la population, pour que la population continue l'action. Il y a des limites au bénévolat, à l'humanitaire : on ne fait pas de l'assistanat

7- **Si je vous proposais de participer à une action de solidarité, bénévole (non rémunérée), en France ou à l'étranger, et pour laquelle je vous demanderais une participation financière, que me diriez-vous ?**

. Ne se fait pas rembourser ses déplacements pour l'association, c'est comme s'il payait.

8- **Avez-vous déjà entendu parler du volontourisme ?**

C'est une personne qui veut voir autre chose que ce qu'elle connaît, et en même temps, elle veut rendre service là où elle va. C'est une solution gagnant/gagnant, car c'est un tourisme un peu particulier qui amène une aide à la population locale et peut entraîner un engagement futur.

9- **Le volontourisme est une forme de bénévolat de courte durée, inclus dans un voyage à but touristique. Certaines agences de volontourisme demandent des sommes énormes aux personnes qu'elles envoient sur place. Qu'en pensez-vous ?**

Il ne faut pas exagérer. On y met le doigt et on vous arrache le bras. C'est presser l'orange jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, et ça, NON !

4.2.2 Pauline et Clément, projet *Water around the world*

1- Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui au Salon des Solidarités ?

Nous avons monté une association de sensibilisation à l'accès à l'eau potable et Clément travaille à ACF (Action Contre la Faim).

Nous avons prévu de faire un tour du monde solidaire à la rencontre d'ONG locales qui promeuvent l'accès à l'eau potable: *wateraroundtheworld*

2- Vous êtes-vous déjà engagé dans une action de solidarité, en France ou à l'étranger ? Sous quel statut ?

3- Auriez-vous envie de vous engager ? Pour quelle cause ? En France ou à l'étranger ?

Après les études, on travaille, mais qu'est-ce qu'on veut faire en réalité ? Moi j'avais envie de faire quelque chose d'un peu plus significatif que le droit du travail.

Nous avons choisi la problématique de l'eau potable, car l'eau, c'est la vie, et l'accès à l'eau à des conséquences sur les maladies, sur l'éducation (les enfants ne vont pas à l'école pour aller chercher de l'eau dans certaines régions du monde par exemple).

4- Quelles raisons vous ont poussé à vous engager, ou vous pousseraient à vous engager ?

5- Si vous vous engagiez dans une action de solidarité, quels seraient vos critères de choix concernant votre mission, l'organisme d'accueil, le cadre de la mission ?

Il faudrait que la mission et les idées de l'association correspondent à notre mentalité. Il faut donner de l'importance à la population locale pour l'aider à devenir indépendante. Donner des graines plutôt que du pain.

6- Sur quels principes/idées seriez-vous intransigeants ?

7- Si je vous proposais de participer à une action de solidarité, bénévole (non rémunérée), en France ou à l'étranger, et pour laquelle je vous demanderais une participation financière, que me diriez-vous ?

8- Avez-vous déjà entendu parler du volontourisme ?

C'est donnant/donnant : on offre une expertise contre l'accueil. Si on doit payer pour le logement et la nourriture, pas de souci.

9- Le volontourisme est une forme de bénévolat de courte durée, inclus dans un voyage à but touristique. Certaines agences de volontourisme demandent des sommes énormes aux personnes qu'elles envoient sur place. Qu'en pensez-vous ?

C'est bien de donner de son temps, mais comme on n'est pas expert, ça ne me dérange pas de payer mon logement.

4.2.3 Jérémy

1- **Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui au Salon des Solidarités ?**
2- **Vous êtes-vous déjà engagé dans une action de solidarité, en France ou à l'étranger ? Sous quel statut ?**

Je suis membre d'une association de jeunes contre le réchauffement climatique : *CliMates.*

J'ai aussi été bénévole à *E-graine*, association d'éducation au développement durable et aux initiatives solidaires pour toucher des publics pas forcément sensibilisés.

3- **Auriez-vous envie de vous engager ? Pour quelle cause ? En France ou à l'étranger ?**

Une des raisons pour laquelle je me suis engagé au départ était pour être avec des copains.

Nous avons tous une responsabilité collective et individuelle, l'engagement est essentiel.

4- **Quelles raisons vous ont poussé à vous engager, ou vous pousseraient à vous engager ?**
5- **Si vous vous engagiez dans une action de solidarité, quels seraient vos critères de choix concernant votre mission, l'organisme d'accueil, le cadre de la mission ?**
6- **Sur quels principes/idées seriez-vous intransigeants ?**

C'est délicat de voir la finalité de l'action dans laquelle on s'engage. On voit moins l'impact des actions dans les grosses structures.

7- **Si je vous proposais de participer à une action de solidarité, bénévole (non rémunérée), en France ou à l'étranger, et pour laquelle je vous demanderais une participation financière, que me diriez-vous ?**
8- **Avez-vous déjà entendu parler du volontourisme ?**
9- **Le volontourisme est une forme de bénévolat de courte durée, inclus dans un voyage à but touristique. Certaines agences de volontourisme demandent des sommes énormes aux personnes qu'elles envoient sur place. Qu'en pensez-vous ?**

Je serai gêné, je ne le ferai pas.

J'ai été visiter un orphelinat au Cambodge pendant un voyage touristique, pour voir comment ça se passait en vrai, et nous sommes restés jouer un peu avec les enfants. Les gamins étaient hyper contents de nous voir. Il y a un besoin des enfants d'être accompagnés, ça leur fait du bien, de voir des nouvelles têtes aussi. C'est difficile de partir après, les gamins semblent livrés à eux-mêmes.

Rester seulement 3 semaines dans un endroit comme ça, c'est quand même peu, et si le prof change tous les mois, ça ne donne pas un enseignement de qualité. Ce volontourisme, ça a un côté un peu cathartique, c'est une question d'image, s'acheter une caution humanitaire.

Les photos d'enfants, c'est assez malsain, c'est un peu "Venez voir la misère". Mais je pense que le voyeurisme n'est pas la vraie question, on y va sans intention mauvaise. Je suis allé visiter cet orphelinat, parce que je n'accepte pas de me contenter de ce qu'on raconte, j'ai besoin de me faire mon propre jugement. Il faut d'abord agir avec de bonnes intentions et du respect. On entend sans cesse des discours moralisateurs et on joue sur la culpabilité, et ça pousse les gens à vouloir faire quelque chose. Moi, en tant que français, je ne me sens pas légitime. Après, on ne va pas désigner les bons et les mauvais bénévoles. C'est bien que des personnes soient prêtes à s'engager, même si les bénévoles ont forcément des intérêts personnels. Après, tu ne peux pas leur reprocher de ne pas l'avoir fait.

Il faut commencer par aider son prochain en bas de chez soi, avoir un engagement sur la durée.

4.2.4 Anachecar

1- Pourquoi êtes-vous venu aujourd'hui au Salon des Solidarités ?
2- Vous êtes-vous déjà engagé dans une action de solidarité, en France ou à l'étranger ? Sous quel statut ?
3- Auriez-vous envie de vous engager ? Pour quelle cause ? En France ou à l'étranger ?
4- Quelles raisons vous ont poussé à vous engager, ou vous pousseraient à vous engager ?

Je suis en formation "Crise et interventions d'urgence et action de développement" à Paris 1, et en stage avec *Médecins du Monde*. J'aimerais faire du volontariat.

J'ai déjà été bénévole avec *Action Contre la Faim* et l'*Association des Paralysés de France.*

J'aimerais m'engager dans un volontariat pour aider les gens, apporter mes compétences. Ce sont les intervenant d'*Action Contre la Faim* dans ses cours qui lui ont donné envie de s'engager.

5- Si vous vous engagiez dans une action de solidarité, quels seraient vos critères de choix concernant votre mission, l'organisme d'accueil, le cadre de la mission ?

Je choisirais une association non confessionnelle pour avoir plus de liberté d'action.

J'aimerais aussi travailler avec des associations médicales ou d'aide sanitaire.

6- Sur quels principes/idées seriez-vous intransigeants ?

Il faut voir quels sont les moyens financiers. Il faut aussi demander une formation avant d'aller sur le terrain et se renseigner sur la réalité du terrain.

Il y a souvent le problème de la langue qui engendre des problèmes de communication et peu restreindre le champ d'action.

7- Si je vous proposais de participer à une action de solidarité, bénévole (non rémunérée), en France ou à l'étranger, et pour laquelle je vous demanderais une participation financière, que me diriez-vous ?
8- Avez-vous déjà entendu parler du volontourisme ?
9- Le volontourisme est une forme de bénévolat de courte durée, inclus dans un voyage à but touristique. Certaines agences de volontourisme demandent des sommes énormes aux personnes qu'elles envoient sur place. Qu'en pensez-vous ?

C'est un peu louche. S'il n'y a pas de suivi, qu'est-ce qu'on fait de l'argent ? Ça peut être abusif pour les bénéficiaires.

4.2.5 Rencontre avec Pierre de HANSCUTTER, directeur du Service Volontaire International (SVI)

Votre définition du volontourisme

Produit commercial importé par des agences de voyage qui ont vu que les gens voulaient faire de l'humanitaire.

Qu'est-ce qui est reprochable à cette pratique ?

C'est ce qu'il y a de pire dans le tourisme ET de pire dans le volontariat. Ça détruit le secteur associatif ET le secteur touristique local. Il faut faire la différence entre agence et association.

Vous proposez aussi des séjours de volontariat qui sont payants, en quoi est-ce différent ?

Le coût de l'adhésion (200€/an) correspond au suivi administratif du volontaire, à l'évaluation du projet, à la communication avec les partenaires. Les frais de participation au logement et à la nourriture, et les frais de soutien à l'association locale sont versés directement par le volontaire au partenaire local.

Quelle attitude adopter vis-à-vis des agences de volontourisme "commercial" ?

Il faut embêter au maximum ces sociétés de volontourisme. Ça ne sert à rien de leur parler de valeurs, ils s'en foutent. Ce qui les embête, c'est leur argennt. Ces sociétés de volontourisme surfent sur la communication du secteur associatif. Il faut les attaquer de manière citoyenne. Dire que c'est de la publicité mensongère, sur la publication des comptes, sur leur vocabulaire.

Dans les séjours qu'ils proposent, il y a une satisfaction immédiate, facile, des volontaires, par les photos. Ceux qui partent avec *Projects Abroad*, ce sont des "pigeons" qui se sont fait avoir. Les anciens volontaires qui vantent la pratique n'ont pas de regard critique sur la question. Un volontaire va payer 1000€ sa mission, l'agence de voyage européenne 600€ au businessman qui fait le lien avec l'association locale et ne lui en reversera que 100€.

Avec ce genre de pratique, l'image des pays d'accueil qu'on envoie, et la considération qu'on y porte, sont dévalorisantes, malsaines. Il y a une survalorisation du client et une dévalorisation du pays. Il y a la main au-dessus de l'autre, dès le départ … il faut essayer de partir sur un pied d'égalité.

L'objectif de *Projects Abroad*, c'est d'avoir de plus en plus d'orphelinats et d'orphelins. Le vrai travail est pourtant fait par les éducateurs, pas par le volontaire.

Quelle vision avez-vous du volontariat ?

Il n'y a pas UN volontariat. Il faut qu'il y ait du sens, la satisfaction personnelle d'avoir fait quelque chose d'utile, mais pas que. Le bénévolat, c'est créer du lien et créer des citoyens. Ce qui compte, c'est ce qu'il y a autour du projet.

Le SVI a été créé au Vietnam pour agir du 'Sud' vers le 'Sud', et il s'est ensuite exporté en Belgique. Il faut casser l'idée des frontières.

Le volontariat, c'est un acte citoyen, c'est faire des choses ensemble, et se rencontrer. Sans le secteur associatif, il n'y a pas de démocratie.

Le problème du secteur associatif aujourd'hui est qu'il est timoré. Comment se fait-il que *Projects Abroad* envoie 1000 volontaires, et que le secteur associatif n'en envoie même pas 100 dans le même temps ? Ce devrait être l'inverse. L'important aujourd'hui pour les associations, ce n'est plus le projet, c'est le rapport d'activité, de communication, d'engagement, de valeurs, et ça leur porte préjudice.

Le volontariat est quelque chose qui se vit, chaque projet, chaque expérience est différente. On est dans le secteur associatif, on veut changer la société, c'est notre devoir d'aller vers les gens.

5. ENQUÊTE SUR LA PERCEPTION DU VOLONTARIAT ET DU VOLONTOURISME

Le questionnaire suivant avait pour objectif de recueillir des données sur les tendances concernant l'accueil de bénévoles dans les structures d'accueil pour enfants au Cambodge. Je l'ai élaboré aux mois d'avril et de mai 2015. Cependant, ma manière d'aborder mon mémoire ayant changé après l'été 2015, j'ai laissé cette enquête de côté. Je ne l'ai donc pas diffusée comme je le voulais. Quelques réponses existent cependant, fournies par les responsables de structures rencontrées (voir annexes précédentes).

Les ONG accueillant des bénévoles étant présentes dans de nombreux pays en développement, les questions ont été écrites de manière à ce qu'elles ne restreignent pas la diffusion au Cambodge. Cependant, n'ayant des contacts presque qu'au Cambodge, je n'espérais pas obtenir beaucoup de réponses d'autres pays.

Ce questionnaire pourrait par exemple servir de base pour une enquête complète sur l'accueil de bénévoles au Cambodge (ou dans d'autres pays), qui permettrait une étude quantitative des résultats. À mon niveau, je n'espérais pas atteindre un espace de diffusion suffisant pour cela, c'est pourquoi je parle dans mon introduction d'une enquête qualitative.

L'enquête est également disponible en anglais afin d'atteindre plus d'organisations. Il se présente sous la forme d'un formulaire en ligne accessible à partir d'un lien internet. Deux versions existent : la version longue comporte plus de questions tandis que la version courte se focalise sur le volontourisme, et permet au répondant de passer moins de temps sur cette enquête.

1.5 Enquête (version française)

Volontariat et volontourisme

Suousday ! Bonjour !

Je m'appelle Noémi et je termine 7 mois de bénévolat dans un centre d'accueil pour enfants de Phnom Penh (Cambodge) où j'ai enseigné le français et apporté un soutien pour la communication.

À la suite de cette expérience, je rédige un mémoire sur le volontourisme pour valider mon DUECODEV (Diplôme Universitaire d'Études de la Coopération et du Développement), mention Contextes Interculturels et Solidarité.

Pour étayer ma réflexion, je vous propose ce questionnaire concernant la perception du volontariat et du volontourisme dans les structures d'aide au développement des pays en voie de développement. Cette étude est qualitative. Il s'agit de récolter des avis sur la question et non d'en tirer des statistiques.

Ce questionnaire est anonyme. Vos réponses ne seront donc traitées qu'en tant que telles, et aucun jugement de valeur ne sera fait.

Si vous n'avez pas beaucoup de temps à consacrer à ce questionnaire, il en existe une version raccourcie, vous n'avez qu'à suivre les questions ! La version longue demandera 10 minutes de votre temps, tandis que la version courte ne vous en prendra que 5.

On se retrouve dans quelques minutes !

IN ENGLISH HERE :
https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLScLI79T_YRAnhDMa00AGWekO298IgQ_cZ6QRI9aOd1J_feHWg/viewform

Votre structure

1. Dans quel pays votre structure agit-elle ? *

2. De quel pays est originaire le fondateur de votre structure ? *

3. De quel(s) pays viennent les principaux apports financiers de votre structure ? *

Répondre dans la case "Autre".

- Nos fonds viennent principalement du pays d'origine du fondateur de la structure.
- Je ne souhaite pas répondre à cette question.
- Autre :

4. Dans quel(s) secteur(s) d'activité travaille principalement votre structure ? *

Plusieurs réponses possibles

- ☐ Sécurité alimentaire, production animale et végétale
- ☐ Gestion de l'environnement, biodiversité, climat
- ☐ Entreprenariat privé, économie sociale et solidaire
- ☐ Education, enseignement, formation professionnelle
- ☐ Animation, enfance, jeunesse
- ☐ Action sociale, action culturelle et patrimoine
- ☐ Justice, droits humains (genre, minorités)
- ☐ Energie, eau et assainissement
- ☐ Santé et prévention des risques
- ☐ Autre : _____

5. Quel(s) est/sont le(s) public(s) bénéficiaire(s) des actions de votre structure ? *

Plusieurs réponses possibles

- ☐ Enfants
- ☐ Familles
- ☐ Adultes
- ☐ Handicapés (physiques ou mentaux)
- ☐ Communauté
- ☐ Administration
- ☐ Autre : _____

6. Combien de salariés votre structure emploie-t-elle ? *

- ○ Entre 0 et 10
- ○ Entre 10 et 30
- ○ Entre 30 et 50
- ○ 50 et +

7. Votre structure accueille-t-elle des volontaires ou bénévoles ? *

On admettra que les volontaires sont indemnisés, alors que les bénévoles ne reçoivent rien de la part de la structure dans laquelle ils travaillent.

- ○ Oui
- ○ Non

Continuer »

Terminé à 16 %

Si la réponse à la question 7 "Votre structure accueille-t-elle des volontaires ou bénévoles?" est "Non", le formulaire renvoie directement à la question 19, rubrique "Volontariat et tourisme".

Votre structure (suite)

8. De quel pays sont majoritairement originaires vos volontaires/bénévoles ?

_____

9. Combien de temps restent la majorité de vos volontaires/bénévoles ?

Plusieurs réponses possibles

- ☐ Moins d'1 mois
- ☐ Entre 1 et 3 mois
- ☐ Entre 3 et 6 mois
- ☐ Entre 6 mois et 1 an
- ☐ Plus d'1 an

10. Accueillez-vous parfois des groupes de volontaires/bénévoles (type groupes de scouts) ?

- Oui
- Non

Si vous n'avez pas beaucoup de temps pour répondre à ce questionnaire, vous pouvez tout de suite passer aux dernières questions. Je serais toute fois heureuse si vous pouviez prendre le temps de répondre à des questions un peu plus détaillées. Cela ne vous prendra pas plus de 10 min. Merci !

- J'accepte de répondre aux questions plus détaillées.
- Je préfère accéder directement aux dernières questions.

« Retour | Continuer »

Terminé à 33 %

Si le répondant coche la réponse "Je préfère accéder directement aux dernières questions", il sera directement renvoyé vers la question 19, rubrique "Volontariat et tourisme".

Recrutement des volontaires/bénévoles

11. Comment vos volontaires/bénévoles sont-ils recrutés ?

Plusieurs réponses possibles

- [ ] Avec des annonces/offres d'emploi
- [ ] Via une structure d'envoi de volontaires (type France Volontaires, Peace Corps, Service Volontaire International, etc)
- [ ] Par candidatures spontanées
- [ ] Autre :

12. Quels sont vos critères de choix pour recruter un nouveau volontaire/bénévole ?

Plusieurs réponses possibles

- [ ] Compétence(s) spécifique(s) du candidat répondant à de(s) besoin(s) spécifique(s)
- [ ] Le(s) projet(s) proposé(s) par le candidat
- [ ] Motivation du candidat
- [ ] Casier judiciaire vierge
- [ ] Aucun critère, nous accueillons tous les candidats qui nous proposent leurs services.
- [ ] Autre :

13. Qu'apportent les volontaires/bénévoles à votre structure ?

Plusieurs réponses possibles

- [ ] De l'argent
- [ ] Des compétences
- [ ] Du matériel
- [ ] Une ouverture à une autre approche du travail
- [ ] Autre :

14. Pourriez-vos continuer d'assurer les mêmes services s'il n'y avait plus de volontaires/bénévoles ?

Plusieurs réponses possibles

- ☐ Oui
- ☐ Non
- ☐ Autre : _____

« Retour | Continuer »

Terminé à 50 %

Conditions d'accueil des volontaires/bénévoles

15. Les missions, droits et devoirs de vos volontaires/bénévoles sont définis par :

Plusieurs réponses possibles

- ☐ Un contrat
- ☐ Une lettre de mission
- ☐ Des instructions verbales ou un accord verbal
- ☐ Un règlement intérieur
- ☐ Autre : _____

16. Les volontaires/bénévoles que vous accueillez au sein de votre structure sont :

Plusieurs réponses possibles

- ☐ Payés, nourris, logés
- ☐ Payés uniquement
- ☐ Nourris, logés uniquement
- ☐ Ils ne reçoivent aucune aide de notre part.
- ☐ Nous leur demandons une participation financière pour les frais d'hébergement et la nourriture.
- ☐ Nous leur demandons une participation financière importante (+ de 100 US$/mois).
- ☐ Autre : _____

17. Si plusieurs volontaires sont accueillis à la même période, ont-ils des missions distinctes ?

- ☐ Oui
- ☐ Non
- ☐ Autre : _____

18. Les volontaires/bénévoles ont-ils un référent/coordinateur au sein de la structure ?

Plusieurs réponses possibles

- ☐ Oui, un référent pour les accompagner personnellement (adaptation à la structure, à la culture du pays, soutien psychologique ou autre)
- ☐ Oui, un coordinateur des missions
- ☐ Non
- ☐ Autre : _____

« Retour | Continuer »

Terminé à 66 %

Volontariat et tourisme

Le volontariat est un engagement, libre et responsable, permettant à toute personne de se mettre à la disposition d'un organisme sans but lucratif pour contribuer à une action d'intérêt général.

On distingue en français le volontariat, qui permet au volontaire d'avoir un contrat de volontariat et de recevoir une indemnité et une protection sociale, du bénévolat, pour lequel le bénévole ne reçoit aucune aide de la structure pour laquelle il travaille.
(définition de France Volontaires)

19. Êtes-vous d'accord avec cette définition ?

- ☐ Oui
- ☐ Non
- ☐ Autre : _____

Le tourisme est l'action de voyager, de visiter un site pour son plaisir, et l'ensemble des activités et des techniques mises en oeuvre pour les voyages et visites d'agrément.

Dictionnaire Larousse

20. Êtes-vous d'accord avec cette définition ?

- ☐ Oui
- ☐ Non
- ☐ Autre : _____

21. Connaissez-vous le terme de volontourisme ?

- ○ Oui
- ○ Non

22. Si oui, pouvez-vous expliquer en quelques phrases ce qu'est le volontourisme pour vous ?

« Retour | Continuer »

Terminé à 83 %

Volontourisme

Le volontourisme (terme né de la jonction entre les mots anglais "volunteer" et "tourism") est une pratique qui consiste à concilier tourisme et volontariat. Le volontourisme se décline de 2 principales manières : certains touristes profitent de leur séjour dans des pays en développement pour proposer leurs services à des associations locales pour une courte durée ; certains tours-opérateurs proposent des formules packages qui mêlent vacances et volontariat dans des projets environnementaux et sociaux.

(Aucune définition officielle du volontourisme n'existant, cette définition tente de regrouper de manière objective les différents aspects du volontourisme).

23. Pensez-vous que le volontourisme correspond au fonctionnement de votre structure concernant l'accueil de volontaires/bénévoles ? *

- ☐ Oui
- ☐ Non
- ☐ Ma structure n'accueille pas de volontaires/bénévoles.
- ☐ Autre : _____

24. Si vous désirez développer votre réponse précédente, la parole est à vous !

25. Pensez-vous que l'impact du volontourisme sur la structure d'accueil, est : *

- ☐ Plutôt positif
- ☐ Neutre
- ☐ Plutôt négatif
- ☐ Je n'ai pas d'avis sur la question.
- ☐ Autre : _____

26. Si vous désirez développer votre réponse précédente, la parole est à vous !

27. Pensez-vous que l'impact du volontourisme sur le public bénéficiaire, est : *

- ☐ Plutôt positif
- ☐ Neutre
- ☐ Plutôt négatif
- ☐ Je n'ai pas d'avis sur la question.
- ☐ Autre : _____

28. Si vous désirez développer votre réponse précédente, la parole est à vous !

29. Pensez-vous que l'impact du volontourisme sur le/la volontouriste, est : *

Pensez-vous que ce que le/la volontouriste retire de son expérience est :

- ☐ Plutôt positif
- ☐ Neutre
- ☐ Plutôt négatif
- ☐ Je n'ai pas d'avis sur la question.
- ☐ Autre : _____

30. Si vous désirez développer votre réponse précédente, la parole est à vous !

31. Si vous désirez ajouter quelque chose, vos commentaires seront lus avec attention !

32. Je serais heureuse d'échanger plus longuement avec vous sur le sujet. Si cela vous intéresse également, vous pouvez me donner ci-dessous le nom de votre structure ainsi qu'un nom et une adresse mail afin que je puisse vous recontacter.

33. Désirez-vous recevoir une copie de mon mémoire (en français) contenant mon analyse des réponses à ce questionnaire (pas avant la fin de l'année 2015) ?

Si oui, merci de renseigner votre adresse mail dans la case "Autre".

- ☐ Oui, avec plaisir !
- ☐ Non, merci !
- ☐ Autre : _____

« Retour Envoyer

N'envoyez jamais de mots de passe via Google Forms.

100 % : vous avez réussi.

Volontariat et volontourisme

Merci d'avoir pris le temps de répondre à ce questionnaire. Soyez assuré que vos réponses seront lues avec la plus grande attention ! Si vous n'avez pas donné le nom de votre structure ou d'adresse mail, vos réponses resteront entièrement anonymes.

Je reste à votre entière disposition pour toute question, remarque, conseil, avis ou autre concernant le questionnaire, le sujet de mon mémoire ou tout autre sujet sur lequel il vous importerait de parler avec moi.

Vous pouvez me contacter à l'adresse suivante : noemi.ledoux@gmail.com. Soyez assurés d'une réponse la plus rapide possible !

Encore merci !
Noémi Ledoux

6. Histoire, culture et économie du Cambodge

6.1 Le Cambodge

Bien moins connu que ses voisins thaïlandais et vietnamien, le Cambodge est un petit pays d'Asie du sud-est, situé entre le Vietnam, le Laos, la Thaïlande et le golfe de Siam. Le fleuve Mékong, qui traverse le territoire cambodgien, irrigue le pays et lui fournit du poisson en quantité.

La population cambodgienne appartient à 90% à l'ethnie khmère, qui donne son nom à l'adjectif "khmer", souvent utilisé comme synonyme de cambodgien. Le reste de la population est composé de vietnamiens, de khmers musulmans (chams), de chinois et de minorités ethniques. Les khmers sont très attachés aux valeurs traditionnelles du pays qui font leur fierté et sont représentées sur le drapeau du Cambodge : Nation (rouge), Religion (temple), Royaume (bleu). Les portraits de l'actuel roi NORODOM Sihamoni et de ses parents, le roi-père NORODOM Sihanouk et sa femme la reine-mère NORODOM Monineath sont d'ailleurs présents dans la plupart des foyers du pays. Le bouddhisme Théravada (ou Petit Véhicule), pratiqué par 90% de la population, est aussi la religion officielle du pays, les autres religions (islam, christianisme, animisme) sont fortement minoritaires. Les 15 millions d'habitants du pays vivent encore majoritairement (à 80%) en zone rurale, alors que la population urbaine se concentre aux 2/3 dans sa capitale, Phnom Penh.

Le Cambodge est mondialement connu pour les temples d'Angkor, construits entre le 9ème et le 12ème siècle par les souverains du grand empire khmer et visités chaque année par plus de 4 millions de personnes. Ces temples mis à part, bien qu'étant un ancien protectorat français et que la période "Khmer Rouge" reste évocatrice de génocide (en restant toutefois peu connue du grand public), le pays reste généralement méconnu en France.

Le Royaume du Cambodge est une monarchie parlementaire dont la constitution fut établie en 1993. NORODOM Sihamoni est roi du Cambodge depuis 2004 et occupe une position purement représentative. Le chef du gouvernement est le premier ministre, HUN Sen, en poste depuis 1985.

Phnom Penh

J'ai effectué ma mission de bénévolat dans le village de Doeum Kaur, en banlieue de Phnom Penh. Juste derrière le village se trouve une immense zone de développement sur l'emplacement d'un lac maintenant asséché. Cette zone de développement accueillera dans quelques années une ville miniature ultra-moderne, témoignage du développement effréné de Phnom Penh. De plus en plus de familles possédant un terrain attenant à cette zone sont expulsées, et l'intégralité du village de Doeum Kaur risque d'être effacée de la carte pour faire place aux nouveaux bâtiments. L'association dans laquelle j'ai effectué mon bénévolat est une de ces victimes, puisqu'elle a reçu une notification d'expulsion et a été obligée de déménager.

Phnom Penh, la capitale du pays, étant devenue le centre névralgique du pays aux niveaux national et international, attire chaque jour des cambodgiens venant des provinces rurales et espérant trouver un emploi. Elle est aussi un passage presque incontournable pour toutes les liaisons routières entre les villes secondaires du pays. Dans la ville, les deux extrêmes se côtoient. Des personnes affichant des signes extérieurs de grande richesse (voiture de luxe, villas, téléphones portables…) croisent ceux vivant dans une extrême précarité, n'ayant pour seul toit que leur moustiquaire tendue sur le trottoir.

La ville attire également de nombreux étudiants de toutes les provinces, car Phnom Penh est la seule ville du pays à accueillir des universités dans tous les domaines.

On entend souvent que *"Phnom Penh, ça n'est pas vraiment le Cambodge".* En effet, l'arrivée croissante d'investissements étrangers, l'émergence d'une classe moyenne et la grande communauté d'immigrés occidentaux qui y réside en font un monde à part au Cambodge. En sortant de Phnom Penh pour se rendre dans les autres provinces, on constate une grande différence de richesse et de développement, en particulier dans les zones rurales.

6.2 Faits historiques

Le Cambodge est un pays en développement qui se relève doucement de presque 30 ans de guerre civile (de 1970 à 1999) qui ont entièrement détruit le pays. De cette guerre civile, la plupart des gens ne connait que la période de 1975 à 1979 pendant laquelle les Khmers Rouges ont établi un régime communiste génocidaire ayant décimé la population. Malheureusement, l'histoire du Cambodge ne se résume pas à ces années tragiques, qui ont été précédées et suivies d'autres tristes événements.

Le Cambodge actuel n'occupe qu'une petite partie de ce qui fut, entre le 9ème et le 12ème siècle, le grand empire khmer qui occupait alors une partie du Laos, de la Thaïlande et du Vietnam. Sa capitale était située dans la région des temples d'Angkor, à l'ouest du pays. Ces temples ont de tout temps fait la fierté du peuple khmer, et ont d'ailleurs été présents sur tous les drapeaux des différents régimes qui ont gouverné le pays. À partir du 13ème siècle, et jusqu'au milieu du 19ème siècle, l'empire khmer a décliné lentement, dirigé par des princes et rois faibles, manipulés tour à tour par les envahisseurs siams (ancêtres des thaïs) et vietnamiens. Le protectorat proposé par la France et accepté en 1863 par le roi NORODOM 1er permit d'assurer au pays sa souveraineté, et de récupérer des provinces alors occupées par les siams.

Le Cambodge retrouve son indépendance en 1953, après 90 ans d'occupation française. Le prince NORODOM Sihanouk, mis sur le trône par les français, et héros de l'indépendance, sera alternativement roi, chef du gouvernement et opposant politique au pouvoir en place pendant 49 ans, jusqu'à sa mort en 2012. De 1969 à 1973, intensivement l'est du pays, faisant ainsi des centaines de milliers de morts civils. C'est dans ce contexte que Sihanouk, renversé par un coup d'état en 1970, forme un gouvernement en exil à Pékin, rejoint par le mouvement révolutionnaire maoïste des Khmers Rouges. La guerre civile débute alors dans les campagnes cambodgiennes entre les révolutionnaires Khmers Rouges soutenus par le nord-Vietnam et l'armée gouvernementale du général LON Nol soutenu par les américains. De nombreux cambodgiens rejoignent les rangs des révolutionnaires pour soutenir leur roi, mais les plus fidèles partisans de Sihanouk sont éliminés dès 1973 par les dirigeants Khmers Rouges.

Le 17 avril 1975, les forces armées Khmers Rouges entrent dans Phnom Penh et entreprennent immédiatement de vider la ville de tous ses habitants. C'est le début de *'l'année zéro'* et d'un régime génocidaire sans merci. On estime à plus de 2 millions (1/4 de la population de l'époque) le nombre de victimes d'un des pires régimes de l'Histoire, ayant régné pendant 3 ans, 8 mois et 20 jours. Sihanouk rejoint Phnom Penh et les Khmers Rouges au début de l'année 1976 mais se fait assigner à résidence au Palais Royal jusqu'en 1979 après sa démission de son poste de président du *Kampuchéa Démocratique* en mars 1976.

Les dirigeants Khmers Rouges poussèrent l'idéologie maoïste plus loin que personne ne l'avait jamais fait : les villes devaient être vidées et la société restructurée pour devenir entièrement agraire et assurer l'autosuffisance alimentaire du nouveau *Kampuchea Démocratique.* Les frontières furent fermées, les échanges monétaires supprimés et les services postaux interrompus. L'*Angkar* (ou *Organisation*) constituait l'unique institution et devait être respectée sous peine d'être tué et les dénonciations

étaient encouragées. "Le régime priva ainsi les cambodgiens de tout ce à quoi ils tenaient le plus : la famille, la nourriture, la terre et la foi."[181]. Des milliers de mariages forcés entre parfaits inconnus furent imposés. Toute personne étant considérée comme ennemie du régime était ou exécutée sur le champ, ou emprisonnée pour lui arracher des aveux avant d'être envoyée dans un des 300 camps d'exécution du pays. Les intellectuels (professeurs, artistes, médecins, polyglottes ou encore porteurs de lunettes) étaient avant tout autre considérés comme ennemis du régime, car les plus enclins à critiquer l'*Angkar*. Pour survivre, nombreux sont ceux qui prétextèrent la folie ou l'ignorance la plus totale.

Le "salut" vint de la part des vietnamiens qui, pour éviter une attaque du Vietnam par les Khmers Rouges, entrèrent au Cambodge et prirent le contrôle de Phnom Penh le 7 janvier 1979. L'armée vietnamienne mit en déroute les combattants Khmers Rouges qui désertèrent les camps de travail pour prendre le maquis. Fuyant la famine qui s'installait, des centaines de milliers de cambodgiens allèrent chercher refuge vers la Thaïlande, formant alors d'immenses camps de réfugiés (accueillant jusqu'à un million de réfugiés au plus fort de l'exode) à la frontière. Le Cambodge resta malgré tout fermé à l'international durant la décennie 1980, dans un contexte de Guerre Froide où le Vietnam communiste dirigeant le Cambodge était sous embargo américain. Ainsi, jusqu'en 1991, le Cambodge continua d'être représenté par les Khmers Rouges à l'Assemblée Générale de l'ONU. À cause de l'embargo et du refus des pays occidentaux de reconnaître le nouveau gouvernement, l'aide internationale destinée au Cambodge se concentra donc à la frontière thaïlandaise, délaissant les six millions et demi d'habitants qui tentaient de survivre à l'intérieur du pays ravagé. Cette guerre "civile" entre le nouveau gouvernement vietnamien et les Khmers Rouges fit des milliers d'autres victimes avec la famine de 1979-80 et les mines anti-personnel dont a été truffée l'intégralité de la frontière avec la Thaïlande par les Khmers Rouges d'un côté et l'armée vietnamienne de l'autre.

En 1985, les vietnamiens mettent en place un gouvernement cambodgien composé d'anciens officiers Khmers Rouges ayant fui vers le Vietnam en 1977. HUN Sen est l'un d'entre eux et est nommé premier ministre, poste qu'il continue d'occuper aujourd'hui, 31 ans plus tard. Avec la fin de la Guerre Froide en 1989, le Vietnam retire ses troupes du Cambodge, et les Accords de Paix de Paris mettant un terme à la guerre sont signés en 1991. L'APRONUC (Autorité Provisoire de l'ONU au Cambodge) est chargée de superviser l'administration du pays pendant deux ans et d'organiser des élections démocratiques. Cette mission de l'ONU parvint à faire signer au gouvernement de nombreux accords internationaux sur les Droits de l'Homme, et ouvrit la porte à l'installation d'ONG (Organisations Non Gouvernementales). On assista alors à un afflux massif de ces organisations, dont traite la partie 1.2 de ce mémoire.

En 1993, le roi Sihanouk accepte de remonter sur le trône de la nouvelle monarchie parlementaire et des élections législatives sont organisées sous l'autorité de l'APRONUC, au terme desquelles on aboutit à un conflit politique avec deux premiers ministres jusqu'en 1997. Deux ans plus tard, HUN Sen, à la tête du Parti du Peuple Cambodgien (PPC), est élu à la grande majorité aux élections législatives, mettant un terme définitif à la guerre civile ayant décimé le pays depuis 1970.

"[À partir de 1998], le pays connaît une paix totale dans son intégralité et reprend sa place dans la communauté des nations."[182]. L'instauration d'élections communales et municipales en 2002 puis 2007 "assure au pays une stabilité interne, une ouverture au monde et un développement économique, social et culturel remarquable en l'espace d'une douzaine d'années de paix retrouvée."[183].

Le roi-père NORODOM Sihanouk laisse le trône à son fils NORODOM Sihamoni en 2004 et meurt en 2012. Malgré ses retournements politiques depuis son accès au gouvernement en 1953, il reste aux

[181] BLOOM and RAY, *Cambodge - Lonely Planet*.

[182] "Ambassade Du Cambodge En France - Le Pays."

[183] Ibid.

yeux du peuple cambodgien le père de l'indépendance, et tous lui portent un respect et une admiration immenses. Bien que la situation de la population cambodgienne s'améliore grâce à des revendications de plus en plus nombreuses de la population et des syndicats, ainsi qu'à un gros travail des associations de défense des Droits de l'Homme, le gouvernement de HUN Sen continue de mener une politique autoritaire où la délation et la corruption sont largement admises.

6.3 Problématiques rencontrées par la société cambodgienne actuelle

Le rappel de ces événements historiques nous permet de mieux comprendre d'où revient le Cambodge, et à quel point il a besoin de se reconstruire. Avec l'élimination systématique de tous les intellectuels du pays, il n'est pas seulement question de reconstruire le système de santé et le système éducatif, mais aussi de former toute une nouvelle génération d'enseignants et de médecins (en 2012, il n'y avait que 0,17 médecins pour 1000 habitants)[184]. De même, suite à la nationalisation de tous les domaines agricoles, le cadastrage des terrains a entièrement disparu, et reste une problématique importante dans les cas de concessions allouées par le gouvernement pour des terrains revendiqués par des petits agriculteurs.

L'acceptation du génocide et le processus de réconciliation de la population est un grand défi, puisque les procès des anciens responsables Khmers Rouges sont loin d'être terminés, que l'histoire du génocide n'a pas été enseignée dans les lycées avant 2009 et que de nombreux anciens soldats Khmers Rouges sont aujourd'hui voisins de leurs anciennes victimes, mais continuent, eux et leur famille, d'être rejetés de la société.

Les khmers sont plutôt nationalistes, et ce particulièrement à l'égard des vietnamiens : bien que l'armée vietnamienne ait délivré le pays des Khmers Rouges, leur présence s'est transformée en occupation pendant les années 80. Une grande partie de la population reproche également au gouvernement, dont nombre des hauts représentants ont été mis en place dans les années 80 par les vietnamiens, d'être à leur solde. Des faits d'actualité réguliers démontrant la bonne entente entre les deux gouvernements renforcent cette idée d'un gouvernement corrompu.

En effet, la corruption est un des problèmes majeurs du pays. Bien qu'elle soit très généralement condamnée, autant par les cambodgiens que par les occidentaux, elle n'en reste pas moins répandue, y compris parmi ceux qui disent lutter contre. Aussi faut-il apprendre à faire avec, et même parfois malheureusement à l'utiliser. Elle est présente à tous les niveaux : dès l'école primaire, où les élèves doivent donner un peu d'argent tous les jours à leurs professeurs ayant un salaire trop bas pour en vivre ; dans les hôpitaux où les médecins n'acceptent trop souvent de venir visiter un patient que si la famille lui glisse quelques billets ; dans la rue, où les policiers, trop mal payés, ne font pas bien leur travail et se contentent d'un pot-de-vin de US$2 à US$5 que les usagers leur laissent parfois même sans s'arrêter pour éviter d'avoir à payer des amendes exorbitantes ; dans la police qui couvre sans état d'âme des trafiquants de bois contre une petite rétribution ; dans les administrations où un dossier ne sera parfois transmis au ministre qu'en donnant un petit pourboire à la secrétaire chargée de s'en occuper. De même, la justice cambodgienne est très précaire et le crime rarement puni si l'accusé a de l'argent. Au vu de ce que j'ai pu observer et entendre, le Cambodge est loin d'avoir réussi à éradiquer cette pratique, qui semble d'autant plus utilisée dans les hautes sphères de la société. L'organisa-

[184] "CIA - The World Factbook."

tion *Transparency International* donne d'ailleurs au Cambodge un indice de corruption de 21/100, ce qui le place à la 150ème place sur 175 pays évalués.[185]

Le niveau de salaire très bas des cambodgiens les empêche souvent d'avoir accès aux soins primaires ou à l'éducation. Bien que l'école soit en théorie gratuite, les familles n'ont pas toujours assez d'argent pour payer l'uniforme et le matériel scolaire de leurs enfants. Ainsi, alors que 68% des enfants sont inscrits à l'école primaire, moins de 10% d'entre eux continuent jusqu'au deuxième niveau du secondaire (équivalent du lycée en France). Le taux d'alphabétisation des adultes est de 77,2% en 2016 d'après le *CIA World Factbook*.[186]

Deux autres problématiques d'importances font régulièrement parler d'elles : la liberté de la presse et la liberté de manifester. La majorité des médias est affiliée au gouvernement, et de nombreux journalistes indépendants se voient menacés et leurs enquêtes obstruées par des forces de l'ordre soucieuses de ne pas exposer au grand jour leurs affaires personnelles, si bien qu'une autocensure s'est imposée parmi les médias d'opposition. Le classement du Cambodge sur la liberté de la presse, établi par *Reporters Sans Frontières* reste inquiétant malgré une amélioration de 11 places entre 2015 et 2016, atteignant ainsi la 128ème place cette année. Cependant, ce score reste en retrait du niveau atteint par le pays en 2012. Il en est de même pour la liberté de manifester. L'accumulation de mesures d'intimidation et de restrictions de liberté à l'encontre des opposants politiques, de la presse, des manifestants ou encore des défenseurs des droits de l'homme à l'approche des élections communales et législatives de 2017/2018 démontrent un net recul des libertés au Cambodge.

Les conditions de vie des femmes au Cambodge sont moins bonnes que celles des hommes car elles ont plus difficilement accès à l'éducation et au travail que les garçons. Lorsqu'elles travaillent, leur salaire leur permet rarement d'être indépendantes. Au sein des combats menés par les communautés ou les syndicats, ce sont pourtant souvent les femmes que l'on retrouve en première ligne.[187] Cependant, leur représentation dans les organes décisionnels reste très faible, illustrée par le chiffre de 23 femmes parmi les 123 député-e-s siégeant à l'Assemblée Nationale. Face à ce constat, de nombreuses ONG cambodgiennes et étrangères agissent en faveur de l'égalité femmes-hommes dans tous les domaines (éducation, travail, salaire, …).

On observe également depuis quelques années une nette augmentation de la violence. En effet, de très nombreux actes de grande violence, sont reportés chaque jour dans les médias (meurtres, attaques à l'acide, viols). À Phnom Penh, les chauffeurs de tuk-tuk (taxis locaux composés d'une moto tirant une remorque avec 2 banquettes abritées) grillagent désormais les côtés de leurs remorques pour éviter les vols à l'arrachée qui se multiplient aussi bien sur les piétons, que sur les motards ou les usagers de tuk-tuk. Les violences conjugales sont également très présentes[188], et les groupes de défense des droits de l'Homme et de protection de l'enfance ont reporté en 2009 que 80% des victimes de viols à travers le pays étaient des enfants (garçons et filles à parts presque égales).

---

[185] "Transparency International - The Global Anti-Corruption Coalition."

[186] "CIA - The World Factbook."

[187] "Cambodge : L'insuffisance de Femmes À La Tête Des Syndicats Freine Leurs Revendications," *AlterAsia*, January 27, 2016, http://www.alterasia.org

[188] RUDGE, "Ending Violence Against Women, a Guide to Working with Volunteers." : étude d'UNWomen publiée en 2015, montrant que 65% de femmes déclarant avoir déjà subi des violences émotionnelles de la part de leur mari, 22% des violences physiques.

Face à un pays anéanti par un génocide puis écrasé par la corruption et l'intimidation, les Cambodgiens se disent pourtant plutôt satisfaits de leur vie et sont en quête de stabilité. Cependant, selon Joël BRINKLEY, "la plupart n'attendent rien de plus que ce qu'ils n'ont déjà. Ils n'ont pas d'ambitions. Ils n'ont pas de rêves. Tout ce qu'ils veulent est qu'on les laisse tranquilles"[189].

6.4 Traditions et culture

Après avoir été forcés de les oublier sous les Khmers Rouges, puis dans les camps de réfugiés peu propices au développement culturel, les khmers ont finalement renoué avec leur culture et leurs traditions. La religion et la famille sont à nouveau au cœur des préoccupations. Avec la mondialisation et la démocratisation de l'accès à Internet, on assiste peu à peu à une libération des mœurs chez les jeunes. Cependant, une grande partie des jeunes reste très attachée à la famille et à la foi.

Les anciens sont respectés pour leur sagesse et les erreurs des plus jeunes doivent être pardonnées car ils n'ont pas encore assez l'expérience de la vie pour savoir ce qui est bon ou non. Bouddha et la famille royale sont révérés, et tout témoignage d'irrespect envers toute représentation de ces deux "institutions" peut être mal pris par les cambodgiens.

Certains comportements sont également à éviter à tout prix, comme le fait de perdre son sang-froid et d'élever la voix. Il n'est pas question de faire perdre la face à un cambodgien, et donc de le critiquer en public. Ces comportements sont particulièrement en opposition à notre culture française très conflictuelle.

6.5 L'économie du pays

Le Cambodge est un pays en développement qui se reconstruit pas à pas suite aux 30 années de guerre civile qui ont décimé sa population, ses administrations et sa culture. Malgré une croissance annuelle supérieure à 7% depuis plus de 10 ans, le Cambodge reste un des pays les plus pauvres du monde, avec près de 20% de la population vivant sous le seuil de pauvreté en 2012 et 37% d'enfants de moins de 5 ans souffrant de malnutrition chronique. L'espérance de vie reste basse, avec une moyenne de 68 ans. Les sources d'eau potable améliorées (réseau public, puits ou sources protégés) restent difficilement accessibles en zones rurales, où seuls 30,5% de la population y ont accès.[190]

Grâce à une politique d'encouragement des investissements locaux et étrangers, le pays attire de plus en plus d'investisseurs. Cependant, il reste dépendant de l'aide internationale qui a longtemps fourni la moitié du budget du gouvernement. Bien que la monnaie officielle soit le Riel, tous les échanges se font indépendamment en riels et en dollars américains (US$1 = 4000 riels dans les échanges courants). Ainsi, l'économie du pays reste profondément reliée à celle des États-Unis. Le Cambodge fait également partie de l'ASEAN (Association des Nations de l'Asie du Sud-Est) et en a assuré la présidence en 2012. Avant 1975, les Chinois dominaient la vie économique du pays, et ont retrouvé depuis quelques années leur puissance financière grâce aux investissements des chinois de l'étranger.

L'économie du Cambodge repose principalement sur l'agriculture (riz, caoutchouc, maïs, tabac). L'industrie textile joue un rôle important en employant 500 000 personnes et en participant pour 70% aux exportations du pays. Enfin, le tourisme voit sa part augmenter depuis de nombreuses années

[189] BRINKLEY, *Cambodia's Curse : The Modern History of a Troubled Land*.
[190] "CIA - The World Factbook."

avec plus de 4 millions de visiteurs par an dans tout le pays, la plupart attirés par le site d'Angkor inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO.

Les préoccupations environnementales sont nombreuses, et concernent autant la diminution de la population de poissons dans le Mékong à cause des projets hydroélectriques en Chine et au Laos, que la destruction de la mangrove à cause du dragage de sable et la déforestation massive dans le nord-est du pays. En moins de 50 ans, les forêts cambodgiennes sont passées 70% de forêts primaires à moins de 3%. Elles laissent place à d'immenses plantations d'hévéas, propriétés de riches investisseurs étrangers. Facilités par la corruption des forces de l'ordre, les trafics de bois, de pierres précieuses, et de drogue ainsi que les réseaux de prostitution continuent de faire prospérer l'économie souterraine du Cambodge.

Du besoin d'être généreux

La générosité a de multiples ressorts, du désir de reconnaissance à l'espoir que d'autres feront pour nous ce que l'on a fait, mais la générosité est aussi un besoin. Il est au fond aussi important pour se sentir humain d'être généreux et désintéressé que de manger ou de boire.

"La misère de la victime n'est que la cause occasionnelle qui déclenche le mécanisme altruiste, ce désir irrépressible que l'on éprouve de pouvoir sortir de soi afin de nouer un rapport de bonne foi, avec les hommes, en général.", Serge Moscovici, Les ambiguïtés de l'humanitaire

Le volontourisme prend ses racines dans ce besoin de générosité, ressenti par une population occidentale préoccupée par un sentiment de culpabilité vis-à-vis des populations des pays *en développement* qui n'ont pas les mêmes chances qu'eux.

Un engagement de courte durée associé à un voyage touristique paraît souvent une bonne manière de "faire sa part" pour un monde meilleur.

Au Cambodge comme dans de nombreux autres pays, cet engagement prend souvent place dans des structures d'accueil pour enfants, bien plus nombreuses qu'elles ne sont dans nos pays.

C'est cette pratique de volontourisme dans les structures d'accueil pour enfants au Cambodge que ce travail explore, avec pour objectif de répondre à une question centrale : quel avenir pour ce volontourisme ?

Au-delà du volontourisme, c'est une toute une réflexion sur la solidarité internationale qui est menée dans ce mémoire. Les alternatives à ce volontourisme y sont aussi explorées, mettant en valeur la transmission et le voyage en tant qu'engagement citoyen.

INTERCORDIA
se former ensemble
à des pratiques de Paix

CED

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG